This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LENOX LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

LES SAISONS,

POËME.

Saint-Lambert
N.K.

A QUEBEC NEW-YORK

A LONDRES.
M. DCC. LXXXI.

LES SAISONS,

POËME.

NOUVELLE ÉDITION.

Puissent mes chants être agréables à l'homme vertueux et champêtre, et lui rappeler quelquefois ses devoirs et ses plaisirs !

WIELAND.

A LONDRES.

1782.

LES SAISONS,

POËME.

NOUVELLE ÉDITION.

Puissent mes chants être agréables à l'homme vertueux et champêtre, et lui rappeler quelquefois ses devoirs et ses plaisirs !

WIELAND.

A LONDRES.

1782.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Je présente au jugement du public un ouvrage d'un genre dans lequel les Français ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres et de goût ont pensé que les détails de la nature et de la vie champêtre ne pouvaient être rendus en vers français ; mais j'avais fait peu de réflexions quand je commençai mon poëme ; j'étais jeune, et ce que ces hommes éclairés jugeaient impossible ne me parut pas même difficile.

Elevé à la campagne, dans un pays peuplé d'heureux cultivateurs, je n'ai vu dans mon enfance que des objets champêtres et des hommes contens de leur état : j'ai vu de bonne heure les révolutions, les phénomènes, les beautés, les bienfaits de la nature, et je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide, Virgile, Lucrèce, Horace, me charmaient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages : j'essayai de les imiter ; les couleurs d'un

beau soir, l'éclat et la fraîcheur du matin, le moment d'une récolte abondante, devinrent les sujets de mes vers. J'étais dans l'âge où on chante ce qu'on aime ; j'avais un plaisir à peindre les objets qui avaient frappé mes sens ; j'avais la passion de peindre. Si j'ai pris ma passion pour du talent, c'est un malheur que je partage avec plus d'un artiste, et qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter est un plaisir pour tous les hommes tant qu'ils restent sensibles. Il y a peu de jeunes gens qui n'aient fait des vers ; il n'y a pas de peuplades de sauvages en Amérique et en Afrique, de peuples barbares en Asie, et de nation policée en Europe, qui n'ait sa poésie et ses poètes.

Les habitans d'une contrée féconde, sous un climat tempéré, cultivèrent les premiers la poésie champêtre : Daphnis et Théocrite étaient de Sicile.

Chez ces peuples heureux, dont les occupations étaient douces et tranquilles, les hommes qui étaient nés avec le talent de la poésie célébrèrent leur bonheur et leur tranquillité : en chantant leurs plaisirs ils parlèrent de la nature, à qui seule ils les devaient : contens

de leur état, ils en rappelèrent les circonstances; toutes les intéressaient : il n'y eut aucun détail de la vie pastorale qui leur parût indigne de leurs chants ; ils n'imaginaient pas une autre nature que celle de ces campagnes qui suffisaient à leurs besoins, ni d'autres mœurs que celles de ces parens, de ces amis, de ces voisins qui leur étaient chers. Leurs peintures étaient naïves comme leurs mœurs; elles avaient de la vérité, mais de la rusticité. Ils peignaient avec exactitude, quelquefois même avec grace ; mais ils peignaient pour eux ; et leurs poëmes, qui devaient charmer de simples pasteurs, devaient moins plaire à des peuples polis.

Lorsque plusieurs petites nations sont englouties par une seule ; quand les guerres et le luxe ont succédé au calme et à la simplicité de la vie champêtre, aussitôt que les habitans de la campagne ont été opprimés, et que les agriculteurs n'ont été que des esclaves, leur vie et leurs mœurs ont cessé d'être les objets de la poésie.

Dans ces beaux siècles où le génie féconde les arts, polit le luxe, embellit les villes et la société, la campagne est oubliée : ceux qui la

chantent ne sont pas écoutés. Trop peu d'hommes s'occupent de la nature, pour que les poètes soient tentés de la peindre.

Mais dans les siècles de discussion et de raison qui doivent succéder à ceux du génie, quand les plaisirs du luxe sont réduits à leur juste valeur, lorsqu'ils inspirent moins l'enthousiasme, parce qu'ils sont mieux connus; on sent davantage le prix de la vie champêtre, on sait mieux ce qu'on doit à l'agriculture, ses occupations sont honorées, la paix et l'innocence, qui les accompagnent, sont regrettées.

Des Sybarites, ennuyés de leurs vices et de leurs intrigues, aiment à voir l'homme simple et sans artifice découvrant sa manière de sentir et de penser; ils aimeraient les tableaux de la campagne quand ils n'auraient que le mérite de présenter des objets nouveaux.

C'est dans un temps à-peu-près semblable à celui dont je parle que Virgile a fait ses Eglogues et ses Géorgiques (1). La poésie champêtre est donc cultivée avant que la société

(1) Ceux qui ne savent pas le latin peuvent aujourd'hui lire ce poeme avec plaisir dans la traduction facile, élégante et harmonieuse de M. Delille.

tés se forment en grands peuples, et lorsque ces peuples ont presque usé les plaisirs communs dans les grandes sociétés.

Je sais que l'Italie n'était pas dans l'une ou l'autre de ces situations lorsqu'elle a donné l'Aminte, la Philis de Sciro, le Pastor Fido ; mais ces poëmes n'ont de champêtre que le nom : on n'y trouve ni les tableaux de la campagne, ni les mœurs de ses habitans. Dans les églogues de Racan, de Ségrais et de Fontenelle, on voit que leurs auteurs ont imité les anciens et les Italiens, et non pas la nature.

Dans ce siècle, le simple, l'élégant, l'harmonieux Métastase et l'abbé Frugoni, ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne les plus rians et les plus vrais ; en Angleterre, Thomson et Philips ont relevé la poésie champêtre ; en Allemagne, MM. Haller et Gesner lui donnent un éclat qu'elle n'avait pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la rusticité qu'elle avait autrefois ; elle n'a pas l'affectation, le précieux, l'esprit faux qu'elle a eus dans les deux siècles précédens : elle peint la nature et des mœurs vraies, mais embellies. Les poètes que je viens

de nommer ne fardent pas leurs personnages, mais ils les choisissent; ils ne les déguisent point, mais ils les présentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs et leurs bergers ce que Racine et Voltaire ont fait pour leurs héros. Nous trouvons dans les uns et les autres notre espèce ennoblie, et jamais exagérée : ce sont des hommes qu'on n'a point vus, mais qu'on peut se flatter de rencontrer; ils sont tels qu'on les demande, tels qu'ils devraient être et qu'on les espère.

La poésie champêtre s'est enrichie dans ce siècle d'un genre qui a été inconnu aux anciens.

La philosophie a pour ainsi dire agrandi et embelli l'univers; on peut le regarder avec plus d'enthousiasme que dans les siècles d'ignorance. Le progrès des sciences comprises sous le nom de physique, l'astronomie, la chimie, la botanique, etc., ont fait connaître le palais du monde et les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la nature des richesses nouvelles, il a soupçonné qu'il en pouvait découvrir encore, et il a observé tous les êtres avec une attention curieuse. Des philosophes éloquens ont rendu la physique une

science agréable ; ils en ont répandu les idées ; elles sont devenues populaires. Le langage de la philosophie, reçu dans le monde, a pu l'être dans la poésie : on a pu entreprendre des poëmes qui demandent une connaissance variée de la nature, et leurs auteurs ont pu espérer des lecteurs. Les Anglais et les Allemands ont créé le genre de la poésie descriptive, les anciens aimaient et chantaient la campagne, nous admirons et nous chantons la nature.

Ce genre nouveau a sa poétique, qui n'est pas fort étendue ; il a sans doute ses règles, ses principes. Je ne prétends pas les donner ; mais qu'il me soit permis de faire quelques réflexions.

La poésie descriptive doit, comme toutes les autres, se proposer d'émouvoir, et de graver dans le cœur et la mémoire des hommes des vérités et des sentimens utiles ou agréables.

Le spectacle de la nature peut donner différentes émotions.

Elle est sublime dans l'immensité des cieux et des mers, dans les vastes déserts, dans l'espace, dans les ténèbres, dans sa force et sa fécondité sans bornes, et dans la multitude infinie des êtres ; elle est sublime dans les grands phé-

nomènes, comme les tremblemens de terre, les volcans, les débordemens, les tempêtes. Elle est sublime dès qu'elle peut donner des sensations qui excitent en nous l'étonnement et la crainte.

Elle est grande et belle lorsqu'elle nous présente un espace étendu, mais que l'imagination peut terminer; de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la sécurité et le bonheur. Elle est grande et belle, lorsqu'elle nous donne des sensations qui excitent l'admiration et l'amour.

Elle est aimable et riante dans un espace fertile et borné, dans un vallon frais et orné de fleurs, sur un coteau parsemé de différentes sortes de verdures, dans un jardin que le luxe n'a point trop paré, enfin dans les lieux où elle nous promet du plaisir, et nous donne d'abord des sensations agréables.

Elle est triste et mélancolique lorsqu'elle excite en nous peu de sensations, et nous donne peu d'idées; lorsqu'elle nous occupe de bruits monotones; lorsqu'elle est peu variée; lorsqu'elle nous laisse trop à nous-mêmes; lors-

qu'elle est moins un vaste désert qui nous effraierait, qu'une solitude qui nous laisse tranquilles ; lorsqu'elle ne nous promet ni richesses ni plaisirs.

D'après ces observations, le poète peut connaître comment ses descriptions peuvent émouvoir, et quelles émotions elles peuvent donner.

Il fera moins des descriptions que des tableaux, et il faut que ces tableaux n'aient qu'un seul caractère. Dans le moment où le poète veut peindre, il doit se pénétrer d'un seul sentiment, et composer de manière que toutes les parties et la couleur de son tableau concourent à exciter ce sentiment. Il ne parlera pas du geai et de la pie dans la peinture des concerts agréables du printemps ; il oubliera les querelles grossières des paysans lorsqu'il peint les plaisirs d'une moisson.

Il faut faire pour la nature physique, que nous avons sous nos yeux, ce qu'Homère, le Tasse, nos poètes dramatiques, ont fait pour la nature morale ; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéressante.

Vous agrandirez la nature si vous la montrez de temps en temps dans le moment où elle

est sublime; et si votre plan ne vous permet pas de la saisir souvent dans ces momens, jetez à travers vos paysages les idées de l'espace, de l'ordre général, de l'infini, du mouvement ou du silence universel.

Vous embellirez la nature si vous rassemblez dans un espace étendu, mais limité, ses beautés et ses richesses : c'est ce qu'Ovide a fait dans sa description de la vallée de Tempé, Homère dans les jardins d'Alcinoüs, l'Arioste dans l'île d'Alcine, le Tasse dans l'île d'Armide, Milton, mieux qu'eux tous, dans la description du jardin d'Eden.

Vous rendrez la nature intéressante si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles, si dans vos descriptions vous répandez quelques vérités de physique et de morale, quelques idées qui éclairent les hommes, des principes d'économie, des sentimens honnêtes, enfin si vous ne la peignez jamais sans être rempli vous-même du sentiment qu'elle doit inspirer comme sublime, grande, triste, pauvre, riche, agréable ou belle.

Il faut ménager des contrastes; ils feront un plaisir extrême s'ils sont bien placés. Peignez des eaux, une forêt fraîche et sombre, après

avoir peint l'excès de la chaleur : le lecteur vous suivra volontiers sous vos ombrages ; il sera charmé de se dérober avec vous au feu du soleil brûlant et à l'aridité de la terre. Vos contrastes plairont lorsqu'ils donneront au lecteur un sentiment nouveau, une sensation nouvelle, dans le moment où il les demandait.

Les contrastes du riant au beau, du grand à l'agréable, de l'agréable au mélancolique, ne donnent pas de vives émotions ; mais ils plaisent, parce qu'ils répandent de la variété, et il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraste qui fera le plus d'impression, c'est celui du sublime et du terrible, avec le riant et le beau ; mais il faut rarement en faire usage : 1° parce que ce contraste est rare dans la nature ; 2°. parce que le premier effet du sublime est l'étonnement, et que si le sublime devient fréquent il n'étonne plus.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de temps en temps la sensibilité du lecteur. Après avoir éprouvé de la crainte, une sorte de peine, de l'étonnement, il se trouvera plus sensible ; il recevra plus vivement les impressions agréables.

Je crois qu'au milieu des descriptions, on peut placer quelquefois, mais rarement, des tableaux qui rassembleraient une foule d'images voluptueuses et terribles, qui agiteraient l'ame en sens contraire, et la feraient passer rapidement du plaisir à la douleur : tel serait le tableau d'une bataille livrée dans le printemps, et au milieu d'une plaine enrichie et parée de tous les présens de cette saison.

Une suite de descriptions champêtres lasserait l'attention du lecteur le plus amoureux de la campagne. Après avoir parcouru votre galerie de paysages, il demandera des tableaux d'histoire ; il s'ennuiera de vous suivre dans vos solitudes ; il voudra voir l'homme, et quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les paysages et dans les intervalles l'homme champêtre, ses mœurs, ses travaux, ses peines et ses plaisirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux paysans ; ils n'intéressent que par leurs malheurs ; ils n'ont pas plus de sentimens que d'idées ; leurs mœurs ne sont pas pures ; la nécessité les force à tromper : ils ont cette fourberie, cette finesse outrée que la nature donne aux animaux fai-

bles, et qu'elle a pourvus de faibles armes. Parlez d'eux, mais ne les mettez que rarement en action, et sur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs, des paysans aisés; ceux-là ont des mœurs. Ce sont, dit Cicéron, des philosophes auxquels il ne manque que la théorie : la peinture de leur état et de leurs sentimens doit plaire à l'homme de goût, c'est-à-dire à l'honnête homme éclairé et sensible.

Il y a un ordre d'hommes dont les poètes champêtres n'ont jamais parlé : ce sont les nobles, dont les uns vivent dans les châteaux et régissent une terre, et dont les autres habitent de petites maisons commodes, et cultivent quelques champs. Je suis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces bergers d'Arcadie, de Sicile, des bords du Lignon, personnages fantastiques, aussi loin de nous que les sylphes et les salamandres. M. de Fontenelle, en choisissant les acteurs de ses églogues dans la noblesse, aurait pu leur donner sa délicatesse et son esprit sans blesser la vraisemblance; ils auraient pu être galans sans être ridicules. Ils seraient

intéressans pour les lecteurs, parce qu'ils sont des hommes plus près d'eux et de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus et des lumières aux nobles de la campagne; ils s'éclairent de jour en jour, et n'en sont que plus heureux. Le tableau du bonheur dont jouissent ceux d'entre eux qui ont l'esprit sage pourrait charmer les ames honnêtes que blesse dans les villes le spectacle du succès du vice. Combien d'hommes, et même dans les premières classes, ont senti que les jouissances de la vanité et des plaisirs frivoles retranchaient à leur liberté, à leur repos, et quelquefois à leur vertu! Combien d'habitans des villes, s'ils voyaient le tableau du gentilhomme champêtre, ne se diraient-ils pas: Je ne suis pas aussi heureux que lui, et je pourrais l'être!

On doit assortir les épisodes aux paysages.

Il y a de l'analogie entre nos situations, les états de notre ame, et les sites, les phénomènes, les états de la nature.

Placez un malheureux dans un pays hérissé de rochers, dans de sombres forêts, auprès des torrens, etc.; ces horreurs feront une impression qui doit s'unir aux impressions de terreur ou

de pitié qu'inspire le malheureux, et augmenter l'émotion du lecteur.

Placez des jeunes gens amoureux sous de rians berceaux, sur des fleurs, dans un pays heureux, sous un ciel pur et serein, etc.; les charmes de la nature ajouteront au sentiment voluptueux qu'inspirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies, mais elles se présenteront à tout le monde; et il suffit d'indiquer cette source négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraster la situation du personnage et le lieu de la scène, placer le plaisir au milieu des horreurs, la tristesse dans le jardin des délices; et vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'ame en sens contraire, qui la touchent et la font rêver.

Si la poésie descriptive doit émouvoir, elle doit instruire.

Il ne suffit pas de répandre dans un poëme des sentimens honnêtes et des maximes vertueuses, il faut lui donner un but moral, c'est lui donner à-la-fois un mérite et une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout et dans ses parties.

Je n'ai point perdu de vue le dessein d'ins-

pirer à la noblesse et aux citoyens riches l'amour de la campagne et le respect pour la vie champêtre. Aucune de mes digressions, aucun de mes tableaux, ne feront oublier ce but aux lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, et non pour ceux qui les cultivent : ce n'est point aux agriculteurs que j'ai parlé, ils ne m'auraient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de Virgile, et les Géorgiques plus détaillées de Vanières, ne peuvent être d'aucun usage aux paysans. Donner à cet ordre des leçons en vers sur leur métier est un travail inutile ; mais il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élevèrent au-dessus des cultivateurs la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Il est utile, sur-tout dans ce moment, d'inspirer aux premières classes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe, les arts des villes, une multitude d'emplois, n'enlèvent que trop d'habitans aux campagnes.

La noblesse ne sent plus assez le prix de la

vie libre et innocente des châteaux ; on veut des charges, des emplois ; *il faut être quelque chose*, disent les hommes qui par eux-mêmes ne seraient rien.

Le ministre éclairé qui en changeant la forme de notre militaire a diminué le nombre des officiers a rendu un grand service ; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui peuvent y être utiles.

Peut-être la noblesse pensera-t-elle enfin que dans les momens où elle n'est pas nécessaire à nos armées elle peut employer son temps à éclairer ses vassaux, à perfectionner l'agriculture, et à s'enrichir par des moyens qui enrichissent l'état.

Le sujet de mon poëme est la marche de la nature ; je dois la suivre depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au-delà du solstice d'hiver, et peindre ses promesses et ses bienfaits, sa décadence et ses rigueurs.

Le choix de mon sujet a divisé mon poëme : il y a quatre saisons ; j'ai dû faire quatre chants.

La nature au commencement du printemps est sombre et majestueuse ; bientôt elle est aimable et riante. Elle est grande, belle et tou-

chante en été, mélancolique en automne, sublime et terrible en hiver.

J'ai dû ne donner à chacun de mes chants que le caractère de la saison que j'avais à peindre.

J'avais senti que si la philosophie devait être un des principaux ornemens d'un ouvrage tel que le mien, il fallait une philosophie à l'usage du grand nombre, claire, et sur-tout sensible. J'ai cherché quels sentimens la suite des phénomènes inspirait à l'homme dans les divers momens de l'année, et j'ai exprimé ces sentimens : ils sont l'ame du poëme.

Thomson, dans chacun de ses chants, voit la nature sublime et grande; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable : peut-être cela est-il plus aisé. Quand on peint les grands phénomènes de la nature sublime, tous les mots sont poétiques, et il ne s'en présente pas d'autres : quand le tableau ne serait pas achevé, il aurait encore de l'effet. Il est plus difficile d'ennoblir les objets communs que de peindre les grands objets, et d'animer un paysage que de décrire de belles horreurs.

Thomson n'était pas obligé de ramener sou-

vent son lecteur au but moral que je me suis proposé ; il chantait la nature chez un peuple qui la connaît et qui l'aime ; et je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Le poète anglais parle à des amans de leur maîtresse : il est sûr de leur plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, et je montre son portrait. Thomson veut qu'on admire la nature, et je voudrais la faire aimer.

Je me suis presque toujours imposé de ne peindre que les campagnes de nos climats. Si j'avais peint souvent celle des climats étrangers, il aurait fallu trop enchâsser des descriptions dans des descriptions. J'ai préféré pour épisodes les tableaux des mœurs et quelques actions susceptibles d'intérêt ; souvent j'ai fondu mes descriptions dans ces épisodes de manière qu'elles en sont une partie essentielle ; souvent je les ai abrégées pour donner place à quelques-uns de ces vers simples qu'on aime à répéter dans les différentes circonstances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire passer dans mon ouvrage les beautés que Thomson a prodiguées dans le sien. Les dessins de nos poëmes

n'étaient pas les mêmes, et la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorsque nous avons peint les mêmes objets, ce n'est pas dans les mêmes proportions ; et lorsque nos tableaux se ressemblent par le dessin, ils ne peuvent avoir la même couleur.

Je dois dire un mot de cette édition : l'indulgence avec laquelle le public a reçu les premières ne m'a point persuadé que j'eusse fait un bon ouvrage, mais peut-être un ouvrage qui méritait d'être retouché ; et qui pouvait devenir meilleur. Eclairé par les critiques de mes amis et par celles du public, j'ai tenté de corriger quelques défauts, et d'ajouter quelques beautés. Mon poëme aurait toute la perfection dont il est susceptible, si mes faibles talens m'avaient permis de la lui donner ; et s'il n'avait fallu que du soin pour le rendre excellent, il serait digne de la nation au jugement de laquelle je l'ai soumis.

ARGUMENT.

Exposition du poëme. Invocation. Dédicace du printemps. Tableau de la nature dans nos climats au moment de l'équinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiseaux, les vents s'appaisent, et la navigation n'est plus dangereuse. Premiers effets du printemps sur les animaux et sur l'homme. Naissance des fleurs. Pluie de mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du printemps, on l'éprouve moins dans les jardins parés. La variété, attribut du printemps, qu'on ne trouve pas dans les jardins symétriques. Jardin à-la-fois utile et agréable. Le printemps rend la santé. Tableau d'une belle matinée vue dans la convalescence. La campagne dans sa beauté, et le printemps dans sa perfection. Foule de sensations délicieuses. La guerre vient souvent au printemps opposer ses

horreurs aux charmes de la nature. L'empire de l'amour sur les animaux et sur l'homme. Plusieurs des productions de la terre approchent de la maturité.

LES SAISONS,

POËME.

LE PRINTEMPS.

Je chante les Saisons, et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde;
Il prodigue au Printemps la grace et la beauté,
Du trésor des moissons il enrichit l'Eté;
L'Automne les enlève aux campagnes fertiles,
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.
O TOI, qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Qui diriges la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des destins, maître des élémens,
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps,
Ton amour paternel veille sur notre asyle,
Il épancha ses dons sur ce globe fertile;
Mais l'homme a négligé les présens de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connaître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage et daigne m'inspirer.
ET TOI, qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie

Toi qui sais de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sus plaire;
Le Printemps te rappelle au vallon solitaire;
Heureux! si près de toi je chante à mon retour,
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour.
L'HOMME s'éveille encore à la voix des tempêtes;
Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes
Des brûlans Africains traversa les déserts;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs,
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos visages;
Il agite, balance et presse les nuages,
Qui fondent, en tombant, les frimas entassés
Sur les côteaux blanchis et sur les champs glacés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées,
En torrens orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînés sortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.
Neptune à soulevé ses plaines turbulentes.
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes;
Elle remonte et gronde, et ses coups redoublés
Font retentir l'abyme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux Borée et le Zéphyre
Des campagnes de l'air se disputent l'empire;
Et des champs dévastés les tristes habitans,
Les yeux levés au ciel demandent le Printemps,
Mais les sombres vapeurs qui retardaient l'aurore
S'entrouvrent aux rayons du soleil qui les dore;
L'astre victorieux perce le voile obscur
Qui nous cachait son disque et le céleste azur;
Il se peint sur les mers, il enflamme les nues;
Les groupes variés de ces eaux suspendues,

Emportés par les vents, entassés dans les cieux,
Y forment au hasard un chaos radieux.
A PEINE ce beau jour succède à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide,
De la nature oisive observent le réveil
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village,
Et l'autre, en méditant, contemple ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déja Progné revient et cherche à reconnaître
Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître;
Déja le peuple ailé s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rasant les champs déserts,
Se ranime, s'égaie, et d'une aile hardie,
Il s'élance en chantant vers l'astre de la vie.
CE RETOUR des oiseaux apprend au nautonnier
Qu'aux promesses d'Eole il peut se confier.
Vous, qu'aux portes du jour la fortune rappelle,
Partez, aller braver l'élément infidèle;
L'océan solitaire attendait vos vaisseaux.
Des flots moins élevés retombent sur les flots,
Et des astres plus doux calment les vents et l'onde.
Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde;
Cueillez dans l'Yémen ce fruit délicieux
Dont les sels irritans, les sucs spiritueux,
Rendent la vie aux sens, éveillent la pensée.
Du brûlant équateur à la zône glacée,
Chez le Nègre indolent, au farouche Iroquois,
Allez porter nos arts, nos plaisirs et nos lois;
Policez le barbare, éclairez le sauvage,
Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage.

Brillant astre du jour, de climats en climats,
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas;
Tu conduis le zéphyr dans les airs qu'il épure;
Il trace autour du globe un trône de verdure;
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cette aimable couleur, de contrée en contrée
S'étend aux monts voisins de l'ondé hyperborée.
Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux,
Ils couvrent les vallons, le penchant des coteaux,
Et les monts odorans où la brebis charmée
Goûte du serpolet la sève ranimée:
Les sucs et les esprits du nouvel aliment,
Lui rendent la gaieté, l'ame et le mouvement:
Je la vois qui bondit sous la garde fidèle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle;
Et la jeune bergère, assise au coin d'un bois,
Chante, et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
Tandis que mes regards erraient sur ces campagnes,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce vert sombre et foncé des humbles végétaux,
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.
Quels chants vont éclater sous son toit de verdure!
Deja le rossignol fait retentir les bois;
Il sait précipiter et ralentir sa voix;
Ses accens variés sont suivis d'un silence,
Qu'interrompt avec grace une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encore et son chant a cessé.
Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive;

Ce rapide torrent gêné dans ses canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil, plus tranquille, est caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble et l'ombre et la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière;
Réjouit à-la-fois et repose mes yeux,
Que fatigue au Printemps l'éclat brillant des cieux.
O VALLONS! ô coteaux! champs heureux et fertiles,
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asyles!
Oh! de quel mouvement je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je crois rentrer au port après un long orage,
Et suis prêt quelquefois d'embrasser le rivage;
Tous mes jours sont à moi, tous mes fers sont rompus;
Ici les vrais plaisirs me sont enfin rendus;
J'y sens renaître en moi le calme, l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence,
Que le monde frivole où j'étais entraîné,
Et son luxe et ses arts ne m'avaient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre:
C'est-là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Je ne jouis pas seul. Le retour du Printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs:
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur
Eclater dans les yeux du jeune agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut, par le travail, mériter l'abondance;

Il se plaît dans sa peine ; il craint la pauvreté,
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs momens d'une inutile vie ;
Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs
Pour donner aux oiseaux le signal des concerts,
Dès que le jour naissant dans l'ombre s'insinue,
L'avertit que Cérès l'appelle à la charrue.
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, et cède en mugissant
Et le soc enfoncé dans un terrain docile,
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Il va semer ces grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux :
La herse, en les couvrant sous la glèbe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.
S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Opprimer le froment, usurper les sillons,
Il invite au travail sa compagne fidèle.
Elle assemble aussitôt ses enfans autour d'elle ;
L'aîné, le fer en main, va devancer ses pas ;
Le plus jeune sourit, emporté dans ses bras ;
Et tous, avant l'aurore, ils vont, loin du village,
Délivrer le froment étouffé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard ;
Et le fer que conduit sa main mal assurée
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée ;
Il voit autour de lui ses frères empressés,
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Tous, de leurs vains travaux relèvent l'importance,
Et chacun d'eux alors croit sortir de l'enfance.

La mère, d'un souris, flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaieté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.
Mais les momens sont chers, les beautés du Printemps
Se succèdent en foule et brillent peu d'instans :
Jouissons, le temps vole, et Flore nous appelle.
Le soleil, entouré d'une splendeur nouvelle,
Va, dans sa route oblique, embrasser les gémeaux ;
Conduit par la pléiade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière ;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs ;
Il nuance, varie, anime les couleurs.
Déja sur le rempart qui défend la prairie,
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie ;
J'ai vu la marguerite étalant ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés :
Ici la primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante à l'ombre des berceaux ;
Et, ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne !
Eglé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein ;
Ces trésors du Printemps semés sur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.
Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets,
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts,
Réjouissez les sens et parez la jeunesse :
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.

Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons ;
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.
Ah ! Doris, c'est alors qu'il faut voir le Printemps ;
Hâtons-nous, quittons tout : les vieillards, les enfans,
Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière,
Sont déja rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrît dans ces prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui va paraître :
Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil.
Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère,
Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les faibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes ;
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux,
Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux.
La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles :
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés ;
A peine je l'entends, dans le bois solitaire,
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur,
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil, au couchant, dore enfin nos rivages ;
Il sème de rubis le contour des nuages :

La campagne étincelle ; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux ;
Et bientôt les vapeurs, où brillait la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement ;
Et le bruit faible et doux du zéphyr et de l'onde,
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur ;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur ;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance ;
Et des songes flatteurs, enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil !
Quel éclat ! quels parfums ! quels changemens rapides !
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides ;
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds,
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons ;
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.
Oh ! que l'homme est heureux ! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend !
L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes,
Plane sur ces côteaux, vole sur ces montagnes,
Entre dans ces vergers, et revient au Printemps
Intéresser notre ame au spectacle des champs :
De raisins et d'épis sa tête est couronnée ;
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux,
Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre.
Elle m'y fait jouir des biens encore à naître ;

En vain je la cherchais dans ces tristes jardins
Où des vases brillans surchargent cent gradins,
Où languit, enchaîné dans sa prison de verre,
Le stérile habitant d'une rive étrangère.
Qu'attendre, qu'espérer du théâtre de fleurs?
La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.
Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.
Au pied de ces ormeaux, sous ces vastes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
M'annonçait au Printemps les bienfaits de l'Automne;
Dans ces murs, ces lambris dont j'étais entouré,
Mon esprit inquiet se trouvait resserré:
Ils bornent à la fois l'espérance et la vue;
J'y regrettais des champs l'opulente étendue,
Les moissons et les bois, les prés et les sillons,
Des troupeaux suspendus à la cime des monts,
Le pampre des coteaux. La nature féconde
Varie à chaque instant le théâtre du monde;
Et nous, dans nos enclos stérilement ornés,
Nous la bornons sans cesse à nos dessins bornés:
Là j'admire un moment l'ordre, la symétrie,
Et ce plaisir d'un jour, et l'ennui de la vie.
Oh! que j'aime bien mieux ce modeste jardin
Où l'art en se cachant fécondait le terrain,
Où, parmi tous les biens, le luxe et la parure
Semblaient un don de plus, un jeu de la nature!

Raimond le gouverna, roi de ses plants nombreux,
Content de son empire, il y vivait heureux.
Six arpens composaient son modique héritage :
Les flancs d'une colline en repoussaient l'orage :
Et recourbés en arc embrassaient un vallon
Où mûrissait la figue à côté du melon.
Là, sur un sable d'or une onde pure et vive
Poursuivait librement sa course fugitive,
Distribuait la sève aux plants du potager,
Baignait en murmurant les arbres du verger,
Et formait un bassin, dont la perche dorée
Troublait, en se jouant, la surface azurée ;
Le saule, ami des eaux, l'entourait d'un lambris.
Les regards du soleil, le ruisseau, les abris,
Fécondaient à l'envi ce lieu simple et champêtre ;
Sa richesse étonnait l'œil même de son maître.
Raimond y recevait le tribut des cités,
Et ses mets abondans n'étaient point achetés.
Mais le fils du vieillard, sa plus chère espérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Sans la connaître encor cherchant la volupté,
Un jour vit dans les champs une jeune beauté
De guirlande de fleurs composer sa coiffure.
Auprès d'elle un vieillard assis sur la verdure,
D'un vallon parfumé respirait les odeurs,
Et la jeune beauté lui présentait des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez son père,
Il trouve leur enclos trop simple, trop austère ;
Il y manque des fleurs. Autour de son jardin,
Il élève d'abord le myrte et le jasmin ;
Aux plants du potager la jonquille est mêlée,
Sur les bords d'un sentier monte la giroflée ;

La fraise, auprès des eaux, fleurit avec l'œillet.
Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquet,
Et les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même;
Il veut les rendre alors plus rians et plus beaux;
Il fait monter, tomber et serpenter les eaux;
Il les fait disparaître; il sait l'art de surprendre,
Par des plants, des aspects qu'on ne doit point attendre.
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté,
Les yeux sont satisfaits et le goût est tenté;
Tout plaît aux sens, au cœur, et tout charme Glicère.
Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets;
Il fallut des berceaux, des asyles secrets.
On vit le chèvre-feuille et le pampre flexible,
Composant de concert une alcove paisible,
Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en festons,
Dérober au grand jour des fleurs et des gazons.
Ce terrain plus riant, plus riche et plus fertile,
Ne présentait le beau qu'à côté de l'utile.
Raimond dans son jardin travaillait plus gaiement;
Glicère y va combler les vœux de son amant;
Au père de Lindor elle a conduit son père.
Sous des berceaux fleuris, asyle du mystère,
Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du Printemps
Leur rendant l'espérance et de jeunes pensées,
Leur sang se rallumait dans leurs veines glacées,
Et portait dans leurs yeux le feu de la santé.
Charme de la jeunesse, âme de la beauté,
Compagne du travail et de la tempérance,
Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,

Soutien de nos vertus, source de nos désirs,
Toi, sans qui la nature offre en vain les plaisirs,
Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.
Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin;
Un art souvent funeste et toujours incertain
Allait détruire en moi la nature affaiblie;
Le retour du Printemps me rendit à la vie,
Je me sentis renaître; et bientôt, sans effort,
Soulevé sur ce lit d'où s'écartait la mort,
J'embrassai ces amis dont les soins pleins de charmes
Suspendaient mes douleurs, dissipaient mes alarmes;
Je revis mes vergers, ces ruisseaux, ces forêts
Que j'avais craint long-temps de perdre pour jamais.
O que l'ame jouit dans la convalescence!
Je ne pouvais rien voir avec indifférence;
Mes yeux étaient frappés d'un papillon nouveau;
Cet insecte, disais-je, est sorti du tombeau,
De sa cendre féconde il tire un nouvel être;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
Si je voyais l'abeille enlever son butin,
Elle revient, disais-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage;
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
J'allais me pénétrer des rayons de l'aurore,
J'allais jouir du jour avant qu'il pût éclore;
J'étais pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre et d'admirer.
Je tressaillais, Doris, au moment où ma vue,
Pénétrant par degré dans la sombre étendue,

Démêlait les couleurs et distinguait les lieux ;
Les objets confondus s'arrangeaient sous mes yeux :
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentait de loin, de vapeurs entourée ;
Un faisceau de rayons détaché du soleil,
Coulait rapidement sur l'horizon vermeil,
Et l'astre lumineux, s'élançant des montagnes,
Jetait ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi, qui m'as rendu la pensée et les sens,
Marche, éclaire le monde et prodigue au printemps
Des charmes, des plaisirs dont je jouis encore !
C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirai les beautés,
J'admirais les gazons, les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.
Les vents qui murmuraient dans les arbres voisins,
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étaient charmés, et mon ame ravie
Croyait sentir la sève et respirer la vie.
J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois :
Le berger ranimait les chalumeaux antiques,
La pauvreté contente entonnait des cantiques,
La bélante brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couraient en bondissant.
Cependant les oiseaux errans dans les bocages,
Remplissaient de leurs chants les voûtes des ombrages,
L'insecte, en bourdonnant, murmurait son plaisir.
Ces sons qu'à mon oreille apportait le zéphyr,
Les campagnes, les cieux, la nature embellie,
Tout me félicitait du retour à la vie ;

Et moi je renaissais pour voir un monde heureux.
Ma voix mêlait ses chants aux chants harmonieux
Qui célébraient l'aurore et la saison nouvelle.
O combien ces concerts, la joie universelle,
Augmentaient à mes yeux les charmes du Printemps!
J'associais mon cœur à tous les cœurs contens;
Je m'égalais, Doris, à cet Être-suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime;
Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup-d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.
Ah! c'est ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux.
Vois, admire, jouis.... O jours délicieux!
Le printemps dans sa gloire embellit tous les êtres;
Animaux, végétaux, tout, dans ces lieux champêtres,
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
Déjà près du cancer le soleil est monté;
Ce ciel tranquille et pur, que blanchit la lumière,
En réfléchit l'éclat sur la nature entière.
Tandis que ce grand astre aux deux tiers de son tour
Est encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regardons ces coteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie,
Répandre autour de soi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art;
Contemple cette plaine et riante et féconde,
Qui semble un autre Eden, et le jardin du monde.

Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès;
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets;
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyrs,
Et le bleuet flottant qui sème ses saphirs.
Ici, les églantiers ont dessiné la route
D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
Plus loin, l'astre du jour, les champs et les coteaux
Ont pris du mouvement, et tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint sur la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, est-il dans la nature
Des prés, des champs, des bois sans grace et sans beauté?
Est-t-il en ce moment un cœur sans volupté?
Pour moi, sous ces berceaux, tranquille, heureux de vivre,
Content du jour qui passe et du jour qui va suivre,
Je jouis, sans choisir, des plaisirs renaissans
Que la saison nouvelle apporte à tous mes sens.
Et c'est dans ces beaux jours que les rois de la terre
Evoquent des enfers le démon de la guerre!
C'est lorsque le Printemps, précédé des zéphyrs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaisirs,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage!
Leurs esclaves cruels, ministres de leur rage,
Sur les bords consacrés aux transports les plus doux,
Vont lancer le tonnerre et tomber sous ses coups.
Là, le jeune guerrier s'éclipse à son aurore;
Il rougit de son sang la fleur qui vient d'éclore,
Et tourne ses regards vers l'aimable séjour
Où le rappelle en vain l'objet de son amour,
Les regrets dont sa mort sera bientôt suivie
Ajoutent dans son cœur au regret de la vie.

Là, périt un héros, le modèle et l'appui
D'enfans infortunés qui n'espéraient qu'en lui :
Peut-être dans l'état que défendit leur père
Ils souffriront un jour l'opprobre et la misère :
Il meurt en prononçant les noms de ses enfans.
La fureur et la mort volent dans tous les rangs ;
La discorde implacable, entassant ses victimes,
Y fondroie au hasard des guerriers magnanimes,
Des lâches au combat par la crainte entraînés,
D'utiles citoyens, des brigands effrénés.
Satellites des rois, assassins mercenaires,
Immolez, s'il le faut, ces monstres sanguinaires
Dévoués, comme vous, aux fureurs des tyrans ;
Mais respectez du moins des mortels innocens.
Pourquoi poursuivre, hélas ! ce citoyen champêtre
A travers les moissons que ses mains ont fait naître ?
Quel horrible plaisir enivre ces vainqueurs !
Au cri de la nature a-t-il fermé les cœurs ?
Sur les toits des hameaux qu'il embrase avec joie,
L'un suit d'un œil content le feu qui se déploie ;
L'autre, le front poudreux, le bras ensanglanté,
Profanant le plaisir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à sa mère tremblante,
Et massacrer l'amant aux yeux de son amante.
Ceux-ci vont dépouiller, dans le champ des combats,
Leurs compagnons mourans, qui leur tendent les bras ;
O féroces humains ! ô honte ! ô barbarie !
Mais un roi juste et sage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés et polis par les arts,
Ne vont plus s'égorger sous les drapeaux de Mars ;
Et déjà le Printemps ne craint plus que la guerre
Ravage les beautés qu'il prodigue à la terre.

Et par des sons touchans, un murmure enflammé,
Exhaler le plaisir d'aimer et d'être aimé.
Se voir est leur bonheur, et l'amour est leur vie.
Des chants de son amant Philomèle ravie,
L'écoute, s'attendrit et cède à ses desirs;
Il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.
Sur la feuille naissante un insecte invisible
Poursuit avec ardeur un être imperceptible;
Les atomes vivans s'unissent dans les airs,
Tandis que la baleine et les monstres des mers
De leurs longs mouvemens troublent le sein des ondes:
On les voit se jouer sous leurs voûtes profondes,
Et dans les flots tremblans se suivre et s'abymer.
TOUT desire et jouit, l'homme seul sait aimer;
Il est souvent des sens l'esclave involontaire,
Mais à son cœur sensible un cœur est nécessaire.
L'amour dans ces oiseaux, meurt avec le Printemps;
L'amour chez les humains revient dans tous les temps
Consoler les douleurs dont l'ame est poursuivie;
Il embellit l'aurore et le soir de la vie.
D'un sentiment confus dès l'enfance agité,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard la beauté reçoit encor l'hommage;
Il vient, en rougissant, vanter son esclavage,
Et, des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.
Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse
Que l'amour fait sentir sa fougue et son ivresse,
Sur-tout dans ces momens où les feux du Printemps
Secondent ceux de l'âge et la force des sens;
Des charmes les plus doux l'image retracée
Revient à chaque instant occuper la pensée:

Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment;
Le besoin du plaisir est alors un tourment.
AMOUR, charmant Amour, la campagne est ton temple.
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du Zéphyr,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le chante, le sent, l'inspire et le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume et le treillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asyle où l'amour est heureux.
Ici, dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et sur la mousse fraîche et mollement enflée,
En se baisant sans cesse, Hylas et Lycoris
Attendent que l'Amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices,
Et dans son vol léger l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses d'un sillon.
Là, dans un bois fleuri, Chloé, timide et tendre,
Opposait la pudeur aux transports de Sylvandre;
Mais les oiseaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces accens de l'amour dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
Porte la volupté dans son ame épendue;
L'incarnat de son teint, ses regards languissans,
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens;
Sourd à de faibles cris, à des refus timides,
Ses yeux étincelans et ses lèvres avides
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre, ivres de volupté,
Tous leurs sens enflammés au même instant jouissent.
Ces amans plus heureux que les vertus naissent,

Et dont les sentimens, profonds, purs et constans,
Résistent aux faveurs, sont respectés du temps,
Aux plaisirs de s'aimer trouvent de nouveaux charmes.
Un doux ravissement leur fait verser des larmes;
Enchantés du présent, calmes sur l'avenir,
Savourant du passé l'aimable souvenir,
L'un et l'autre rend grace à l'objet qu'il adore,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit,
Sous un berceau de myrte où l'amour les conduit,
Au chant des rossignols dont les voix se répondent,
Leurs baisers, leurs soupirs, leurs ames se confondent;
Ils jouissent encor dans le calme des sens.
CEPENDANT ces desirs sans cesse renaissans,
Ces chaînes de l'Amour, ces ardeurs mutuelles,
Vont donner l'existence à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux,
A leur postérité préparer des berceaux;
Sur les germes naissans la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie;
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.
Ce moment à la terre annonce un autre amour;
Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse.
Sentiment vif et pur, généreuse tendresse,
Protégez, conservez les êtres animés;
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés;
Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance;
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance;
D'un être faible encor qu'un autre soit l'appui,
Qu'il prodigue des soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Cet êtres imparfaits qui commencent la vie.

O JEUNESSE des bois ! sortez de vos berceaux,
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux ;
Parcourez la campagne, errez sous la verdure,
Jouissez de vos biens, possédez la nature.
Tous ces fruits sont à vous : le flambeau de l'Été
Avance les momens de leur maturité ;
Et déjà le trésor des richesses champêtres
Promet des alimens à la foule des êtres.

ARGUMENT.

Le soleil et la chaleur font éclore une multitude d'être nouveaux qui animent les élémens. Caractère de grandeur et d'opulence que l'été donne à la nature. Elle est moins variée qu'au printemps ; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche et vaste paysage fait pour être vu pendant l'été ; ses effets sur l'ame. Eloge de l'agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les laboureurs ; leurs mœurs. L'été dans sa force. Puissance et majesté de la nature sous la zône torride ; la chute du Nil ; une forêt. Paysages tels qu'on les desire pendant la chaleur, et leurs effets sur les sens. et sur l'ame. Tondaison. Fenaison, et gaieté des travaux champêtres. Un gentilhomme que la guerre avait ruiné prend une ferme. Maturité des bleds. Corvée et ses horreurs. Orage. Grêle. Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Episode dans lequel sont renfermés plusieurs circonstances de l'été ; un bain ; la moisson ; actions de graces après la moisson, etc.

L'ÉTÉ.

O toi ! dont l'Eternel à tracé la carrière,
Toi qui fais végéter et sentir la matière,
Qui mesures le temps et dispenses le jour,
Roi des mondes errans qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
Les Saisons, leurs présens, nos biens sont ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace et de beauté :
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
Et des traits plus ardens répandus sur ta route,
De l'équateur au pole ont pénétré les airs,
Le centre de la terre et l'abyme des mers :
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise, et sent son existence ;
La matière est vivante, et des champs enflammés
Le sable et le limon semblent s'être animés.
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
S'élancent à-la-fois de leurs prisons fragiles.
Ici, le faon léger se joue avec l'agneau ;
Là, le jeune coursier bondit près du chevreau ;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères,
Les calices des fleurs, les fruits sont habités ;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités ;
Et des eaux de la nue une goutte insensible
Renferme un peuple atome, une foule invisible.
Comme un flot disparaît sous le flot qui le suit,
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.

Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes desseins servi quelques instans.
Mais si l'Été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature !
Il ne la flétrit pas, il change sa parure :
Sans doute elle a perdu de sa variété ;
Mais, simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornement sa superbe opulence :
Nos biens sont sa beauté, sa grace est l'abondance.
DÉJA l'œil dans nos champs compte moins de couleurs,
L'Été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Cet émail, ces beautés que le printemps varie.
Je porte mes regards sur de vastes guérets ;
Je parcours d'un coup-d'œil les champs et les forêts,
Un océan de bleds, une mer de verdure.
Dans un espace immense il faut voir la nature ;
Loin des rians jardins, loin des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne,
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentait, et ses flots divisés
Baignaient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyais briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.

Mes regards étonnés de ces riches spectacles
Commandaient à l'espace, et volaient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit en se courbant au vaste sein des mers.
Je voyais les moissons du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts s'élever sur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs et les cités;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles
Du peuple des hameaux entourer les asyles.
Le globe des Saisons, dans les flots radieux
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant et la mer argentée
Renvoyaient sur les monts leur lumière empruntée.
C'était dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il semblait qu'à moi seul la nature en silence
Etalât sa richesse et sa magnificence.
Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupaient ma pensée, et portaient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme et le bonheur.
J'admirais tes bienfaits, divine agriculture;
Tu sais multiplier les dons de la nature;
Toi seule à l'enrichir forces les élémens:
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens.
Sans toi, ces végétaux que tu sais reproduire,
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivaient en paix,

Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connaître les mœurs, ornemens de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible;
Le taureau lui soumit son front large et terrible;
La genisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur
Fut le partage heureux du peuple agriculteur;
Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un peuple-roi, qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ de Régulus, du toit des Scipions,
S'élançait au Printemps ton aigle déchaînée
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats; tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendaient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi comblaient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéraient point leurs mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros;
Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux;

Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste asiatique ;
Il prend place au conseil, près du trône des rois ;
Sait penser, obéir, suivre et donner des lois.
HÉLAS! le malheureux qui rend nos champs fertiles
Est immolé sans cesse aux habitans des villes ;
Et dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
Nous honorons ici les talens superflus,
Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire.
O toi par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
Qu'il est facile et doux de faire ton bonheur !
Ah ! s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
Un tyran subalterne, ou l'avide finance,
Si la loi le protège, il est heureux sans frais ;
Auprès de la nature il sent tous ses bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ses misères.
Content de ses plaisirs, de l'état de ses pères,
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce et pure
Attachée à l'hymen, aux nœuds de la nature.
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux ;
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
Ses enfans sont sa joie, ils seront sa richesse ;
Il verra leurs enfans appuyer sa vieillesse,
Et sur son front ridé appelant la gaieté,
Prêter encore un charme à sa caducité.
Qu'il revient avec joie à son humble chaumière
Dès que l'astre du jour a fini sa carrière !
Qu'il trouve de saveurs aux mets simples et sains
Qu'avec soin son épouse apprêta de ses mains !

La paix, la complaisance et le doux badinage,
Aimables compagnons de son heureux ménage,
Entourent avec lui la table du festin.
Réveillé par l'amour, inspiré par le vin,
Versant à ses enfans le doux jus de l'Automne,
Il chante ses plaisirs et le dieu qui les donne ;
Sa fille en souriant répète ses chansons.
MAIS voici le moment où l'astre des Saisons
Arrive du cancer au lion de Némée.
Il revêt de splendeur la nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts et les mers.
Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il dispense ;
Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlans ;
De la terre entr'ouverte ils pénètrent les flancs.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines
Déja n'arrive plus le tribut des fontaines.
Le fleuve se resserre, et l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.
Par des feux dévorans la sève est consumée ;
Elle ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier sans vigueur et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.
Le pasteur, écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletans qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les esprits et les corps ;
L'ame est sans volonté, les muscles sans ressorts.

L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs
Serpenter sur les monts et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine;
Son empire est douteux, son règne est d'un moment:
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
Les vents et la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore;
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos
A suspendu les jeux, les chants et les travaux:
Tout est morne, brûlant, tranquille; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.
O si l'astre puissant des Saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zônes tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le tropique embrasse, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux?
C'est là que la nature, et plus riche et plus belle,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle:
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brillans des airs
Elle oppose les lacs, les fleuves et les mers;
Et le vent d'orient, y portant la rosée,
Répare et rafraîchit la campagne embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux,
Titans majestueux, enfans de la nature.
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.

A cent peuples errans les cocotiers fertiles
Offrent des alimens, des boissons, des asyles.
Les fleurs du canelier, l'odorant ananas,
L'arbuste de Tidor, embaument ces climats.
La nature en ces lieux, paisible souveraine,
Partage à ses sujets son superbe domaine;
Et là, changeant l'année et doublant les Saisons,
Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons.
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui gouvernent le globe et supportent les nues.
Cet être qui de loin semble un mont animé,
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
L'éléphant y repose; heureux sous ces ombrages,
Il voit se succéder les races et les âges.
Le lion, plus terrible, à l'ombre des forêts,
Dans un antre sanglant médite ses forfaits;
Ou, les crins hérissés et la gueule écumante,
De rivage en rivage il répand l'épouvante.
Au bord du vaste fleuve à Brama consacré,
Toujours ivre de sang et de sang altéré,
Sans faim et sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.
Là, des monstres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Là, l'horrible serpent, de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant se déploie,
Et, s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.
Plus funestes encor, dans ces climats brûlans,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorans,

Partent du fond des bois, des marais et des ondes :
Emportés par les vents sur des plaines fécondes,
Le nuage animé dépouille les forêts,
Les vergers de Pomone et les champs de Cérès.
Mais aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Dans les champs de Lima, de Bengale et d'Ormus,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière,
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère,
Et dans l'ombre des bois, ces phosphores vivans
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.
Le soleil, en roulant sur ce brûlant espace,
Du globe qu'il attire élevant la surface,
Fait monter jusqu'aux cieux les Andes et l'Atlas;
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas;
Des tourbillons de feu, de cendre et de fumée,
Sortent en rugissant de leur cime enflammée;
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaine des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissans, les cités, les déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers:
L'Orellanne et l'Indus, le Gange et le Zaire,
Repoussent l'Océan, qui gronde et se retire.
C'est là qu'en s'élevant de ses gouffres profonds,
Jusqu'aux voûtes des cieux, les trombes, les siphons,

Des fleuves suspendus, des colonnes liquides ;
En effleurant les mers, suivent les vents rapides.
Dans ces mêmes climats, aux bords de l'Océan,
Repose sur les monts le terrible ouragan :
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans ;
Il tourne autour du globe et roule des torrens.
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zône qu'il ravage.
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans les champs enflammés de la vaste Libye,
Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace aride, immense et sans couleur
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.
HÉLAS ! ce ciel d'airain, ce soleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la sève ; il menace la vie.
O que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers et la sombre verdure !
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure,
Où des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de crystal !

Je verrais rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraichiraient de loin mes sens et ma pensée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraicheur,
Je braverais en paix les feux de l'équateur.
Et vous, forêt sacrée, espaces frais et sombres,
Séjour majestueux du silence et des ombres,
Temples où le druide égarait nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone allait chercher ses dieux;
Qu'il m'est doux d'échapper sous vos vastes ombrages
A la zône du feu qui brûle ces rivages!
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur,
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur;
Je ne sais quoi de grand s'imprime à mes pensées.
Ce dôme ténébreux, ces ombres entassées,
Ce tranquille désert, ce calme universel,
Leur donne un caractère et grave et solemnel.
Tout semble autour de moi plein de l'Etre-suprême,
Là, je viens sous ses yeux m'interroger moi-même;
Là, contre les erreurs d'un monde corrompu,
Je munis ma raison, j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux, ô bienfaiteur des mondes!
Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes,
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le respect pour tes lois, et sur-tout la bonté.
Puissé-je, loin des cours, du vice et des orages,
Aimer, faire le bien et chanter tes ouvrages!
Et libre, exempt d'erreurs, et du monde oublié,
Cultiver les beaux arts, les champs et l'amitié.

Mais souvent le zéphyr agite la verdure,
Le feuillage frémit, se soulève et murmure:
Je crois voir s'animer les chênes, les ormeaux;
Ces arbres sont pour moi des compagnons nouveaux.
Je crois rentrer alors dans le monde sensible,
Et le sombre désert n'a plus rien de terrible.
Il n'est qu'une retraite, un paisible séjour,
Où ne pénètrent point le tumulte et le jour.
Si je veux habiter de plus rians asyles,
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles,
Le long de ce coteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée, au vol de l'Aquilon.
Une eau calme et limpide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines;
Ce vent faible et léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage;
Il m'apporte le frais et l'odeur du feuillage.
La prune suspendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus sortant de la verdure,
M'offrent, pour tempérer mon sang trop allumé,
Leur chair délicieuse et leur jus parfumé.
Là, le bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans le crystal liquide:
Au signal du berger le dogue menaçant,
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Rassemblés sous un chêne, à l'ombre du feuillage,
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir la toison.

Elle arrive auprès d'eux : elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple et doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux ;
Et la brebis rendue a sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encore humide.
On médit, en riant, des seigneurs du canton ;
De l'histoire du jour on passe au fils Aimon.
Les enfans du hameau folâtrent dans la plaine ;
L'un montre le bélier délivré de sa laine ;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons se jouant dans les eaux ;
Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.
Un jour sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaieté,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Observait, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables momens !
Lui dis-je ; et tous nos arts, nos vains amusemens,
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne ?
Non, dit-il ; j'ai connu vos plaisirs si vantés,
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés,
Je leur ai comparé les plaisirs du village :
J'y vis, je suis content, et bénis mon partage.
Jeune, et né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étais né :
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune, ainsi que sans emploi.

Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage;
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs sourris dédaigneux, leurs coups-d'œil protecteurs,
J'allai dans un château, retraite vénérée,
D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, et parlant sans détour:
J'eus des fermiers, lui dis-je, et viens l'être à mon tour;
Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens qu'ont dissipés ma folie et la guerre;
Je vous demande à vivre, et veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.
Le vieillard, étonné, me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs;
Et, depuis ce moment, la joie et l'abondance
Ont habité ma ferme, et sont ma récompense.
Ici loin des Phrynés, de l'intrigue et des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendans,
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, et l'horreur des bassesses.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur;
Dans la guerre ou la paix, soldat ou laboureur,
Je pense en citoyen, et je sers ma patrie;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
Et sais la rendre utile au fond de ces hameaux,
Où la tendre amitié me lie à mes égaux:
Nous portons constamment sa forte et douce chaîne.
Unis dans le plaisir, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler:

Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre, et sans société,
A son triste atelier sent mourir sa gaieté :
Il n'a point son ami qui, par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfans que le travail rassemble ?
Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas au sommet du coteau,
Vous verez dans nos prés un plus brillant tableau.
Il ne me trompait pas : sur la plaine brûlante,
Des faneurs promenaient la faux étincelante ;
La sueur inondait leurs membres palpitans.
Fatigués, harassés, ils paraissaient contens.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corset, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main, retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnait sa chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis en riant se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer aux charmes d'un festin
Qu'avaient assaisonné le travail et la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévorait tour-à-tour la framboise odorante,
Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
Placés sur le gazon, qui servait de tapis !
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.
Quand on eut consumé les fruits et le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux :
Il fit naître les chants, le rire et les bons mots ;

La folie et l'amour régnaient dans l'assemblée ;
Les jeux et les baisers volaient sous la feuillée ;
Et par des traits piquans, mais sans malignité,
La raillerie encore augmentait la gaieté.
Colinette, en pressant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain, qui s'endort auprès d'elle :
On en rit ; il s'éveille, et d'un air ingénu,
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.
HEUREUX peuple des champs ! vos travaux sont des fêtes !
Mais le globe enflammé qui roule sur vos têtes
A noirci les épis courbés sur les sillons.
La cigale a donné le signal des moissons.
O Dieu puissant et bon ! père de la nature !
Achève tes bienfaits. Que la nielle impure,
Les insectes, l'orage et les vents ennemis
Respectent les présens que tu nous a promis.
Gouverneurs, intendans, ministres de nos maîtres,
Protégez, secondez les récoltes champêtres :
Puisse le laboureur moissonner librement
Ces champs où son travail fit naître le froment.
J'AI vu le magistrat qui régit la province,
L'esclave de la cour et l'ennemi du prince,
Commander la corvée à de tristes cantons
Où Cérès et la faim commandaient les moissons.
On avait consumé les grains de l'autre année ;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuisé,
Se traîner en pleurant au travail imposé.
Si quelques malheureux, languissans, hors d'haleine
Cherchaient un gazon frais, le bord de la fontaine,
Le piqueur inhumain qui préside aux travaux,
Leur vendait à prix d'or un moment de repos.

Il avait arraché du sein de son ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune et sage;
Mère tendre, inquiète, elle avait apporté
Un gage malheureux de sa fécondité,
Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même,
Image de l'amour et de l'époux qu'elle aime.
Elle le vit bientôt abattu sur son sein,
Y porter en pleurant et la bouche et la main;
Du lait qu'il demandait la source était tarie.
La mère, ainsi que lui, prête à perdre la vie,
Cherchait par ses baisers à tromper leurs douleurs;
Aux pleurs de son enfant elle mêlait ses pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à sucer un fruit âpre et sauvage:
Le fruit est agréable à l'enfant affamé,
Qui sourit à sa mère et semble ranimé.
Elle entend du piqueur la voix triste et cruelle,
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment rester loin de son fils?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris;
Et courant au buisson qui lui servait d'asyle,
Elle l'y trouve, hélas! pâle, froid, immobile.
Il n'est plus. Elle jette un cris long et perçant,
Prend son fils, le soulève, et tombe en l'embrassant.
Sa bouche est entr'ouverte et sa tête est penchée;
Sur le corps de son fils sa vue est attachée:
Mais levant vers le ciel et les mains et les yeux,
Et lançant des regards menaçans, furieux:
C'est vous, tyrans, c'est vous; c'est la faim, la misère;
C'est ce travail funeste.... O ciel! venge une mère.
Elle retombe alors sans voix, sans sentiment,
Et le corps agité par un long tremblement.

La foule l'environne, et le peuple qui l'aime
La secourt en tumulte, en pleurant sur lui-même.
On l'emporte, on la suit; ce peuple infortuné,
Sur ses riches guérets jette un œil consterné.
Il observe, en tremblant, plus d'un triste présage.
Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau,
Qui respire avec force, et, relevant la tête,
Par ses mugissemens appelle la tempête.
On voit à l'horizon de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre;
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et, le long du vallon, le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs,
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.

Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés,
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.
Ah! fuyons ces tableaux, et loin de ces rivages
Allons chercher des lieux où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre ou noyer les moissons,
A rafraîchi les airs et baigné les sillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore,
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs où le ruisseau vermeil
Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
Un reste de nuage, errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes;
Un vent frais et léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons;
L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,

Se rappelle ses soins, ses travaux, sa prudence;
Admire ses guérets, sourit à l'abondance.
Il est content de lui, ne se repent de rien,
Et se dit, comme Dieu, Ce que j'ai fait est bien.
Lise, le lendemain, au lever de l'aurore,
Coupe le tendre osier, le jeune sycomore,
Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les trésors que Cérès se prépare à donner.
La chasse au même instant, dans le même bocage
Avait conduit Damon, le seigneur du village.
Lise à peine comptait trois lustres et trois ans;
Ses grands yeux étaient noirs, modestes et perçans;
Sa taille, sa fraîcheur, ses graces naturelles,
Promettaient à Damon des voluptés nouvelles.
Comblé dans les cités des faveurs de l'amour,
L'idole de la mode et le héros du jour,
Il avait ces travers que son rang et l'usage,
Et sur-tout les succès, imposent à son âge.
L'exemple des vertus qu'il doit à son canton,
Les mœurs de son fermier, du sage Polémon,
Dont le sévère honneur veille sur sa famille,
Les larmes qui suivront la faute de sa fille,
Rien n'arrête un amant fougueux dans ses desirs,
Qui prend l'instinct pour guide, et pour loi ses plaisirs.
A Lise, de sa part, des messagers fidèles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles;
Il veut plaire ou séduire, et croit de jour en jour
Rendre plus agréable ou l'amant ou l'amour:
Mais toujours entouré de surveillans sévères,
Il maudit les parens, l'œil vigilant des mères.
Damon, savant dans l'art d'écarter les soupçons,
A ses soins assidus sait trouver des raisons:

C'est Polémon qu'il aime; il veut, dit-il, s'instruire,
Connaître son terrain, les grains qu'il peut produire,
Il est agriculteur; et Polémon, ravi,
Voit en lui son égal, son disciple, un ami.
Un jour, dans un verger, au fond d'une tonnelle,
Damon aperçoit Lise, et Lucas auprès d'elle;
Il s'approche, il observe, il voit l'heureux Lucas
Autour du sein de Lise étendre un de ses bras,
Saisir de l'autre main sa main qu'elle abandonne,
Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.
Des troupeaux de Damon ce jeune et beau pasteur,
D'une chaste beauté modeste adorateur,
Avait plu par ses soins, ses mœurs, et sa constance:
Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance,
Ne le rend point jaloux. Il poursuit ses projets;
Il cherche les moyens d'en hâter les succès;
Et même il croit dès-lors sa victoire infaillible.
Lise est à moi, dit-il, puisque Lise est sensible.
Bientôt il s'aperçoit que vers la fin du jour,
Au moment favorable aux larcins de l'amour,
Lise se rendait seule au bord d'une onde claire,
Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire,
Où d'épais alisiers, recourbés en berceaux,
De verdure et d'ombrage environnaient les eaux.
O Lise! en quel état Damon va vous surprendre?
O sagesse! ô pudeur! pouvez-vous la défendre!
Lise part, Damon vole, et par d'étroits sentiers
Il arrive avant elle au berceau d'alisiers.
Là, sous des arbrisseaux, dans un lieu frais et sombre,
Il attend que la nuit ait répandu son ombre.
Il voit bientôt noircir le vert de la forêt;
Prêt enfin de quitter son asyle secret,

Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre ;
Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre.
Le corps demi-courbé, les genoux chancelans,
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée ;
D'un bruit sorti des eaux son oreille est frappée.
Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal
Où l'onde, en s'étendant, arrondit son canal,
Et là, d'un œil avide, il cherche ce qu'il aime.
Il voit... ciel ! quel objet !... c'était Lise elle-même.
Le jour du crépuscule et du globe argenté
Sous le voile des eaux éclairait sa beauté.
Tel est dans un parterre un lis qui vient d'éclore,
Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore :
Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
Elle étale à Damon les trésors de son sein ;
Le jais de ses cheveux, et l'eau sombre et verdâtre,
Opposés à sa gorge, en relèvent l'albâtre ;
Tantôt une attitude, un geste, un mouvement,
Appelle sous les eaux les yeux de son amant.
Bientôt Lise, à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ses habits posés sur le rivage ;
Les voiles déployés vont couvrir ses appas :
Damon vole, s'élance, et Lise est dans ses bras.
O Lise ! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel ! où suis-je ? ô Damon ! qu'osez-vous entreprendre ?
N'espérez rien de moi, Damon ; retirez-vous.
O ma mère ! ô Lucas !... Damon à ses genoux
Prodigue les sermens, les larmes, les caresses ;
Il cherche à la tenter par d'immenses promesses,
Elle resiste à tout. Les pleurs de ses beaux yeux,
Des cris tantôt plaintifs et tantôt furieux,

Des mots qui vont au cœur, sa pudeur et sa grace,
D'un amant effréné n'arrêtaient point l'audace.
Lise tombe à ses pieds en lui tendant la main,
Et relevant de l'autre un voile sur son sein,
Faible, la voix éteinte et la vue égarée :
O ciel ! est-il donc vrai que ma honte est jurée ?
Il n'en est point, dit-il, dans les plaisirs secrets,
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts ?
Tout est enseveli dans l'ombre universelle ;
Qui saura mon bonheur ? Je le saurai, dit-elle.
Lise n'en dit pas plus ; des soupirs, des sanglots,
Des cris demi-formés succèdent à ces mots.
Sur ses genoux tremblans elle reste penchée.
Damon la voit pâlir, et son ame est touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu,
Damon pouvait encor respecter la vertu ;
Il en sentit l'empire et lui rendit hommage.
J'ai pu vous offenser, c'est le tort de mon âge,
C'est celui de mes sens, je saurai l'expier,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Lise et la vie et ses charmes.
Mais sa pudeur encor n'était pas sans alarmes ;
Et pour la rassurer Damon part à regret.
Il fixe sur sa route un œil morne et distrait ;
Les pleurs de la beauté, l'innocence offensée,
Des tableaux importuns poursuivent sa pensée.
La nuit, fraiche et tranquille, inspirait le repos :
Le sommeil même au crime accordait ses pavots :
Damon est réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de son lit un vieillard vénérable :
O ciel ! c'est Polémon qui ne peut respirer,
Et fait de vains efforts pour se plaindre et pleurer :

Mais ses larmes enfin coulant en abondance,
Après de longs sanglots il sort de son silence.
Je suis vieux, je suis pauvre, et vous m'ôtez l'honneur,
Vous que nous respections, vous un vil suborneur!
Et pour perdre ma fille! une fille si chère!
O si vous aviez vu les larmes de sa mère!
Damon, je vais hâter l'instant de ma moisson,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
O ferme où mes travaux ont enrichi mon maître!
Jardins que j'ai plantés, arbres que j'ai vu naître!
Troupeaux que j'ai nourris! recevez mes adieux;
Ma fille loin de vous me fermera les yeux.
A ces mots, en pleurant, le vieillard se retire.
Damon le suit des yeux, les détourne et soupire;
Le mépris de lui-même est entré dans son cœur.
Il demeure immobile, abattu de langueur;
Mais il se lève, il part, sa démarche est rapide:
Il arrive à l'instant au pied du mont aride
Qui couvre le vallon où, pendant les beaux jours,
Lucas paît ses brebis et chante ses amours.
Lucas, qui l'aperçoit, s'épouvante à sa vue,
Mais il voit sur son front la gaieté répandue;
Damon lui prend la main, et Lucas, étonné,
Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné
Sous le toit vertueux que Polémon habite.
Le vieillard est troublé, son épouse, interdite,
S'élance vers sa fille en lui tendant les bras.
Lise jette un regard sur Damon et Lucas,
Rougit, baisse les yeux, et regarde sa mère.
Le front de Polémon devient sombre et sévère.
Damon est à ses pieds: O mon cher Polémon,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.

Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre ;
Il aime, il est aimé, qu'il soit donc votre gendre.
Lise, un berger sans biens n'est pas digne de vous :
Que votre amant soit riche, et qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce coteau cette ferme nouvelle,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle,
Ces vergers dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ces larges noyers qui croisent à l'entour ;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mère !
O sage Polémon ! si Lise vous est chère,
Il faut que dans deux jours ces amans soient unis.
Qu'après vous mes fermiers, aujourd'hui mes amis,
Contens de moi, de vous, et charmés l'un de l'autre,
Ils fassent à jamais leur bonheur et le vôtre.
Lise et l'heureux berger, la mère et Polémon,
Se regardaient l'un l'autre et regardaient Damon ;
Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse ;
Lise fait éclater sa joie et sa tendresse ;
Les parens sont ravis ; et Damon, enchanté,
Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.
Des noces, des festins bientôt la douce image
Va porter la gaieté de village en village ;
Et dès le lendemain les cris et les chansons
Ont annoncé l'aurore et l'instant des moissons.
Polémon, plein de joie, armé de sa faucille,
Vers ses sillons dorés a conduit sa famille.
De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir.
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
Déjà des moissonneurs la troupe partagée
Attaque les sillons sur deux files rangée ;
Un sentiment profond, pur et délicieux,
Règne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.

Lise auprès de Lucas, plus ardente à l'ouvrage,
A bientôt devancé les filles du village;
Et nouveau laboureur, dans ce noble métier,
Lucas aux yeux de Lise est fier de s'essayer.
Ici Dolon sourit agacé par Thémire.
Là, Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie et la misère.
Le pauvre donne au pauvre, et le riche est son frère.
Mais Lise et son amant ont vu naître le jour
Où le ministre saint doit bénir leur amour;
Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
Et jurer de s'aimer sans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs imposés aux époux;
Assurés de les suivre et de les aimer tous,
Ils semblent étonnés de s'entendre prescrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inspire.
A peine ces amans, par des vœux solemnels,
Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos autels,
Que le sage pasteur rappelle à l'assemblée
Les trésors, les plaisirs dont la terre est comblée.
Grand Dieu! tu nous donnas les fruits et les moissons,
Et l'amour et l'hymen, les premiers de tes dons.
L'air, les feux et les eaux, à tes ordres dociles,
Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas seconder le travail de nos mains.
L'homme est cher à son Dieu, ce père des humains
Nous admet les premiers à ces festins champêtres
Où sa voix paternelle invite tous les êtres.
De sa vaste bonté tout ressent les effets;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.

Jouir, c'est l'honorer; jouissons, il l'ordonne;
Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne,
Et reprenons gaiement un travail vertueux
Qui nous rendit toujours meilleurs et plus heureux.
Après des chants de joie et de reconnaissance
Le peuple se recueille. Il s'écoule en silence,
Et suit Lise et Lucas, qui, se donnant la main,
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée:
Polémon les attend sous son ombre sacrée.
Tous deux avec respect tombent à ses genoux,
Et lui, levant les mains sur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du ciel le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au salon du festin,
Placé dans un bocage, au fond de son jardin.
De convives pressés la table est entourée.
Chacun jette un regard sur la plaine dorée,
Et voit avec plaisir ces épis ramassés
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.
Le ministre sacré, le seigneur du village,
Imposaient à la joie, et la rendaient plus sage.
On lisait dans les yeux une douce gaieté,
Un contentement pur, l'amour, la volupté;
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
Jouissait sans transport, badinait sans folie.
Bacchus, dont le nectar animait les esprits,
Ne fit point retentir le tumulte et les cris,
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes;
Et Damon tour-à-tour recevait dans ses bras
Polémon et sa fille, et la mère, et Lucas:

Environné, pressé de ses vaisseaux, qu'il aime,
Il est content de tous, et sur-tout de lui-même.

ARGUMENT.

Tableau général des présens et des plaisirs que promet l'automne. Invitation aux magistrats et aux jeunes écoliers de se rendre à la campagne, et d'y passer le temps des vacances. Calme de la nature au commencement de cette saison; ses effets sur les animaux et sur l'homme; la chasse, la pêche, le mouvement, sont les remèdes contre la mélancolie, à laquelle cette saison dispose. Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne. Second moment de l'automne; les vendanges, les vents, les pluies; peinture des glaciers sur les sommets des grandes montagnes, et l'origine des fleuves et des ruisseaux. Les engrais des terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais inventés par les Anglais. Il est nécessaire que le gouvernement protège et soulage les cultivateurs.

Dernier moment de l'automne ; il attriste l'ame. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les oiseaux se rassemblent. Leur départ. L'homme se retire dans les villes.

L'AUTOMNE.

O vous ! qu'ont enrichis les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos présens, terre heureuse et féconde ;
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant Automne, accorde à nos desirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur, et des jours sans orages.
Il vient environné de paisibles nuages ;
Il voit du haut des cieux le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins ;
De coteaux en coteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte et la joie insensée ;
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'Automne ;
L'année à son déclin recouvre sa beauté.
L'Automne a des couleurs qui manquent à l'Été.
Dans ces champs variés, l'or, le pourpre et l'opale,
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez par les zéphyrs la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaissée,

Le poirier, en buisson courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni roule les globes d'or,
Et de ces lambris verts attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Été brûlant mûrit par ses chaleurs!
Jouissez, ô mortels, et par des cris de joie,
Rendez graces au ciel des biens qu'il vous envoie:
Que la danse et les chants, les jeux et les amours
Signalent à-la-fois les derniers des beaux jours.
Jouissez, hâtez-vous; la fanfare éclatante
Au peuple des forêts va porter l'épouvante;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux,
Et Diane a donné le signal de ses jeux.
O QUI peut sans regret s'enfermer dans les villes?
Malheureux qui jamais n'habitez nos asyles,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités,
Hélas! vos vains honneurs, vos tristes dignités,
La folle ambition, la fortune infidèle,
Vous écartent du port où ma voix vous appelle:
La campagne et mes champs ne sont pas fait pour vous.
Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts:
L'esclave de la cour, le flatteur des ses maîtres,
Ne sent ni les vertus ni les plaisirs champêtres.
Les visirs, les sultans sont-ils faits pour goûter
Ces innocens plaisirs qu'ils voudraient nous ôter?
Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
Vos yeux sont fatigués du spectacle des crimes;
Venez jouir au champs du tableau des vertus.
Suspendez un moment vos travaux assidus;
Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.
Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres.

L'opulent espalier vous montre ses rameaux,
Et Bacchus vous appelle au penchant des coteaux.
Et vous, de vos parens jeune et chère espérance,
Vous, à peine échappés aux périls de l'enfance,
Vous, martyrs de l'école et de ses faux docteurs,
Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs,
Et venez dans nos champs, sans pédant et sans livre,
Connaître le plaisir et commencer à vivre.
Ici tout vous invite à des jeux innocens;
Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans.
Esclaves qu'on déchaîne au retour de l'Automne,
Prenez part un moment aux plaisirs qu'il nous donne.
L'HOMME respire enfin sous un ciel tempéré;
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
Le soleil est voilé, mais son disque invisible
Porte un jour tendre et doux sur un monde paisible.
Quel calme sur les eaux, dans les bois et les airs!
Quel silence étendu règne sur l'univers!
L'alcion s'est fixé sur des roseaux tranquilles,
Ou rase en se jouant les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs et des forêts,
Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix;
Sa volupté moins vive est encor douce et pure.
Moi, je partage ici la paix de la nature;
Dans ces heureux vallons, sur ces riches coteaux,
J'ai senti le plaisir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes.
Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui
Ne succéder jamais le tourment de l'ennui
Ah! nous étions heureux par la seule espérance,
Puissions-nous l'être encore au sein de l'abondance!

L'homme a tout recueilli, n'a plus à desirer,
Et le cœur satisfait va cesser d'espérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être en ce moment la nature affaiblie,
Du soleil abaissé les rayons languissans,
Ne pourront ranimer nos esprits et nos sens.
SORTONS de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse:
Opposons la fatigue à l'ennui du repos.
Aux habitans des airs, des forêts et des eaux,
L'Automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans les taillis je vais au point du jour
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, et suit avec ardeur
L'oiseau dont les zéphyrs vont lui porter l'odeur:
Il l'approche, il le voit; transporté, mais docile,
Il me regarde alors, et demeure immobile:
J'avance, l'oiseau part, le plomb, que l'œil conduit,
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;
Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre alongée obscurcit les vallons,
Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible;
Là je vois le pêcheur sur les flots ébranlés,
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.

Les filets, en tombant l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement sous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes
Et ramènent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide et bondit à mes pieds.
J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante
La truite suspendue à la ligne tremblante.
Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux :
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allais chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissans
De l'oiseau de la nuit imitant les accens,
Des habitans des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée :
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité ;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des druides.
O doux emploi des jours! agréables momens!....
Mais l'Automne offre encor d'autres amusemens
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts?
La Discorde, Bellone, ou le dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli ;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,

Et des chiens dévorans, en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là le coursier fougueux, levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instans.
Mais on part, il s'élance, et des sons éclatans,
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée;
Il devance, en courant, la vue et la pensée;
L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlemens
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite:
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute, et s'élance, et s'élève par bonds;
Il voudrait ou confondre ou dérober sa trace,
Se détacher du sable, et voler dans l'espace.
Hélas! il change en vain sa route et ses retours,
Dans le taillis obscur il fait de longs détours;
On le suit dans ces bois théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de desirs,
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine
Pour présenter sa trace à la meute incertaine;

Mais le chasseur la guide, et prévient son erreur :
Le cerf est abattu ; tremblant, saisi d'horreur,
Son armure l'accable, et sa tête est penchée ;
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée ;
Il entend de plus près des cris plus menaçans,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans ;
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
A la troupe en fureur il oppose ses armes ;
En vain le désespoir le ranime un instant,
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.
La fanfare au chasseur annonce sa victoire.

Vous, nés pour les vertus, les travaux et la gloire,
Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Echapper dans nos bois aux dangers du repos ;
Développez en vous la force et le courage ;
Préludez aux combats dont nos jeux sont l'image ;
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs ;
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts :
Ils pourraient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendraient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitans ;
Percez le sanglier, qui court avant l'aurore
Renverser les sillons où le blé vient d'éclore ;
Signalez par ces coups votre âge et vos loisirs ;
Servez l'état enfin même dans vos plaisirs.
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse et le luxe des villes ;
Voyez-les s'avilir, et prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs fatigués sans les suivre,
Accablés du soin d'être, et du travail de vivre.

O FUNESTE loisir! ô poids affreux du temps!
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs;
Il sait du jour qui passe employer la durée.
Au sommeil, à l'amour sa nuit est consacrée;
Sans entraves, sans maître, et libre de choisir
Les momens du travail, du repos, du plaisir,
Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.
Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
Y fait naître des biens, en respecte les lois,
Et dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Habite le donjon qu'habitaient ses ancêtres,
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour ami ses égaux;
La gloire ou l'intérêt n'en font point ses rivaux:
Il peut trouver du moins dans le cours de sa vie
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.
Il ne s'égare point dans ses vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes:
Elever ses troupeaux, embellir son jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder son terrain,
Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
Voilà tous les projets que forme sa sagesse;
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture,
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure;

On y voit les portraits de ses sages aïeux.
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux;
Il regarde souvent ces images si chères,
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Peut-il avoir besoin que le luxe et les arts
De leur pompe frivole amusent ses regards?
N'a-t-il pas des ruisseaux, son verger, la prairie,
Des beautés, des couleurs que chaque instant varie,
L'opale et l'incarnat d'un matin radieux,
Et le pourpre et l'azur du couchant nébuleux;
Où son œil cherche en vain la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence?
Mais il jouit encor de plus rians tableaux.
Il voit l'homme ingénu, ses plaisirs, ses travaux;
Le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave et du maître,
L'amour et l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs et de la volupté:
Il voit le vrai Bonheur, et le trouve en lui-même.
Son cœur, toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
C'est aux champs que l'hymen unit des cœurs sincères,
Et n'est point profané par des feux adultères;
Là l'époux accablé sous le fardeau des ans
Presse encor sa moitié dans ses bras languissans;
Là règne la pudeur, la concorde, l'estime,
Et l'amour entouré des vertus qu'il anime.
Eh! quel plaisir encor pour ces époux heureux,
D'élever dans leur sein les gages de leurs feux,
De voir à leur instinct succéder la pensée,
De préserver d'erreur leur raison commencée;

De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs que la nature instruit à les aimer !
Leur père est à-la-fois leur maître et leur modèle ;
Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Et lorsque les vertus conduisaient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
Immolaient leur repos, leur fortune et leur vie ;
Ils vivaient à la cour sans nuire et sans flatter ;
Avant que d'obtenir ils voulaient mériter ;
Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
Ils nommaient des aïeux, et citaient des services.
Il vante en leur présence un mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux :
Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire,
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.
Souvent, dans un salon propre et non fastueux,
Il admet à sa table un ami vertueux ;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée,
Ne flattent point chez lui le goût des convives :
Le rapport des esprits que l'estime a liés,
L'enjouement sans folie, et l'amour sans faiblesse,
De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés,
Voilà de ces festins les sages voluptés.
O vous ! ô mes amis, en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre,
Ch***, couple heureux, respectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirais en vous.
Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
Et rend douteux long-temps le jour qui vient d'éclore.

Des nuages épais, sur les champs descendus,
Entourent de la nuit les objets confondus,
Immobiles sur l'onde, et fixés sur la plaine,
Ils dérobent l'espace à la vue incertaine
Du triste voyageur dans sa route égaré,
Et qui suit au hasard un sentier ignoré.
L'astre du jour pâli répand des clartés sombres;
Son disque sans rayons se montrant dans les ombres,
Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur.
Mais le soleil l'entr'ouvre, il reprend sa splendeur;
Il argente les cieux, dont les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.
L'aquilon les emporte au sommet du Taurus;
Il en couvre l'Atlas, les Alpes, l'Immaüs,
Et sans cesse entretient par des vapeurs nouvelles
De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
Là des rochers rompus, renversés par le temps,
Semblent être lancés par les mains des Titans;
Dans l'Olympe azuré les uns portent leurs cimes;
D'autres sont suspendus sur le bord des abymes.
Sur ces monts hérissés, monumens du chaos,
Règne un repos profond, le calme des tombeaux:
Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires.
Cependant le fracas des torrens, des tonnerres,
Interrompt à leurs pieds le silence des airs.
Les frimas répandus sur ces tristes déserts,
Y présentent aux yeux d'informes pyramides,
Une mer immobile et des vagues solides.
Ces masses de crystal, ces abymes sans fonds,
Ces marbres, ces rochers entassés sur ces monts,
Ce désordre effrayant, ces aspects formidables,
Conservent à jamais leurs horreurs immuables:

La nature et le temps semblent les respecter.
Là les êtres vivans tremblent de s'arrêter ;
Et l'astre dont les feux animent la matière,
Sans y porter la vie, y répand la lumière.
Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux ;
Et l'urne intarissable où vous puisez les eaux.
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées ;
Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
Où le marbre ébranlé, se détachant des monts,
Tombe, roule et bondit dans vos flots vagabonds ;
Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense
Vous portez la fraîcheur, la vie et l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des coteaux les sommets cultivés,
Déposés sur le sable et le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile,
Et s'échappant de l'autre où distillaient leurs eaux,
Forment en bouillonnant les sources des ruisseaux :
Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes ;
Ils vont confondre au loin leur murmure et leurs ondes ;
S'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal,
Et rouler sur l'arène un paisible crystal.
Ainsi du sein des mers une mer de nuages
S'exhale, se répand et part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.
Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance ;
La nature à grands pas marche à sa décadence.

Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée.
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
Doux extrait de la sève et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne moi du moins le bonheur d'un moment.
Bacchus, dieu des festins, père de l'enjouement,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos.
Ta liqueur inspira les muses, les héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.
C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumans écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir sa patrie;
Et le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaieté brillante,
Le charme des festins, et le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux.
Mais déja vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence.
Le vieillard, que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée;

Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voisins;
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vandangeur
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblans,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents,
Une foule d'enfans autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'alégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges,
Et danse autour du char qui porte les vendanges:
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contens d'eux, du sort et des humains:
Des rivaux réunis un verre arme les mains:
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance;
Il fait régner l'amour, il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes.
Ils font de vains efforts pour épancher leurs ames,

Et pleins des sentimens qu'ils voudraient exprimer,
Tous deux en bégayant se jurent de s'aimer.
Alain, jusqu'à ce jour amant tendre et timide,
Puise dans le nectar une audace intrépide,
Et poursuit Alison qui résiste en fuyant;
Elle hésite, chancelle, et tombe en souriant.
Grégoire à Mathurine allait porter son verre;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
Il a vu les lambris et le toit s'ébranler :
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler;
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée.
On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs;
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.
Il vient de l'occident, il vole sur leurs têtes,
Et passe en rugissant de vallons en vallons.
Tranquille en ce moment au bruit des aquilons,
Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages;
Il a mis ses trésors à couvert des orages;
Des gerbes de Cérès il chargea ses greniers;
Les tonneaux de Bacchus ont rempli ses celliers.
Il a fait plus, déjà la glèbe retournée
Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année,
Et même sur les champs, épuisés par leurs dons,
Il déposa l'engrais qui les rendra féconds.
APPRENEZ, ô mortels, qu'il est un art facile
D'obtenir des moissons du champ le plus stérile,
Connaissez-le cet art de choisir les engrais,
Qu'au vertueux Towshend a révélé Cérès.
Triptolême nouveau, je viens te rendre hommage :
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage;

Ami du bienfaiteur, sans pouvoir l'imiter,
J'aspire à ses vertus, et j'aime à les chanter.
Dans les champs d'Albion, sur un sable infertile,
C'est toi qui le premier fit répandre l'argile,
Féconda l'un par l'autre, et du mêlange heureux
Vit naître les moissons sur un fonds sablonneux.
Au sol qu'une huile épaisse avait rendu solide,
C'est toi qui le premier mêlas le sable aride;
Par ses angles tranchans le limon divisé,
Laissa sortir le blé du champ fertilisé.
Mais ton exemple encore instruisit ta patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie,
A contraindre les champs depuis peu moissonnés
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple industrieux, que l'état encourage,
Des secrets de ton art apprit à faire usage;
La Tamise, en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs trésors; et des riches moissons
Qu'on vit sous les consuls border les flots du Tibre,
Cérès avec plaisir couronne un fleuve libre.
HÉLAS! dans nos climats, le peuple des hameaux,
Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux,
Ne sait point par son art seconder la nature.
L'habitude et l'instinct dirigeant sa culture,
Il n'invente jamais, et tremble d'imiter;
Pour cesser d'être pauvre il n'ose rien tenter;
Il traîne avec effort sa vie infortunée,
Et pense qu'aux douleurs les dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix
Jusque dans cet asyle où résident vos rois;
Allez au pied du trône exposer vos misères:
Des enfans malheureux se plaignent à leurs pères.

Opprimés, diraient-ils, dans tes vastes états,
O roi! nous gémissons, nous ne murmurons pas;
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et sait dans ses malheurs que son roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, et formons ses vengeurs;
Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conservé le dépôt des vertus;
Et le ciel, qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en consoler nous laissa l'innocence.
Des devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux;
Ces noms si saints, si chers, et de père et d'époux,
Ne sont point au hameau de vains noms, mais des chaînes,
Hélas ces doux liens qui seuls charmaient nos peines,
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs;
A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs;
Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître.
C'est au nom de tes lois, c'est au nom d'un bon maître
Qu'on vient à ces enfans arracher les secours
Dont l'amour paternel soutient leurs faibles jours.
De l'humble agriculteur, sans force et sans défense,
Des brigands effrénés dévorent la substance.
Nous respectons la loi, victimes des abus.
Avec joie à l'état nous offrons nos tributs:
Les cœurs des malheureux sont rarement avares;
Mais faut-il immoler à des monstres barbares
Le sang de nos enfans, le prix de nos travaux?
Faut-il seuls de l'état supporter les fardeaux,
Ou, loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères,
Aller porter nos pleurs aux rives étrangères?

Ah ! les rois sont humains, ils veulent être aimés ;
S'ils soupçonnaient les maux des peuples opprimés,
Ils voudraient les venger des oppresseurs avides,
Et dérober le pauvre aux rigueurs des subsides.
C'est alors qu'on verrait l'habitant des hameaux
Reprendre avec ardeur ses soins et ses travaux ;
Et son aveugle instinct deviendrait du génie.
Il couvrirait de biens le sol de sa patrie ;
Et le peuple des champs, plus riche et plus nombreux,
Rendrait heureux son prince en s'avouant heureux.
Hélas ! l'homme est forcé de se donner des chaînes ;
C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines ;
Il est né pour souffrir. Mais peut-il aujourd'hui
Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui ?
Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée :
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour et jouit un instant,
Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
De moment en moment devient pauvre et stérile.
Je ne les verrai plus ces émaux éclatans,
La pompe de l'Été, les graces du Printemps ;
Ces nuances du vert des bois et des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens ;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens.
Doux zéphyr, qui le soir caressait la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure.
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès,
Et semblent dans leur course entraîner les forêts ;
Les arbres ébranlés, de leurs cimes penchées
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.

Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,
Eole étend sur nous la nuit et les nuages.
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité.
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaieté;
Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents,
Suspendant ma pensée et tous mes sentimens,
Sur elle-même enfin mon ame se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces valons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers,
Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.
Je crois me retrouver à ces momens horribles
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçait à mes yeux ou frappait dans mes bras.
De Ch** expirant je vois encor l'image;
Je le vois à ses maux opposer son courage,
Penser, sentir, aimer au bord du monument,
Et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle et tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.
Malheur à qui les dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.

Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
A la race nouvelle il se trouve étranger ;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.
Cette idée est affreuse, et j'aime à m'y livrer ;
Je cède avec plaisir au besoin de pleurer,
Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
Je me peins les fléaux et les crimes du monde,
Le poison des remords, les ennuis dévorans,
Les pleurs de la vertu, les succès des tyrans ;
Et l'affreux désespoir, l'œil ardent, le teint blême,
Se roulant dans son sang, qu'il a versé lui-même.
La crainte et la tristesse entrent dans tous les cœurs.
Ceux même de qui l'âge écarte les langueurs.
Ceux qu'amusent encor l'erreur et l'espérance,
Sentent moins le plaisir de leur douce existence.
La naïve Rosette et le jeune Lubin
S'aimaient, vivaient contens, sans soins du lendemain ;
Tous deux, un soir d'Automne, au bord d'une prairie
Où leurs brebis paissaient l'herbe humide et flétrie,
Ils entendaient rugir la voix des aquilons,
Et les eaux des torrens gronder dans les vallons.
Ce bruit les attristait ; le berger, sa compagne
Portaient en soupirant les yeux sur la campagne.
Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin ;
Son amant attendri la pressa sur son sein ;
Au plaisir de s'aimer tous deux ils se livrèrent,
Et, sans se dire un mot, long-temps ils s'embrassèrent.
Mais un trouble inconnu, de tristes sentimens
Jusque dans leurs plaisirs poursuivaient ces amans :
Tu vois, disait Lubin, l'état de la nature ;
Il n'est plus de berceaux ni de lits de verdure ;

Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour ;
On peut cesser d'aimer. Oh ! si toi-même un jour !...
Ah ! Lubin, garde-toi de soupçonner Rosette ;
Rassure-la plutôt, son ame est inquiète ;
Je ne sais quelle peur a saisi mes esprits,
Mais je crains. Ces vallons, ces bois, ces champs flétris,
Ce bruit sourd et lointain, ce ciel couvert d'orages,
Sont peut-être pour nous de funestes présages ;
Nous sommes menacés. Oui, répondait Lubin,
Nous ne nous rendrons plus sur ce coteau voisin,
Nous vivrons au hameau : mais, si tu m'es fidèle,
Je supporterai tout. Hélas ! lui disait-elle ;
Je t'aimerai toujours, mais je te verrai moins ;
Et puis dans le village il est tant de témoins :
Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable et tendre,
S'aperçut que la nuit commençait à descendre ;
Il reprend en rêvant le chemin du hameau,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau ;
C'est là qu'heureuse et belle, et chère à sa contrée,
De l'amant qu'elle aimait et des siens adorée,
Descendit Lycoris à la fleur de ses ans.
L'aspect de ce tombeau consterne nos amans ;
Ils s'arrêtent tous deux ; leur vue et leurs pensées
Sur ce lugubre objet restent long-temps fixées :
Tous deux sans se parler, tous deux sans mouvement,
Demeurent appuyés au fatal monument :
Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
Et jetant l'un à l'autre un regard triste et tendre,
Pénétrés à-la-fois de douleur et d'amour,
Ils jurent de s'aimer jusqu'à leur dernier jour.
Ces sermens, un baiser, raniment leur courage ;
Et, semblable au rayon qui perce le nuage,

Le plaisir dans leurs yeux brille à travers les pleurs ;
L'espérance et l'amour ont charmé leurs douleurs.
Mais dans l'âge avancé, lorsque l'homme apprécie
Ce songe d'un moment qu'il appelle la vie,
Quand le voile est tombé, quand le fardeau des ans
Et l'ennui de l'Automne ont accablé nos sens,
Tandis qu'autour de nous la nature mourante
Inspire les regrets, imprime l'épouvante,
Quel appui, quel secours pourrait dans ces momens,
Ou rassurer notre ame, ou calmer ses tourmens ?
VOYEZ-VOUS ces oiseaux s'élancer des vallées ?
Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées :
Ils s'assemblent en foule au retour des frimas.
Ils erraient dispersés lorsque dans nos climats
Ils jouissaient en paix des dons de la nature.
Contens, ils vivaient seuls : la faim et la froidure ;
La crainte et la douleur les ont unis entre eux.
A côté l'un de l'autre ils sont moins malheureux ;
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous dans ces communs asyles ;
C'est là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
Sait goûter, ou du moins espérer le plaisir.
C'est l'abri que le ciel présente à nos misères ;
L'homme faible et sensible y pleure avec ses frères.
O DIVINE amitié ! nœuds sacrés et puissans,
Doux rapport des esprits, des goûts, des sentimens,
Plaisirs purs et profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon ame affaiblie.
J'ai des amis constans, éclairés, vertueux ;
Avec eux je puis tout, et ne puis rien sans eux :
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles ;
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles,

Et mon esprit, semblable aux faibles arbrisseaux,
S'élève en embrassant ces superbes ormeaux.
Ah! je pourrai dans peu les voir et les entendre;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont se répandre,
J'oublierai mes douleurs; et leurs doux entretiens
Me rendant par degrés le sentiment des biens,
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaisirs de mes amis, vous remplirez mon cœur!
Oui je verrai, BEAUVEAU, ta gloire et ton bonheur,
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante,
Ton ame toujours pure et toujours indulgente,
Ta valeur, ta raison, ta noble fermeté,
Ton cœur ami de l'ordre, et juste avec bonté;
Je verrai la compagne à tes destins unie
Embellir ton bonheur, seconder ton génie,
Et pour elle et pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le respect et l'amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente
Me tiendront lieu de tout; et, sans les regretter,
Je perdrai les plaisirs que l'Hiver va m'ôter,

ARGUMENT.

Tempête et déluge qu'amène ordinairement le solstice d'hiver. Sentimens de frayeur qu'inspire le désordre des élémens. Réflexions sur l'ordre général de l'univers. Gelée. L'hiver sous le cercle polaire, dans nos climats. Givres, neiges, glaces, et leurs effets dans les pays de montagnes. Etat de la nature, dont souffrent tous les êtres sensibles. Ses rigueurs inspirent à l'homme une tristesse profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par les besoins. Il doit aux rigueurs de la nature l'état social. Naissance de la société: ses progrès. Les arts et les sciences naissent tous de quelque besoin. Les beaux-arts, l'élégance des mœurs naissent du besoin de plaire et de l'amour. Plaisir que donne la société dans sa perfection. La plupart de ces plaisirs ne sont pas nécessaires au bonheur, même pendant l'hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette saison. La vie heureuse d'un grand seigneur avancé en âge et retiré dans ses terres, où il excite l'industrie, et fait du bien.

L'HIVER.

Quel bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, et du fond des vallées?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissemens,
Ce tumulte confus, ce choc des élémens?
Le fougueux aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes;
Il siffle, tourne, gronde, et des vallons déserts,
Rapide tourbillon s'élançant sur les mers,
Il s'élève des monts sur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brise les vastes ondes,
Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balance l'océan sur le globe ébranlé.
Les vents du haut des cieux précipitent les nues;
Nos champs ont disparu sous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tombaient, le ciel verse des eaux;
Les torrens sont pressés par des torrens nouveaux;
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages,
Jusqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages
Et des ponts abattus, des hameaux renversés,
Ils roulent dans leur sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars dans d'immenses vallées,
Elevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés
Luttant contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes et ces vents qui se livrent la guerre
Jusqu'en ses fondemens ont fait trembler la terre;
Le monde est menacé du retour du chaos;
Et l'humide élément vainqueur de ses rivaux,

Vainqueur du dieu du jour dans la nature entière ;
Semble éteindre aujourd'hui la vie et la lumière.
O terrible ouragan, suspendez vos fureurs !
O campagne ! ô nature ! ô théâtre d'horreurs !
Quoi ! d'un père adoré l'univers est l'ouvrage,
Il chérit ses enfans, et veilà leur partage !
Le soleil sans paraître avait fini son tour,
Et la nuit succédait aux ténèbres du jour ;
J'entendais les combats de Neptune et d'Éole.
J'étais seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger, qui du moins un moment,
Dissipe de nos maux le triste sentiment.
Je me trouvais alors dans ma retraite obscure,
Abandonné de tous ; en proie à la nature.
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents augmentaient ma tristesse.
Je cherchais un appui qui soutint ma faiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé.
A travers ce chaos, dans ce désordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchait l'Être suprême.
CEPENDANT, au milieu de ces grands mouvemens,
L'Eternel imposa le calme aux élémens.
L'orage avait tari le vaste sein des nues ;
Déja se divisaient leurs ondes suspendues ;
Et le flambeau des nuits, d'étoiles entouré,
Montait sur l'horizon, d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers fuyant dans l'air humide,
Semblaient entraîner tout dans leur ombre rapide.
On voyait les forêts et les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les astres osciller.

Ce bruit sourd qui précède et qui suit les orages
Expirait dans les bois et le long des rivages.
Je sentis se calmer le trouble de mon cœur.
Mon esprit s'élevait jusques à son auteur;
Je suivais la nature en ses métamorphoses;
Et, cherchant les rapports des effets et des causes,
Je vis ou je crus voir l'ordre de l'univers.
Ces orages, disais-je, et ces tristes hivers,
Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimas, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés,
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés;
Et par ces changemens la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentaient ces vaisseaux
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Elémens de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les moissons:
Hiver, cruel hiver, ton retour salutaire
A de nouveaux présens doit disposer la terre.
Tandis que sur ses bords tu répands les frimas,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie et varier l'année.
Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie et les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde?
C'est ainsi que d'un Dieu méditant les dessins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,

J'instruisais ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature;
Les airs étaient sereins; des soleils radieux
Semaient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux:
Mais Borée apporta ces frimas invisibles,
Ces atomes perçans, ces dards imperceptibles
Que lui-même entassa sous le pole étoilé,
Près des monts de crystal qui couronne Thulé.
Là le terrible Hiver établit son empire.
Dans ces lieux désolés où la nature expire,
Habitent le désordre et l'uniformité.
Au bord de l'horizon le soleil arrêté
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère,
Descend, se précipite, et, six mois éclipsé,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé.
Le pole lance alors des feux rouges et sombres;
Et leur triste lueur, qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'Hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs;
Il subjugue Neptune, il couvre de ses chaines
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines,
Se montrant en Automne aux yeux des matelots,
Semblaient de longs écueils élevés sur les flots.
Il envoie au midi la peur et les orages,
La famine et les vents, la mort et les ravages.
D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens.
Le soleil lance en vain quelques traits impuissans;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaines de crystal ont chargé la nature.
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux;
La cascade muette a suspendu ses eaux;

Et souvent le berger, au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs
Renferment sous un mur leurs tristes habitans.
Ce fleuve est entraîné dans sa course rapide ;
Il voudrait s'élancer de sa voûte solide ;
Sous le crystal vainqueur il roule emprisonné.
De givre, de glaçons ce bois est couronné,
Ils brillent suspendus a la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimas rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les coteaux déserts,
Et la voûte des cieux qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnaît plus.
Une vaste blancheur sur le monde étendue
Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme et les bienfaits des dieux.
Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'Hiver a suspendu les neiges entassées ;
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlees,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées
Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits,
Où, paisible et guerrier, libre et soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.
La j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans :
Leurs cœurs s'étaient donné leurs premiers sentimens ;

Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois sombre, entouraient leur asyle;
La même volonté semblait les animer.
Modérés, bienfaisans, satisfaits de s'aimer,
Souvent sous l'humble toit qu'habitait l'indigence
Le couple fortuné conduisit l'abondance.
La tendresse contente ajoute à la bonté.
Un jour où le soleil, prodiguant sa clarté,
D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale,
Semait des monts glacés la pente orientale,
Et rendait l'espérance à l'homme, aux animaux;
Impatiens d'agir, lassés d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne:
Une terreur secrète attrista ses adieux.
Mais, avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents et courbé sous sa proie.
Son fils à sa rencontre accourt, ivre de joie;
Le père l'aperçoit, et, lui tendant la main,
Le soutient sur la glace et poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvrait l'entrée;
C'est-là qu'il va revoir une épouse adorée;
Il croît jouir bientôt de ses embrassemens.
Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens;
Et des glaçons flottans sur sa croupe ébranlée
La masse tombe, roule, et comble la vallée;
Jusqu'aux voûtes des cieux leur chute a retenti;
Du couple vertueux l'asyle est englouti.
Hélas! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie!
Les yeux levés au ciel et les bras étendus,
L'époux faible, mourant, répète, *Elle n'est plus.*

Son fils, pâle, tremblant, aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés,
Et des bras l'un de l'autre entourés et pressés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.
Aussitôt des voisins généreux et sensibles
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur,
Il s'élance, et s'arrache à leur pitié cruelle.
Ah! courons, mes amis, je l'entends qui m'appelle,
J'y cours. Il dit, il vole, et, la bêche à la main,
Dans ces monts de crystal se traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde :
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons, qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour et dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim et la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son travail insensé.
Mais il revoit enfin la vérité funeste ;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort :
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
Je n'ai pu disait-il, la sauver ni la suivre ;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours
Le soleil cependant éclairait la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés,
Et du sein moins profond des frimas affaissés,

L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageait sa cabane.
Saisi, dans ce moment, de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur;
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés :
Il était poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage;
Il entend sous la glace une voix et des cris,
Il entend... C'est son nom et le nom de son fils;
Il prête en frissonnant une oreille attentive.
Ciel! ô ciel! serait-ce elle? est-ce une ombre plaintive?
Serait-il retombé dans son égarement?
Il le craint; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie, O ma mère!
Hors d'eux-mêmes, tremblans, et le fils et le père
Frappent sur les glaçons à coups précipités;
Et bientôt des frimas les restes écartés,
Leur laissent voir du toit les solives puissantes
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leur voix!
Chère épouse... elle vit... c'est elle... Je la vois.
Elle s'élance à lui, faible, pâle, égarée;
Et tombant dans ses bras dont elle est entourée,
Baise son front chéri, qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs!
Hélas! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disais, Il perd tout, le voilà seul au monde.
Il ne pouvait répondre, et tous deux en pleurant
Dans leurs bras tour-à-tour serraient le jeune enfant.

J'ai vu ces deux époux : les soins, la complaisance,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance ;
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux ;
Le jour succède au jour, et les voit plus heureux.
CEPENDANT l'Hiver règne, et l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourans sous la neige enfermés
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs et des forêts l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrépide,
Et, courant au hameau, semble avoir oublié
Et les pièges mortels, et l'homme sans pitié.
Hélas! l homme ou la faim lui vont ôter la vie.
L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons,
Où dans un antre obscur, fièrement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.
Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatiens du meurtre, et de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois et les montagnes,
Et, courant en fureur à travers les campagnes,
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté.
Ce roi de l'univers, sa grace et sa fierté,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect et la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossemens poudreux ou d'horribles lambeaux :
On entend quelquefois des cris lents et funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents :

Ces funestes concerts que les monts réfléchissent
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.
Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il était aimé,
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire
Qui plonge le couteau dans le sein de son frère
Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts;
Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamentables.
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.
AH! si l'ami des lois, le juste, est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire
La douleur et la mort étendent leur empire
O toi qui fis nos sens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends-moi moins sensible, ou suspends tes rigueurs.
Dieu qui disposas tout, Dieu dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les soleils et les mondes,
Ne pouvais-tu de l'homme écarter les douleurs?
Glacé par les frimas, brûlé par les chaleurs,
Jeté par la nature à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,
Abandonné sans force au choc des élémens,
Le martyr de ses sens et de ses sentimens,
De chagrins en chagrins conduit par l'espérance,
Il passe dans les pleurs son moment d'existence,
Et se traîne, accablé sous le poids de ses maux,
Sur un monde en ruine à travers les tombeaux.
Mais c'est trop oublier les bontés de mon maître,
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.
Talens, amour des arts, agréables instincts,
Palais où le bon goût préside à nos festins,

Cercles brillans et gais où la raison s'éclaire,
Où l'esprit s'embellit par le desir de plaire,
Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
Sentimens animés par la société,
Tendres liens des cœurs, amitié sainte et pure,
Peut-être expiez-vous les torts de la nature.
AIMONS, vivons ensemble, adorons notre auteur :
Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
Et de ce noble instinct l'activité féconde
Asservit à nos vœux les airs, la terre et l'onde ;
Mais ce génie enfin devait être excité.
L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid et les orages,
Un jour il assembla des joncs et des feuillages ;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut sous son toit de roseaux.
Pour calmer de la faim la fureur effrenée,
Souvent il arrachait une herbe empoisonnée ;
Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
Il planta les jardins, fit naître les moissons.
L'homme, avant ces deux arts, errant à l'aventure,
Allait aux animaux disputer la pâture,
Le lion furieux et le tigre affamé,
Triomphaient aisément d'un rival désarmé ;
Souvent il échappait ; mais, couvert de morsures,
Il portait en tremblant ses mains sur ses blessures ;
Il fuyait au hasard ; ses cris longs et perçans
Remplissaient des forêts les antres gémissans ;
Les insectes de l'air, la ronce ensanglantée,
Aigrissaient les douleurs de la plaie irritée ;
Et bientôt épuisé, rampant avec effort,
D'un son de voix horrible il invoquait la mort.

On vit alors la fronde en cercle balancée ;
La pierre inévitable aux monstre fut lancée ;
La massue écrasa les tyrans des forêts,
Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.
La rigueur des hivers, à l'homme encor sauvage,
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage
Sans doute il vit un jour des cyprès embrasés ;
La foudre serpentait sur leurs rameaux brisés.
Ce prodige étonna l'homme faible et stupide ;
Il observa le feu dans sa course rapide,
Et le vit dans les bois s'étendre ou s'arrêter.
Il apprit à l'éteindre, à le ressuciter ;
Il asservit enfin l'élément indocile,
Qui devint dans ses mains un instrument utile.
Aux rives d'Aréthuse, aux bords des Lestrigons,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds,
Effrayés d'un bruit sourd et semblable au tonnerre,
Qui grondait sur les eaux et roulait sur la terre,
Virent au même instant le soleil se voiler,
Les plaines se mouvoir, les forêts s'ébranler,
La mer en bouillonnant s'élever jusqu'aux nues,
Et les vents balancer ses vagues suspendues.
L'Étna tonne, il s'entr'ouvre, et de ses flancs brisés
Il vomit à grand bruit des torrens embrasés.
Les éclairs jaillissaient de sa cime tremblante ;
Il lançait des rochers, une cendre brûlante.
Atteint par ces rochers, par les flots enflammés,
Déchirés et sanglans, à demi-consumés,
Les humains, les troupeaux, les animaux sauvages,
Fuyant, se rencontrant sous les mêmes ombrages,
Rapprochés par la peur, égarés, épardus,
Remplissaient les déserts de leurs cris confondus.

Le ciel se calme enfin ; la nature est tranquille,
Et chaque être animé reconnait son asyle.
Dans les torrens de soufre, et qui fumaient encor,
L'homme voit éclater l'argent, le fer et l'or ;
Il apprend que le feu peut les rendre fluides.
Bientôt dans tous les arts ses progrès sont rapides
Le bronte industrieux alluma ses fourneaux.
Sous les monts du Lipare, aux antres de Lemnos,
Le métal enflammé coule, étincelle, écume,
Et le pesant marteau retentit sur l'enclume.
Déja l'acier tremblant, sous ses coups redoublés,
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
Les marbres divisés ont crié sous la scie ;
La bêche ouvre des champs la surface endurcie ;
Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
Traine le soc rampant à travers les guérets.
L'homme jouit alors des trésors de la terre ;
Il ne se borna plus au triste nécessaire,
Et se trouva des goûts et des besoins nouveaux.
Il fallut rapprocher les arts et les travaux.
Des bords de l'océan, des forêts enflammées,
Sortirent des cités par les arts animées ;
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaisseau qui sillonna les mers.
L'homme, bravant l'orage et les flots infidèles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.
JADIS dans les forêts les sauvages humains
Souvent l'un contre l'autre avaient armé leurs mains ;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence
Le sang était encor versé par la vengeance :
La crainte les soumit au frein sacré des lois.
On arma de faisceaux des consuls ou des rois :

Leur pouvoir eut long-temps des bornes salutaires ;
Du bonheur des humains sages dépositaires,
Monarques bienfaisans, citoyens couronnés.
Ils inspiraient des mœurs aux peuples fortunés.
L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance ;
Mais à ses mœurs encore il manquait l'élégance,
Il manquait les beaux-arts. Le plus vif des desirs,
Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs,
L'amour donna l'essor aux talens, au génie.
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie.
L'homme, à peine arraché des antres et des bois,
Au son des instrumens sut marier sa voix ;
L'art donné par l'amour servit à l'amour même ;
Le chant des premiers airs exprima Je vous aime.
L'unisson de la voix, celui des instrumens,
Portait dans tous les nerfs de doux frémissemens ;
Remué par ces sons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connaître la danse ;
Elle animait ses jeux, augmentait sa gaieté,
Et disposait encor l'ame à la volupté.
Mais il est d'autres arts que l'Amour a fait naître.
Tendre Dibutadis, c'est lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.
A peine des beaux-arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore ;
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon, enchanté,
Fit recevoir les lois que dictait la beauté :
On vit naître le goût, les graces, la décence ;
Dans les arts et les mœurs on connut l'élégance.
D'un peuple délicat sur le choix des plaisirs,
Un luxe ingénieux amusant les loisirs,

Le besoin de jouir, de plaire et d'être aimable
Répandit sur la vie un charme inexprimable.
Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux
Dont les feux répétés tremblent dans les crystaux,
Vainqueur du sombre Hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux et disposer des fêtes.
Sur ces riches lambris l'opulence et les arts
Semblent se disputer de fixer vos regards.
Ici par les Vanloo la nature exprimée
Respire, pense, agit sur la toile animée;
Là l'aiguille savante égala les pinceaux:
La volupté choisit le sujet des tableaux.
Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine:
L'or et l'émail des fleurs, les perles et l'hermine,
De la foule élégante ornent les vêtemens.
L'incarnat des rubis, le feu des diamans,
Répandent un jour doux sur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
Le desir de tout vaincre et l'espoir du succès,
Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danse.
L'Amour, sans se montrer, fait sentir sa présence,
Et, plein d'un sentiment vif et délicieux,
Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.
Entrez dans ces salons où de bruyans Protées
Echangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte et les masques trompeurs
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs:
Là le maintien décent, la froide retenue,
N'imposent point la gêne à la joie ingénue:
Là les sexes, les rangs, les âges confondus
Suivent, en se jouant, la Folie et Momus.

O doux amusemens d'une aimable jeunesse !
Dans les jours des frimas vous charmiez ma tristesse,
Lorsque j'étais encore à la fleur de mes ans :
Mais j'oppose aujourd'hui les arts et les talens
Aux langueurs des hivers, au déclin de mon âge,
Et je goûte un bonheur aussi doux et plus sage ;
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.
J'entendrai Cornélie, Alvarès et Burrhus :
L'ame dans ces héros se choisit des modèles,
Et s'essaie avec eux à des vertus nouvelles ;
Là tous nos sentimens sont purs et généreux ;
Là mon cœur attendri s'attache aux malheureux :
Je voudrais m'élancer au secours de Zopire.
Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre !
Mais ces pleurs étaient doux ; le plaisir d'admirer,
Autant que la pitié, me forçait à pleurer.
O spectacles divins ! écoles respectables
Du véritable honneur, des vertus véritables !
Théâtre où, pour instruire et les grands et les rois,
L'auguste vérité fait entendre sa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui, d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur une autre scène amuser mon loisir,
Et déguiser encor leurs leçons en plaisir.
Ils nous ont délivré des gothiques usages,
Des antiques travers, du vernis des vieux âges ;
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs
Qui pourraient altérer les charmes de nos mœurs.
Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire ?
Les muses, les amours, unis pour me séduire,
M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté
Où tout vante, respire et peint la volupté.

Melpomène est ici plus tendre que terrible ;
C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux ! quels tableaux ravissans !
Tous les arts à-la-fois séduisent tous mes sens ;
Les chants et les beaux vers ont charmé mon oreille ;
Mes regards sont conduits de merveille en merveille ;
Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers ;
J'ai vu les champs de Mars et la nuit des enfers ;
Je leur vois succéder de rians paysages
Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages.
Leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs ;
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs.
Ici les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encore à mes yeux un spectacle agréable.
C'EST vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillans, ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand LOUIS suspendait ses conquêtes,
Tous les arts concouraient à vous donner des fêtes ;
Les talens rassemblés célébraient dans sa cour
Ses victoires, ses goûts, vos charmes et l'amour.
Des mœurs et des plaisirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout temps illustré nos contrées ;
Vous changiez en héros nos stupides aïeux.
C'était pour mériter un regard de vos yeux
Qu'ils couraient ou défendre ou venger l'innocence :
Un mot de votre bouche était leur récompense.
Le vaillant paladin vous consacrait son bras ·
C'est vous qu'il invoquait au milieu des combats ;
Il vous rendait un culte, et ces honneurs suprêmes
Vous élevaient encore au-dessus de vous-mêmes.
Illustres par vos choix, et non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs ;

Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles ;
Aux charmes des beaux arts vous les rendiez sensibles.
On vit la courtoisie habiter les châteaux ;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros ;
Apollon célébrait les guerriers et les belles,
Le paladin chantait et combattait pour elles.
Régnez, sexe charmant, régnez sur l'univers :
C'est sur-tout aux Français à respecter vos fers ;
Qu'il doive encor sa gloire au desir de vous plaire.
Conservez, ranimez son brillant caractère,
Cet amour pour son prince et pour la liberté,
L'art d'embellir la vie et la société,
Et ce mélange heureux de souplesse et d'audace,
De force et de gaieté, de grandeur et de grace.
Mais quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers
Faut-il donc tous les ans, les bals et les concerts ?
O ! si je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines fléries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offraient, au Printemps, à mes yeux enchantés,
Me retrouver encore auprès de la nature,
Espérer les zéphyrs, et prévoir la verdure !
Là sous un toit modeste aux muses consacré,
Et de chantres divins, de sages entouré,
Je jouirais en paix des charmes de l'étude.
Heureux l'ami des arts qui, dans la solitude,
Sait goûter tour-à-tour l'Arioste et Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke et Newton !
Heureux qui sait jouir, et qui cherche à connaître !
Muses, guides de l'homme, ornemens de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux graces, aux beautés,

Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre :
Je voulais tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel! avec quel transport, quel plaisir vif et pur,
J'appris à distinguer sur le céleste azur
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière,
De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux!
Mon esprit s'élançait dans l'étendue obscure,
Je voyais sous mes pas s'agrandir la nature,
J'ajoutais chaque instant un monde à l'univers
Et, franchissant encor l'immensité des airs,
Revenu sur la terre à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible;
J'observais les ressorts, les mœurs des animaux.
Je savais dans leurs rangs placer les végétaux;
J'étais ravi de voir, à travers un méandre,
La sève en circulant s'élever et descendre;
J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
Vont deux fois en un jour du pole à l'équateur;
Je cherchais dans les airs les causes du tonnerre;
J'aurais voulu percer le centre de la terre,
Voir sous la main du temps les marbres s'y former,
Et sous les monts tremblans les métaux s'enflammer.
Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connaître;
Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés le temps, nos lois et nos erreurs:
J'ouvre dans ce dessein les fastes de l'histoire.
Ces monumens confus de misère et de gloire,
Me montrent les états l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, et trop peu de vertus.

Je vois dans Ecbatane ou sur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois,
Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois.
La fraude le subjugue ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatisme sublime,
Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
Seul démon de Socrate, ame du grand Caton,
Vertu des Antonins, bonté vaste et féconde,
Inspirez, conduisez les arbitres du monde,
Et que le temps rapide amène à nos neveux,
Non des siècles brillans, mais des siècles heureux.
Que les muses, les arts et la philosophie
Passent d'un peuple à l'autre et consolent la vie.
Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
Puissans par les erreurs, et grands par les abus,
Achève, il en est temps, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple et te déguise au sage.
En vain l'aveugle orgueil et l'envie en fureur
Défendent contre toi l'ignorance et l'erreur;
Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclore,
Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

SOUVENT les voyageurs m'entraînent sur leurs pas
J'erre avec Magellan de climats en climats;
Ou les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alisés
Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
L'homme y recueille en paix des moissons sans culture:
Les forêts à sa faim offrent des alimens;
Le froid n'offense point son corps sans vêtemens;

La nuit, dans un hamac qu'il suspend au branchage,
Le jour, errant sans soins ou couché sous l'ombrage,
Il est triste, indolent, sans mœurs et sans bonté;
Son ame s'endurcit dans sa stupidité;
Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
Ainsi que sans lumière, elle est sans énergie.
Je vole avec Bernier vers les portes du jour;
J'ai passé du Bengale aux champs de Visapour;
Je vois Agra, Delhy, nourrir un peuple immense,
Mais qu'opprime en tout temps une injuste puissance;
Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les nobles, les omras, dépouillent leur patrie.
Qu'enrichissent en vain son sol et l'industrie.
Tel est le sort de l'Inde; et de ses beaux climats,
Où jamais les Hivers n'ont porté les frimas:
Un sol riche, un ciel pur, et l'or sont leur partage.
Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
Un cœur ami des lois, et des vertus de Mars.
Mais je reviens encor dans le temple des arts.
Le sanctuaire s'ouvre, et j'aperçois Virgile.
Il s'avance, appuyé sur le chantre d'Achille:
L'un sublime, touchant, naïf, impétueux;
L'autre sage, élégant, tendre et majestueux:
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.
Déja dans cette erreur j'allais prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin, et chante sa maîtresse;
Il me fait partager sa joie et son ivresse.
Ovide me transporte au palais du soleil;
Et, tranquille habitant de l'Olympe vermeil,

J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide.
Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
Je me sens ranimé par de douces chaleurs;
J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs,
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.
Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
Remplirait seul mes jours d'instans délicieux :
Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène;
De la crédule histoire il montre les erreurs;
Il peint de tous les temps les esprits et les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense?
Lui seul réunit tout, la force, l'abondance,
Le goût, le sentiment, les graces, la gaieté.
Le premier de son siècle, il l'eût encore été
Au siècle de Léon, d'Auguste et d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas! ni le voir, ni l'entendre;
Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers.
Nous pleurons son absence en répétant ses vers :
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime;
A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.
Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs.
Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,
Il le faut avouer, du stupide vulgaire
Les plaisirs de l'esprit sont encore ignorés.
Tout mortel est sensible, et peu sont éclairés.
Sages cultivateurs, dans vos humbles asyles,
Vos Hivers sont remplis, vos loisirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
Il faut des soins légers et des travaux constans;

Plus agir que penser. Vos jours, toujours semblables,
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables ;
Votre esprit est tranquille ; il sait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.
Du grenier affaissé la gerbe descendue,
Sur l'argile applanie est déja répandue ;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laissent sortir le grain de ses liens brisés :
Bientôt dans la cité vous irez le conduire,
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire,
Et le jour de la fête, au pied d'un grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous allez renverser sous leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos dieux domestiques ;
Vous délivrez un champ de grès embarrassé ;
Ou l'entourez de pieux et d'un large fossé.
A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée ;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrège les momens.
Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui va naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier, avec art, entrelaçant l'osier,
Précipite gaiement une chanson naïve,
Ou traine en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos amis rassemblés
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps et l'orage ;
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.

De l'antique féerie on raconte une histoire ;
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois ;
Le jour de la tempête on entendit sa voix.
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante ;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais, pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse.
A peine la musette et l'humble chalumeau,
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste champ préparé pour la danse
Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard ;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village ;
La muse et la bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les lèvres d'Iris :
Le baiser est donné, mais il paraît surpris ;
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
O mortels innocens que votre sort est doux !
Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous.
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre ;
Le bon sens est son code et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asyles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;

Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel si grand dans son bonheur;
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon ame était ravie;
Il traçait à mes yeux le tableau de sa vie.
L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours;
Mais dans ces temps d'erreurs, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse,
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre;
Et quand LOUIS vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée et tranquille,
Me donnaient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Etre ami de soi-même, amant de la nature.
J'étais content; mais seul dans cet heureux séjour
Il manquait à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne
Qui prit avec le goût les mœurs de la campagne.
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous:
J'avais tous les plaisirs d'un père et d'un époux;
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse
Où l'homme qui vieillit sent déja sa faiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils;

De tout ce que j'aimais cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance :
Le jour sur leurs tombeaux j'allais verser des pleurs,
Et je veillais la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étaient chers, mais mon ame affaiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyais plus rien à craindre, à desirer,
Et je perdais enfin la douceur de pleurer.
Un jour où j'errais seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux;
Je courus à sa voix : ses plaintes redoublèrent;
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent;
Sans connaître nos maux nous mêlions nos douleurs,
Et je lui savais gré de me rendre des pleurs.
Hélas ! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînait avec peine, et quittait son village,
Où la faim consumait son père et ses enfans.
Je calmai sa douleur par de faibles présens,
Et j'allai consoler ses enfans et son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère,
Et sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir;
Je reconnus en moi la trace du plaisir.
A l'aride fougère, aux chardons inutiles,
Cérès avait livré ses champs les plus fertiles,
Un peuple nourri d'herbe et vêtu de lambeaux
Vainement au fermier demandait des travaux.
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déja le chagrin pesait moins sur mon cœur.

L'indigent féconda la terre abandonnée ;
Je payai ses momens. Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane et vêtit ses enfans ;
Ils vivaient des moissons qui couronnaient mes champs.
Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage ;
C'est l'effet du travail en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve et l'orphelin
Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin :
Les vieillards, par des soins, par des travaux faciles,
Pouvaient jouir encor du plaisir d'être utiles ;
On paya les impôts sans se croire opprimé :
Tout fut riche et content, et moi je fus aimé.
O mon ami ! l'amour, les sens et la jeunesse
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
Mais protéger le faible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand qui m'était inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière,
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière ;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur ;
Quand je me dis le soir sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit ; j'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement,
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle :
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle ;
On en jouit toujours ; et dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages :
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages,
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans ;
Mais, sans glacer mon cœur, l'âge affaiblit mes sens ;

J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieillesse.
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.
Ainsi dans tous les temps jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage.
Oui, l'arbitre éternel des êtres et des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.
O Dieu! par qui je suis, je sens, j'aime et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnaissance;
Que nos voix, notre encens s'élèvent jusqu'à toi;
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie et les mondes;
Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance!
Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité;
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux et les êtres vivans.
Le temps, suivi des jours, des saisons, des années,
Ramena tes faveurs l'une à l'autre enchaînées;
Tu nous donnas la terre, et l'ordre d'en jouir;
Tu nous donnas des sens, un cœur et le plaisir,
Et l'aimable vertu cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes mains
Que ta voix paternelle appelle les humains;

Ta bonté s'y déploie avec magnificence.
C'est là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés,
Où j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés
Et, philosophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ses présens rendre grace à mon maître.

FIN DES SAISONS.

PIÈCES
DIVERSES.

PIÈCES FUGITIVES.

PIGMALION.

ÉLÈVE d'Apollon et favori des belles,
Entre les arts et les amours
L'heureux Pigmalion partageait ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux et de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venait d'éclore ;
Celle qu'à Paphos on adore
Peut-être des humains méritait moins les vœux.
L'artiste, en la formant, se rappelait l'image
Des beautés qui l'avaient charmé ;
Ce que son cœur avait aimé
Il l'exprimait dans son ouvrage.
Mon art a, dit-il, rassemblé,
Des trésors qu'en cent lieux l'Amour voulut répandre ;
Que leur accord me plaît ! et que j'ai bien su rendre
La jambe de Doris et la gorge d'Eglé !
J'adorais dans Philis cette taille légère :
Que j'exprime avec vérité
Les secrets appas de Glycère !

Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promène sa vue.
L'amour-propre et la volupté
Le ramènent sans cesse aux pieds de la statue.

En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un instant de l'objet qui l'enchante :
Il s'excite au travail ; mais sa main languissante
S'arrête, tombe, et laisse échapper son ciseau.
Il quitte la statue, il revient auprès d'elle ;
Il la revoit, elle est encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvait être animé,
Qu'avec plaisir je lui rendrais hommage !
Je l'instruirais à faire usage
D'un cœur qui n'aurait point aimé.
Il faut aimer, il m'aimerait peut-être !
Il devrait son bonheur à mon art, à mes feux ;
Avec l'art d'en jouir, il me devrait son être ;
Il ignorerait tout ; mais son cœur et mes yeux
Lui feraient bientôt tout connaître.
Amour, sur ce marbre enchanteur
Répands la flamme la plus pure ;
D'une beauté nouvelle enrichis la nature ;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore :
Il croit avoir senti de faibles mouvemens ;
Il frémit, il observe, il voit, il doute encore ;
Une timide joie agit sur tous ses sens.
Il a vu palpiter une gorge naissante ;
De transports plus ardens cet objet le remplit :
Il y porte une main tremblante ;
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit.
Il colle sur sa bouche une bouche enflammée :
Elle répond, dit-il, à mon emportement !...
Par le plaisir la statue animée,
Ouvre les yeux et voit le jour et son amant.
Elle éprouve, sans rien connaître,

Une aveugle félicité ;
Son cœur naissant est agité
Par le bonheur d'aimer et d'être.
Son ame est sans idée, et n'a que des desirs ;
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle
A chaque instant elle essayait ses sens,
Et ses plus simples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, sont des plaisirs pour elle.
Ah ! désormais, dit-il, mon cœur content des dieux,
N'a rien à demander à leur bonté suprême,
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux,
Vous vivez, vous aimez, et j'aime.

A MADAME DE....

Pourquoi m'envoyer pour étrennes
Ce vase où les plus belles fleurs
Au blanc émaillé de Vincennes
Opposent leurs vives couleurs ?
Donner est un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les instans,
Et sur mon cœur, depuis long-temps,
Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits sont faits pour l'amour :
Votre cœur est fait pour le sage :
Il est rempli de fermeté,
De tendresse et de vérité ;
Et votre amitié sans nuage
N'a rien de la légèreté
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point sentir l'esclavage ;
On vous soumet sa volonté
Et l'on croit de sa liberté
Ne faire qu'un meilleur usage.
Votre esprit juste et pénétrant
Ne cherche jamais à paraître,
Et plaît toujours en se montrant ;
On vous voit ce qu'on voudrait être.

Décent et jamais concerté,
Votre enjouement plaît sans médire;
En partageant votre gaieté,
On peut croire qu'on vous l'inspire.
Vous voyez sans chagrin jaloux,
La beauté la plus régulière;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider et sans prétendre,
Votre sentiment est à vous;
Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous savez ne pas les prendre.
Vous avez tout, esprit, raison,
Vertu, bon goût, et l'art de plaire;
Mais vous protégez trop Tithon:
C'est le seul reproche à vous faire.

ÉLÉGIE.

ENFIN je vais revoir ce cabinet tranquille
Où l'amour et les arts ont choisi leur asyle ;
Je verrai ce sopha placé sous ce trumeau
Qui de mille baisers nous répétait l'image ;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté sans voile, à l'amour sans bandeau.
Là, Philis se livrait au bonheur d'être aimée ;
Là, lorsque de nos sens l'ivresse était calmée,
Attendant sans langueur le retour des desirs,
Un amour délicat variait nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie,
Où Tibulle exhala sa flamme et son bonheur ;
Je t'adorai, Philis, sous le nom de Délie ;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu ! De fleurs à peine écloses,
Le gazon de ces prés était entrelacé ;
Le printemps s'annonçait par le retour des roses,
Par le printemps Mars était annoncé.
Pour suivre mon devoir dans une route obscure,
Il fallut te quitter : quels momens ! quels adieux !
Je crus me séparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amans ont appaisé les dieux ;
LOUIS calme la terre ; il me rend à moi-même.
Je ne vends plus mon temps aux querelles des rois,
Je ne suis plus qu'à ce que j'aime,
Et n'obéis plus qu'à tes lois.

L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour-à-tour
De l'étude aux plaisirs, et des arts à l'amour :
C'est l'ennui qui le rend volage ;
En l'occupant nous saurons le fixer ;
Nous saurons de nos jours faire le même usage.
Je ne sais que t'aimer, viens m'apprendre à penser ;
Conduis ma jeune muse, et reçois-en l'hommage,
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet et le prix.
Que mon sort et mes vers n'excitent point l'envie ;
Qu'ils soient dignes de l'exciter.
Oublié désormais d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te caresser et te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

SUR LA PAIX DE 1748.

Las des fatigues de la guerre,
Las du commerce des héros,
Je prends bien ma part du repos
Que LOUIS accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers,
Soldat obscurément utile,
Je ne partageais les lauriers
Ni de Saxe, ni de Belle-Isle,
J'essuyais les récits mortels,
Et les airs tristement capables
De nos lieutenans-colonels;
De mille plaisans détestables
J'essuyais les fades bons mots,
De leurs festins la lourde ivresse,
Et leurs plaisirs sans politesse.
Victimes des rois et des sots,
Je m'ennuyais pour la patrie.
Mais c'en est fait, Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts;
Nous replions nos étendards,
Et pour les plaintes de Hongrie
LOUIS fait partir ses hussards.
Aux dieux des plaisirs et des arts
J'offre les instans de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
Je veuille disputer la gloire;
Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.

EPITRE A....

Du ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
Des bras, des mains, un teint, et cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une pièce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien;
Et voilà tout. Moi je dis sans mystère
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point là flatter;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile:
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor; je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle:
Ils regardaient, Philis; ils parleront.
En s'animant du feu de la pensée,
Vous sentirez, et vos yeux le diront.

SUR LA PAIX DE 1748.

Las des fatigues de la guerre,
Las du commerce des héros,
Je prends bien ma part du repos
Que Louis accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers,
Soldat obscurément utile,
Je ne partageais les lauriers
Ni de Saxe, ni de Belle-Isle,
J'essuyais les récits mortels,
Et les airs tristement capables
De nos lieutenans-colonels;
De mille plaisans détestables
J'essuyais les fades bons mots,
De leurs festins la lourde ivresse,
Et leurs plaisirs sans politesse.
Victimes des rois et des sots,
Je m'ennuyais pour la patrie.
Mais c'en est fait, Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts;
Nous replions nos étendards,
Et pour les plaines de Hongrie
Louis fait partir ses houssards.
Aux dieux des plaisirs et des arts
J'offre les instans de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
Je veuille disputer la gloire;
Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.

EPITRE A....

Du ciel, Philis, vous sûtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
Des bras, des mains, un teint, et cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une pièce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien;
Et voilà tout. Moi je dis sans mystère
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point là flatter;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile:
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor; je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle:
Ils regardaient, Philis; ils parleront.
En s'animant du feu de la pensée,
Vous sentirez, et vos yeux le diront.

Vous ravirez une foule empressée
D'amans nouveaux, au son de l'instrument
Que votre main, plus légère et plus sûre,
Dès cet instant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la mesure,
Ou fredonner l'air tendre et gracieux
Que vous jouez et qu'expriment vos yeux?

Si vous dansez, ils admirent vos graces,
Cet air plus vif, cette tête, ces bras;
La volupté semble tracer vos pas,
Et mille amours s'empressent sur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment,
Mais n'en dit mot, et vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le dieu qui régnera sur vous,
De votre voix les sons à mon oreille
Seront alors plus touchans et plus doux;
Vous me verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, et vous serez parfaite;
Si vous n'aimez, soyez du moins coquette.
J'ai jusqu'ici parlé pour votre bien;
M'est-il permis de parler pour le mien?
Si vous sortez de l'état insipide
Où votre cœur languit dans ses beaux jours,
Jeune Philis, souvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous servir de guide.
En profitant de mes sages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritaient un prix.

Je ne viens point demander pour salaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucherait ;
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire,
Je vais chercher comment on vous plairait.

EPIGRAMME.

La jeune Églé, quoique très-peu cruelle,
D'une Honesta veut avoir le renom ;
Prudes, pédans, vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour, un cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'amour :
Hélas ! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

LE SOIR.

Le soleil finit sa carrière ;
Le temps conduit le globe ardent,
Et, dans des torrens de lumière,
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore,
Quelque temps ils se reproduit ;
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère et fluide
Que rassemble un air tempéré
Va bientôt de la terre aride
Rafraichir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées,
Zéphyre embellit les couleurs
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asyle,
Où, loin du tumulte et du jour,
Ma muse légère et facile
Offrait des chansons à l'amour.
Sensible aux accords de ma lyre,
Puisse Lisette à son retour
Applaudir aux vers qu'elle inspire !
Mes yeux errans sur ce coteau,
Dans le lointain ont vu Lisette ;
Ah ! courons vite à sa houlette

Attacher un ruban nouveau :
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Aux bruits des champs, à leurs concerts,
Déja succède le silence ;
L'ombre descend, la nuit s'avance
En planant sur les champs déserts.
Deja sur ses ailes légères
Morphée amène le repos :
Dieu puissant, suspends les travaux,
Endors les époux et les mères,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères !

Mais de l'horizon nébuleux
S'élance un astre qui l'éclaire,
Et sur l'océan ténébreux
Fait jouer sa faible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent et pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté ;
Ces feux pâles, ces clartés sombres,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle,
Je m'arrête pour l'écouter,
Comme elle je voudrais chanter
Le plaisir que je sens comme elle.

Échappée aux regards jaloux,
Lisette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent,
Les miens annoncent mes desirs;
Nos regards confondus expriment
L'espoir et le goût des plaisirs.
Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le passage insensible;
Que dans sa course imperceptible
Le temps vole plus lentement.
Dans les fougues du plaisir même,
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême;
Que dans les bras de ce que j'aime,
Des transports, de l'emportement,
Je passe à ce calme charmant
Où l'ame, après sa jouissance,
Sans tumulte, mais sans langueur,
Dans un voluptueux silence
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges,
Sommeil, surprendra nos desirs;
Dans des tableaux vrais que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs.
Puissé-je encor dans ton empire
Près de Lisette soupirer,
La voir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire!

LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

La Grèce et l'Orient aux pieds de leur vainqueur
Jouissaient d'une paix profonde ;
Alexandre, content dans ce repos du monde,
A ses goûts sans réserve abandonnait son cœur.
Des festins et des jeux, dans les murs d'Echatane,
Remplissaient ses momens, variaient ses plaisirs ;
Statira, Tais et Roxane
Partageaient tour-à-tour et comblaient ses desirs.
Mais, des rivages de l'Hydaspe,
Un objet plus charmant transporté dans sa cour
Eut bientôt fixé son amour :
Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe.
Eh ! quelle autre beauté méritait ses regards ?
La main de la nature et le travail des arts
N'avaient jamais formé d'aussi parfait modèle.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle.
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :
Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle ;
C'est un sujet digne de ton pinceau :
Va préparer les couleurs et la toile.
Je veux que, de son lit conduite devant nous,
Elle s'offre à tes yeux sans parure et sans voile :
Tous ses traits sont charmans, il faut les peindre tous.
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses charmes.
Ah ! seigneur, soyez sans alarmes :
D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux,
Je touchais, dit Appelle, au moment d'être heureux ;

Le Scythe, sur ces bords ayant porté ses armes,
Nous sépara sans doute pour jamais;
Mais rien ne pourra désormais
L'effacer de mon cœur, ni suspendre mes larmes.

Il dit, part, et revient. Un soleil radieux
Eclaire le salon où Campaspe est entrée,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Semblait à ce spectacle inviter tous les yeux.
Contemple, dit le roi, ce que j'offre à ta vue:
Admire, peins, tu ne flatteras pas.

Les yeux baissés, Campaspe nue
Rougit, tourne la tête, et n'ose faire un pas.
Elle tient sur son sein une main étendue;
Et l'autre, en descendant, couvre d'autres appas.

A! que vois-je! s'écrie Apelle;
Je ne me trompe point, c'est elle-même, ô dieux!...
Ses regards languissans errent long-temps sur elle;
Ils vont de son rival interroger les yeux.
Il y voit du plaisir; il frissonne, il soupire,
Une injuste fureur et le plus tendre amour,
La joie et la douleur, l'agitent tour-à-tour;
Il gémit, il adore, il déteste, il désire.
Elle lève les yeux, reconnait son amant,
Jette un cri, soupire et recule!
Regarde Apelle tendrement,
Voit son danger et dissimule.
Ces soupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris sont entendus; Apelle a vu qu'on l'aime.
Ah! dit-il, mon rival, au sein du plaisir même,
Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins aimé.

Campaspe, vis-à-vis d'Apelle,
Voudrait ne se montrer qu'aux yeux de son amant;
Mais Alexandre est auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle.
Sur les charmes les plus secrets
Il porte quelquefois une vue inquiète.
Mais la toile est placée et les pinceaux tout prêts;
Et, malgré sa douleur secrète,
Le peintre a commencé de dessiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même;
Je vais à mon rival préparer des plaisirs!
Je vais multiplier l'objet de ses désirs:
Sous ses yeux, en tout temps, il aura ce que j'aime;
Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
Je cacherai loin d'elle et mes pleurs et ma rage.
Plus tendre que prudent, il portait ses regards
Chaque instant sur l'objet, rarement sur l'ouvrage;
Et mille fois le bras vers la toile étendu
S'arrête, et tient en l'air le pinceau suspendu.

Les yeux étincelans, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ses sens irrités;
Il couvre de baisers un sein et des beautés
Que Campaspe en tremblant veut et n'ose défendre:
Contre les attentats d'un maître impérieux
Campaspe invoque tous les dieux,
Jette sur son amant le regard le plus tendre;
Le voit pâlir et détourner les yeux:
Elle s'élance entre les bras d'Apelle.
Tous deux, fondant en pleurs, tombent au pied du roi:
C'est là cette esclave si belle

Qui sur les bords de l'Inde avait reçu ma foi.
Apelle à son rival n'en dit pas davantage
Campaspe veut parler ; la crainte et les sanglots
A sa voix affaiblie ont fermé le passage.
Le visage attaché sur les pieds du héros,
Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes :
Ils lèvent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes,
Et lisent dans ses yeux sa jalouse fureur ;
Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
Ils remplissent d'amour ces momens de terreur,
Et se donnent du moins les restes de leur vie.
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et, baignés de leurs pleurs, se tiennent embrassés.
Alexandre, long-temps spectateur immobile,
Laisse errer ses regards sur eux ;
Il paraît méditer sur leur état affreux,
Et conserver une fureur tranquille.
Mais, son front tout-à-coup devenu plus serein,
Il se penche vers eux, et leur tendant la main :
J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même
Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirais pas :
L'image de tes pleurs me suivrait dans ses bras ;
Campaspe dans les miens plaindrait l'amant qu'elle aime.

EPITRE.

A M. LE P.... DE B...

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître :
Là j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans ;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connaître,
C'est là que j'essayai ma pensée et mes sens,
Et m'assurai du plaisir d'être.
C'est ici que la voix d'un maître
A troublé mes jours innocens.
La raison des parens gêne le premier âge ;
La tendresse et l'humeur nous prodiguent leurs soins ;
Tous les goûts à-la-fois, mille nouveaux besoins,
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet et volage
Veut s'égarer en liberté,
Et, sur les ondes emporté,
Craint le pilote, et non l'orage.
D'un joug utile on se dégage ;
L'espérance au front gai vient flatter nos desirs :
J'étais embarrassé du choix de mes plaisirs ;
Tout devait être mon partage.
J'entreprenais mille travaux ;
Je me faisais aimer, j'étais utile au monde,
Je suffisais à tout ; obstacles et rivaux,
Rien n'arrêtait une ame ardente et vagabonde
Qui prévoyait dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle du zéphyre
M'apporte des esprits plus purs et plus nombreux ;

Dans ces lieux où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire ;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printemps de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printemps.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge :
C'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtait lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil
Pour être encore heureux en songe.

J'espérais autrefois : espérer c'est jouir.
Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques jouissances ;
Il m'en fait voir la vanité,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enlève en espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs.
Sous ces voiles obscurs, au printemps de mon âge,
Je voyais tous les biens qu'il allait m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter.
J'aimais à le prévoir, je perds à le connaître :
J'espérais l'instant où je suis ;
Je crains l'instant où je dois être.
Il est d'autres plaisirs que le temps à détruits.
Plus jeune, je pensais que ma jeune maîtresse
Etait le seul objet qui pourrait m'enflammer ;
Je croyais pouvoir seul obtenir sa tendresse ;
Je croyais que nos cœurs s'attendaient pour aimer ;

Comme un choix éclairé j'adorais son ivresse
Ses desirs me flattaient, j'estimais ses rigueurs;
Du nom de sentiment j'honorais sa faiblesse;
Je croyais que les cœurs étaient le prix des cœurs.
J'errais dans les jardins d'Armide;
Au miroir de la vérité
Au lieu de séjour enchanté
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet amour, cette divinité;
Au vide de nos cœurs, à notre oisiveté,
J'ai vu qu'il devait sa puissance;
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté,
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité.
D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude,
On lui soumet sa volonté;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.
J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères:
Ah! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop sur nos misères,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.

Je voyais les humains comme un peuple de frères;
Sans défense auprès d'eux je ne redoutais rien;
Je voyais tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyais aux amis sincères.
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs arides;

J'ai vu prendre pour la bonté
La faiblesse des cœurs timides,
Le vil besoin d'être flatté
Donner des louanges perfides;
J'ai vu que la sincérité
N'était que l'orgueil ou l'envie
Qui s'exhalait en liberté.
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie;
J'ai vu le vice heureux, de grâces revêtu,
Déplacer avec art le mérite sublime :
Tout est opprimé s'il n'opprime;
Tout combat sur la terre, ou tout est combattu :
Le plus fort est tyran, le plus faible est victime.
Aurais-je donc perdu le plaisir d'estimer ?
Et faut-il rougir de mon être ?
Dès qu'on commence à vous connaître,
Faut-il donc, ô mortels! cesser de vous aimer ?

Auprès de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers :
Si je méprise en eux la nature avilie,
J'admire et j'aime en toi la nature ennoblie.
Sans toi j'irais chercher les plus sombres déserts;
Et dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrirais avec Brutus,
O vertu! n'es-tu qu'un fantôme ?

A MADEMOISELLE....

Avec les charmes de l'Amour
(Ou, si vous l'aimez mieux, des anges)
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux :
Votre esprit vif est curieux ;
C'est le bon esprit à votre âge :
Il cherche un sens au mot nouveau,
Et des objets dans le cerveau
Il place les noms et l'image :
A votre esprit pourtant, B....
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain livre fort abstrait,
Votre mie aussitôt vous gronde ;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde,
On vous fait un sermon chrétien
Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon livre où l'on n'entend rien.

On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs, sur vos goûts naissans;
De vos vœux les plus innocens
On exige des sacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir :
Et! E.... qu'en pourrez-vous faire?
Tous les cœurs voudront vous servir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du sentiment, de la gaieté,
Des graces, de l'égalité;
Vous ressemblez à votre mère;
Vous aurez avec sa beauté
Son esprit et son caractère.

VOLEZ, papillon libertin;
Aux fleurs de nos vergers le printemps vous rappelle :
Plus pressant qu'amoureux, plus galant que fidèle,
De la rose coquette allez baiser le sein :
Qu'un goût vif et léger vous amuse auprès d'elle :
Triomphez et volez soudain
Auprès d'une rose nouvelle.
D'aimer et de changer faites-vous une loi ;
A ces douces erreurs consacrez votre vie.
Ce sont là des conseils que j'aurais pris pour moi,
St je n'avais point vu Sylvie.

CHANSON.

Sans dépit, sans légèreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs
Sans faire un bouquet à Lisette;
J'ai déja quitté ses couleurs,
Je vais lui rendre sa houlette.

Sans rougir j'ai vu sous l'ormeau
Sylvandre aux pieds de l'infidèle;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Lisette;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi :
J'étais tendre, elle était coquette ;
Lisette m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus Lisette.

ROMANCE.

Mon destin auprès de Climène
Varie à chaque instant du jour;
Un caprice inspire sa haine,
Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit, Lindor, je t'aime;
Ton cœur a mérité ma foi :
Elle m'a dit à l'instant même,
Lindor, je me moquais de toi.

Au moment où sa voix m'appelle
Climène songe à m'éviter ;
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence ;
Et méprise alors mes rivaux ;
Elle les vante en ma présence,
Et me parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes,
Elle cherche à les irriter ;
Et je la vois verser des larmes
Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portais les fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain ;
Elle me donna le soir même
La rose qui paraît son sein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avait pris soin de me calmer,
Et je m'enivrais auprès d'elle,
Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
Je la vis bientôt se plonger ;
Je l'offensais par mon ivresse,
Mes plaisirs semblaient l'affliger.

Elle est simple sans artifices ;
Nul amant n'a tenté sa foi ;
Et, fidèle dans ses caprices,
Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois barbare ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence
Cesse de déchirer mon cœur ;
Je t'aimerais sans inconstance
Quand tu m'aimerais sans humeur.

EPITRE.

Chloé, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs amusent mes desirs;
Ce sont des fleurs que l'amour sait répandre
Sur le chemin qui nous mène au plaisir.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre et le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'amour,
Chloé, tirons ce dieu des jeux de son enfance.
Rappelle-toi ce soir où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes:
Oui, j'aime... Que ce mot embellissait tes charmes!
Qu'il irritait mes transports amoureux!
Déja tous mes soupirs expiraient sur ta bouche:
Je voulus tout tenter; mais sans être farouche,
Tu repoussas l'amour égaré dans tes bras:
Je ravis des faveurs, et je n'en obtins pas.
L'honneur, ce vain fantôme, effrayait ta tendresse:
Il dissipait des sens l'impétueuse ivresse:
Ennemi de l'amour, qu'il ne peut surmonter,
Sans savoir l'obtenir disputant la victoire;
A combattre il borne sa gloire;
Il est toujours vaincu, mais il veut résister.
Tu m'aimes, je t'adore: ah! garde-toi de croire,
Que ce faible tyran puisse nous arrêter.
On le craignait jadis, et les cœurs de nos mères

Ne goûtaient qu'en tremblant le bonheur de sentir.
De ce siècle poli les lois sont moins sévères ;
L'amour à ses côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes
Qu'effarouche un amant qui gêne leurs desirs ;
Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés ne sont que des plaisirs.
Va, ton honneur est d'être belle,
Ton devoir est d'être fidèle,
Tes lois sont dans ton cœur, les amours sont tes dieux ;
Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus solides.
L'amour, en se jouant, fatiguait ta vertu ;
Tu sens l'ennui de te défendre :
A l'honneur d'avoir combattu
Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

CHANSON.

Dans le sein des faveurs de la beauté que j'aime,
Je déteste les traits dont l'amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur suprême :
On nous trompe tous deux ; mais il est mieux trompé.

VERS A Mme DE CH...

Sur des tableaux de fleurs.

J'EN jouis de ces fleurs si belles;
J'admire ce pinceau divin,
Et ces roses si naturelles
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles,
L'abeille y chercher son butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin;
Les vôtres seront immortelles.
Ah! si j'avais votre talent,
Je peindrais un objet charmant,
Paré des graces du jeune âge,
Qui plaît dès le premier instant,
Et chaque instant plaît davantage;
Dans l'amitié tendre et constant,
Sincère sans être imprudent,
Naif et fin, sensible et sage.
Aisément on devinerait
Quel aurait été mon modèle;
Ch.... seule ignorerait
Que le portrait est d'après elle.

A . . . .

Quelques soupçons, un instant de colère,
Méritaient-ils cet excès de rigueur ?
Malgré mes torts tu lisais dans mon cœur ;
En t'adorant pouvait-il te déplaire ?
Dans tes regards je vois ton changement ;
L'expression d'un tendre sentiment
N'anime plus ces yeux si pleins de charmes.
Si de Doris je feins d'être l'amant,
Tu ne vois rien, ou tu vois sans alarmes.
Si près de toi j'ai moins d'empressement,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en est donc fait, et je vais de mes larmes
Payer toujours la faute d'un moment :
Ton amitié, dans cet état funeste,
Soutient mon cœur ; ce prix m'était bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reste,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.

LE MATIN.

La nuit vers l'occident obscur
Repliait lentement ses voiles ;
D'un feu moins brillant les étoiles
Éclairaient le céleste azur.
De sa lumière réfléchie
Le soleil blanchissait les airs,
Et par degrés à l'univers
Rendait les couleurs et la vie.
Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvaient le passage;
Des songes me traçaient l'image
Du bonheur que j'avais goûté :
Je sentais qu'il allait renaître
Et, par ces songes excité,
Je recevais un nouvel être.
Libres des chaînes du sommeil,
Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire;
Je vois, j'adore, je desire.
Dieux ! quel spectacle et quel réveil!
Près de moi Thémire étendue
Ne dérobait rien à ma vue ;
Je détaillais mille beautés,
Je m'applaudissais de ma flamme ;
Le trouble aveugle de mon ame
En occupait les facultés.
Tout à l'amour, tout à Thémire.

J'ai joui de mes sentimens
Près de l'objet qui les inspire.
Oui, disais-je, ces traits charmans,
Animés par un cœur fidèle,
Sont au plus tendre des amans :
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avais entr'ouvert les rideaux ;
Du soleil la clarté naissante
Dorait cette onde jaillissante
Qui retombe sous ces berceaux.
Déja du sein des prés humides
S'élevaient les faibles vapeurs
Que la nuit en perles liquides
Rassemble et fixe sur les fleurs.
Des habitans de ce bocage
La joie inspirait les concerts ;
Un vent frais épurait les airs,
Et murmurait dans le feuillage.

La terre semblait s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire ;
Elle étend les bras et soupire,
Et je sens mon cœur tressaillir.
Elle entr'ouvre des yeux timides
Qu'éblouit l'éclat du grand jour ;
Dans ses beaux yeux mes yeux avides
Cherchaient, trouvaient, puisaient l'amour.
Sur ses charmes ma main errante
Se porte avec rapidité ;
Sur sa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité,
Et s'imprime avec volupté.

J'ai su près du bonheur suprême
Le suspendre pour le goûter ;
L'instant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même,
Et des plaisirs de ce que j'aime
J'ai senti les miens s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon délire
Et mes transports impétueux,
Du murmure voluptueux,
Des fréquens soupirs de Thémire ;
Ma bouche à ses cris languissans
Répond à peine : Ah ! je t'adore.
Le plaisir fatigua nos sens,
Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'astre du jour dans les cieux
Poursuivait sa vaste carrière,
Et de son disque radieux
Répandait des flots de lumière ;
De mille ornemens odieux
J'ai vu l'importune barrière
Dérober Thémire à mes yeux.
Plein d'amour et d'impatience,
Je sors sans témoins et sans bruit,
Et vais languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.

EPITRE A....

A VIVRE au sein du jansénisme,
Cher prince, je suis condamné,
Et des muses abandonné,
Dans le vieux château de Ternal
Je répète mon catéchisme.

Des intrigues de Port-Royal
J'apprends à fonds tous les mystères;
J'entends mettre au rang des saints pères
Nicole, Quesnel et Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie.
Ces fous, pleins de misanthropie,
Souvent ne raisonnaient pas mal.
Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'est l'homme et ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montaigne, sans art, sans système,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connaît et le peint bien mieux.
Par mille traits ingénieux
Le Socrate anglais nous réveille;
Il inspire quand il instruit;
C'est un sage qui nous conduit,

C'est un ami qui nous conseille.
Un vieux janséniste grondeur,
Dit qu'en détruisant la nature
On fait plaisir à son Auteur,
Et qu'on charme le Créateur
En tourmentant la créature.
Du petit nombre des élus
Tous ses ennemis sont exclus;
Et ces sauvages cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui
Ne voudraient plus vivre pour lui
S'il était mort pour les jésuites.

Indulgente société,
O vous, dévots plus raisonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables.
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser et de plaire;
Aux charmes touchans du Bréviaire
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile et du Voltaire.
Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez sans fureur,
Vous nous voyez tels que nous sommes.

Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaise humeur
Erige en crime une faiblesse,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la sagesse.

Je sens, j'ai des goûts, des desirs ;
Dieu les inspire ou les pardonne :
Le triste ennemi des plaisirs
L'est aussi du Dieu qui les donne.

FIN.

ŒUVRES CHOISIES

DE

BERNARD.

Cette édition stéréotype, en 1 vol. in-18, se vend à Paris,

Chez P. Didot l'aîné, rue du Pont de Lodi, n° 6, près la rue de Thionville.

Et chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

Prix broché.

Papier ordinaire	1 fr.	
Papier fin	1	25 c.
Papier vélin.	3	
Grand Papier vélin	4	50

ŒUVRES CHOISIES

DE

BERNARD.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1816.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE BERNARD.

Pierre-Joseph Bernard naquit a Grenoble en 1708. Il fit ses études chez les jésuites de Lyon, qui voulurent engager leur élève à entrer dans leur société. Bernard préféra de se rendre à Paris, cette lice ouverte aux talents en tout genre, et se lia avec le jeune Borde, déja connu par quelques jolies pieces de vers. L'auteur de l'Epître à Claudine ne tarda pas à fixer sur lui des regards du public. Un millionnaire desira connoître un poëte qui rendoit célebre un nom qui leur étoit commun. Il le logea dans son hôtel, lui offrit sa table et son appui. C'est alors que Voltaire adressa ces vers charmants au protégé de Samuel Bernard :

Dans ce pays trois Bernards sont connus :
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles :
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, faisant plus grands miracles ;
Et le troisieme est l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la Muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

Bernard, recherché dans les meilleures sociétés, a cause de son aménité, de sa *gentillesse*, et de son talent poétique, y récitoit ses pieces fugitives, et sur-tout des fragments de son Art d'aimer, qu'il garda trente ans dans son porte-feuille. Pezay l'introduisit chez le maréchal de Coigny, qui, charmé de son esprit, le présenta à madame de Pompadour, et lui fit obtenir, en 1740, la place de secrétaire-général des dragons, avec un traitement de vingt mille livres. On connoît la lettre que Voltaire lui écrivit pour le féliciter sur cette nomination. A peu près dans le même temps, il lui adressa le quatrain suivant, au nom de la duchesse de la Valliere :

Au nom du Pinde et de Cythere,
Gentil Bernard est averti,
Que l'Art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

La plus glorieuse des faveurs que notre poëte obtint fut la place de bibliothécaire du roi à Choisy. Il auroit joui du sort le plus heureux, si l'abus des plaisirs ne l'avoit fait tomber en enfance, près de cinq ans avant de mourir. Son existence morale s'étoit anéantie jusqu'à son amour-propre. A une représentation de son opéra de Castor, il demandoit quel en étoit l'auteur.

Dans cette édition stéréotype des Œuvres choi-

sies de Bernard, nous avons inséré les meilleures pieces de l'édition complette publiée en 1803 sur les manuscrits autographes. On y trouvera les Dialogues Orientaux, imités du Cantique des Cantiques; les Epîtres amoureuses, les Odes anacréontiques, l'opéra de Castor et Pollux, le poëme de Pharosine et Mélidore, et enfin celui de l'Art d'aimer. Ce dernier ouvrage, que La Harpe regarde comme supérieur à l'Art d'aimer d'Ovide, ne fut imprimé pour la premiere fois qu'en 1775, c'est-à-dire un an avant la mort de l'auteur, qui, dès 1771, étoit tombé dans une démence complette. Il parut donc sans la participation de Bernard, et d'après des copies infidelles. Voilà une des causes du peu de succès qu'il obtint dans la nouveauté; mais la principale, c'étoit, sans contredit, cette célébrité dont il avoit joui pendant trente ans, et qui étoit si fort au-dessus de son mérite. Les succès de société sont des lettres-de-change tirées sur la gloire, et que le public n'acquitte pas toujours.

N. B. Ceux qui desirent des détails sur la vie et les ouvrages de Bernard, peuvent lire la Notice que nous avons mise en tête de l'édition de 1803, 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in-18.

L'ART D'AIMER,

POEME EN TROIS CHANTS.

1761.

L'ART D'AIMER,

POEME.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Définition de l'amour. — Préceptes. — Choisir s'il est possible. — Des quatre âges. — Des charmes divers. — Des caracteres. — Des talents. — Des trois états. — Voir le grand monde. — Méconnoître les rangs. — Préceptes pour les belles. — Peinture de l'amour constant. — Chercher des qualités aimables. — Traits caractéristiques de l'amour. — Choix à faire. — Eglé.

J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire;
Ma foible voix n'a pu chanter la Gloire.
J'ai vu la Cour, j'ai passé mon printemps,
Muet aux pieds des idoles du temps.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire;
Des doctes Sœurs j'ai négligé l'empire.
J'ai vu Plutus, j'ai méprisé sa cour.
J'ai vu Daphné, je vais chanter l'Amour.
De tous les Dieux, sois le seul que j'implore,
O ma Daphné, tendre objet que j'adore!
Que l'Art d'aimer se lise en traits vainqueurs,
En traits de feu, tel qu'il est dans nos cœurs:
De ses plaisirs instruisons l'Amour même;

L'âge, les goûts, l'ame et le caractère.
A tes regards mille objets sont offerts ;
Choisis... Mais dieux ! se choisit-on des fers?
A-t-on le temps de chercher et d'élire?
Raisonne-t-on ? l'amour est un délire.
L'oiseau, qu'en l'air un chasseur a blessé,
A-t-il pu voir le trait qu'on a lancé?
Les traits d'Amour sont encor plus rapides ;
Son bras caché frappe ses coups perfides ;
Il rit d'un cœur vainement étonné,
Le matin libre, et le soir enchaîné.
Le ravisseur qui mit Pergame en poudre,
De cet Amour sentit le coup de foudre.
Didon brûla d'aussi rapides feux.
Ceux dont le ciel maîtrise ainsi les vœux
N'ont, pour aimer, aucune étude à faire ;
Mais, par mes lois, je leur enseigne à plaire,
A préparer, à saisir les instants,
Et, s'il se peut, à devenir constants.

Tel que Zéphire, au moment qu'il s'éveille,
Marque les fleurs que doit sucer l'abeille ;
Tel, parcourant les jardins de Cypris,
De ses trésors je marque ainsi le prix.

Dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Vois la candeur, vois la simple innocence,
Les pleurs unis, le sourire ingénu ;
Ce pur instinct à lui-même inconnu ;
Quand les beautés, crédules et craintives,
Tiennent encor leurs caresses captives ;
Quand la Nature, épiant tous ses sens,
Baisse les yeux sur ses trésors naissants,
Rougit de plaire en cherchant à séduire,
Et veut ensemble ignorer et s'instruire ;
Voilà quinze ans. L'aube, le point du jour,
C'est Agathide, enfant comme l'Amour,
Qui n'a d'appas que sa fraîcheur nouvelle ;

Et sa pudeur, des graces la plus belle.
L'âge qui suit, donnant l'ame à ses traits,
Offre à l'Amour de plus piquants attraits :
Au doux éclat qu'a produit cette aurore,
Succede un jour plus radieux encore ;
Et tous les fruits qu'un amant peut cueillir
Ont achevé de naître et d'embellir.
L'essor est pris, l'ame a senti ses ailes ;
Tous ses besoins sont des fêtes nouvelles.
Le cœur instruit démêle ses desirs :
C'est à vingt ans qu'on a tous les plaisirs.
De trente hivers le temps marque les traces,
La beauté perd ce qu'on ajoute aux graces ;
On n'est plus jeune, on est belle pourtant ;
On met plus d'art aux piéges que l'on tend :
C'est le tissu des intrigues secrettes,
L'emploi savant des parures coquettes :
Le soin de plaire et la soif de jouir
Redouble encor, loin de s'évanouir.
Par l'âge acerus, les sens ont plus d'empire :
C'étoit l'Amour, c'est alors son délire ;
Ardent, avide, impétueux, hardi,
C'est un soleil brûlant en son midi.
Moins jeune encor, la beauté nous engage.
L'art du maintien, les graces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'Amour, fidele à leurs flammes constantes,
Se glisse encor sous les rides naissantes,
Et pour régner jusqu'aux derniers instants,
Seme de fleurs les ruines du temps.
La jeune rose, en se pressant d'éclore,
Fait au matin le charme de l'aurore ;
Clytie au soir, dans son riche appareil,
Fait l'ornement du coucher du soleil.
Tout plaît un jour, tout âge a ses délices :

Ces dons divers sont faits pour nos caprices;
Par eux l'Amour, variant ses attraits,
Forme un carquois d'inépuisables traits.
Il est des yeux dont la langueur touchante
Pénètre un cœur, l'amollit et l'enchante:
D'autres, plus vifs, l'enflamment à leur tour,
Prompts messagers des ordres de l'Amour.
L'une a du port l'élégante noblesse;
L'autre une taille où languit la mollesse:
Plus d'embonpoint embellit celle-ci.
Là sont les lis, les roses sont ici.
L'Amour départ une grace à chacune:
Laure étoit blonde, et Corine étoit brune.
Quand l'œil a vu, quand ce trait est lancé,
Le choix d'un cœur veut être balancé.
Une coquette, et brillante et légere,
Plaira toujours par son étude à plaire.
Tendre, naïve, égale en sa pudeur,
La simple Agnès inspire plus d'ardeur,
Lorsqu'un amant, l'aidant à se connoître,
Par le plaisir lui fait sentir son être.
La prude anime, et plaît à désarmer.
Une mystique excelle à bien aimer.
Dans ses amours, la folle qui s'enflamme,
Met plus d'esprit, la rêveuse plus d'ame.
J'aime un caprice et de feintes rigueurs:
Sauvons l'Amour du pavot des langueurs.
De l'enjoûment Eglé fait son partage;
Lise a le goût, Carite le langage:
Chloé se tait; mais l'Amour, dans ses yeux,
Met son esprit qui n'en parle que mieux.
A ces appas l'Amour unit encore
Des dons plus chers qu'en ce sexe on adore.
Sur tous les arts ses beaux yeux sont ouverts;
Entends Vénus qui soupire des vers;
Sapho, Corine ont des sœurs dignes d'elles.

Vois l'appareil des toilettes des belles ;
Tout ce qui sert l'esprit et les appas,
Livres, atours, bijoux, lyres, compas,
Couvrent l'autel de Flore et de Thalie.
Suivons les goûts que leur caprice allie.
Ce sont les jeux des Amours triomphants ;
Albane eût peint ces folâtres enfants.
L'un, pour servir une flamme secrette,
Contre un jaloux dirige une lunette ;
L'autre en un coin calcule ses desirs,
Ou traite à fond l'essence des plaisirs.
Tel à sa voix joint un clavier sonore ;
Tel autre esquisse un objet qu'il adore.
Tous les talents sont freres des Amours :
Jeunes beautés, cultivez-les toujours.
Joignez la danse au chant de la tendresse.
J'ai vu Daphné, Sirene enchanteresse,
Sous un treillage où Bacchus est vainqueur,
Boire, verser et chanter sa liqueur.
J'ai vu Daphné, Terpsichore légere,
Sur un tapis de rose et de fougere,
S'abandonner à des sons pleins d'appas,
Voler, languir, et, variant ses pas,
Tendre au plaisir les bras qu'elle déploie.
Telle, en versant le nectar et la joie,
D'un pas léger, sur la voûte des cieux,
La jeune Hébé danse au festin des Dieux.
Sur trois états décide ton hommage :
Nymphe t'appelle aux moissons du bel âge ;
C'est une fleur qui n'attend que le jour
Qui doit l'ouvrir au souffle de l'Amour.
Celle qu'Hymen veut soustraire à tes armes,
Aimant par fraude, aime avec plus de charmes ;
Et, secouant les chaînes d'un jaloux,
Sert mieux l'amant pour mieux tromper l'époux.
Claudine aussi, colombe gémissante,

Doit émouvoir ta pitié caressante;
Viens, sous ta main qui l'ornera de fleurs,
Je vois tomber le voile des douleurs.
D'un deuil frivole écarte le nuage,
Et glane au champ du tranquille veuvage.
C'est un asile où, sans peine écouté,
L'amant heureux jouit en liberté.
N'espérons pas qu'un sauvage Hipolyte
Trouve l'Amour dans les bois qu'il habite:
Pour faire un choix entre mille beautés,
Hante les lieux par elles fréquentés;
Vole au grand jour; porte tes yeux avides
Dans ces jardins peuplés de ces Armides:
Suis ta conquête à la ville, à la cour,
Et dans nos bals, vrais temples de l'Amour.
D'autres objets vois la scene embellie,
Chez Melpomene, aux loges de Thalie.
Vois ce théâtre aux magiques accens,
Où tous les arts enchantent tous les sens;
Où nos beautés en pompe et sous les armes,
Viennent en foule étaler tous leurs charmes
A mille amants contemplés à leur tour.
Le cœur, les sens, l'amour-propre, l'amour,
Le chant, les ris, la danse, la mollesse,
Tous les plaisirs confondent leur ivresse:
Et dans l'éclat de ce monde enchanteur,
Tout est spectacle, et chacun est acteur.
Pour illustrer ta carriere galante,
Vois de la cour la planete brillante;
Sans t'éblouir de la pompe et des rangs,
Ose attaquer les conquêtes des grands;
De tes succès leur caprice est l'augure.
Oui, si j'en crois Brantôme et la nature,
Tu les verras, mortelles à leur tour,
De la grandeur descendre pour l'Amour,
Passer du Louvre aux gazons des fougeres,

Et soupirer ainsi que nos bergeres.
Jeunes beautés, objets de notre choix,
Pour en faire un, suivez aussi mes loix.
Il veut plus d'art, de mystere et d'attente.
Qu'à son début doit trembler une amante!
Quel embarras suit le don de son cœur!
Et quel tourment si Jason est vainqueur!
L'amant trop jeune est un zéphir volage:
L'ambition remplit l'été de l'âge.
Lent à répondre à de jeunes ardeurs,
L'automne arrive, et n'a que des tiédeurs.
Pour le vieillard, insensé s'il est tendre,
Des feux d'amour il n'a plus que la cendre.
Le temps d'aimer veut la jeune saison:
Qu'eût fait Hébé des caresses d'Eson?
Un choix plus mûr, un goût sage préfere
L'âge des sens, quand la raison l'éclaire.
Si vous craignez les renoms éclatants,
Défiez-vous des demi-dieux du temps,
Qui, l'une à l'autre enchaînant vos images,
Vont publier vos crédules hommages;
Qui, décelant leur culte et vos autels,
Ne sont heureux qu'autant qu'on les croit tels.
La Renommée et ses cent voix perfides
Sont les échos de leurs crimes rapides.
Tel un éclair, qui brille et qui s'enfuit,
Laisse après lui le tonnerre et le bruit.
Fuyez des grands l'appareil infidele;
L'éclat d'un nom coûta cher à Sémele.
D'autres sauront, à vos fers attachés,
S'ensevelir dans des plaisirs cachés.
Pour en tracer une image sensible,
L'amour constant est comme un lac paisible,
Profond, égal, toujours beau, toujours clair,
Inaccessible aux tempêtes de l'air;
Qui, sans chercher le tribut d'autres ondes,

Se régénère en ses sources profondes.
L'Amour volage est semblable au torrent,
Il tombe, il roule, il fuit en murmurant;
Tari bientôt dans sa course égarée,
Né d'un orage, il est à la durée.
D'un goût naissant défiez-vous toujours;
Belles, veillez au choix de vos amours,
Croyez plutôt ce berger qui soupire;
Qui tremble, hésite à conter son martyre;
Qui d'un regard fait le suprême bien;
Desire tout, prétend peu, n'ose rien;
Qui sur les fleurs fait marcher la constance,
Voit tout en beau, met tout en jouissance;
Dans les revers, armé de plus de feux;
Dans les faveurs, empressé quoique heureux.
Il est encor de ces amants fidèles
Qui de l'Amour ont les feux, non les ailes;
Qui dans ce siècle, âge des inconstants,
Gardent les mœurs de l'enfance des temps.
Pour dérober une flamme inconnue,
L'amant d'Io la couvrit d'une nue,
On vit Alphée, au fond de ses roseaux,
Cacher le cours et le lit de ses eaux,
Et, s'écoulant dans sa route confuse,
Se perdre au sein de la tendre Aréthuse.
Ces vrais amants n'habitent pas la cour.
L'ambitieux est-il fait pour l'amour?
Là, sous son dais, la fortune jalouse
Vent tout entier un amant qu'elle épouse;
Là, soupirant moins d'amour que d'ennui,
Séjan vous trompe, et n'adore que lui.
Pour vous lier par des nœuds plus durables,
Cherchez en nous des qualités aimables.
Miris est beau; j'y veux encor un point,
C'est de l'esprit; car les sots n'aiment point.
A-t-il un cœur, ce Narcisse idolâtre,

Cet être oisif, papillon du théâtre,
Qui, sans pudeur, s'assied, lorgne, s'étend;
Bat, chante faux, dit qu'à peine il entend,
Siffle à l'acteur, et sourit à l'actrice,
Va, vient, parcourt degré, loge, coulisse;
Et qui de-là, le plus fier des vainqueurs,
Va soupirer chez l'actrice des chœurs?
Peut-il aimer, ce Crésus insipide,
Qui, caressant sa Danaé stupide,
Compte à genoux l'or dont il éblouit?
Eh! jouit-on sans penser qu'on jouit?
De quelque effort que nos sens nous secondent,
Les nuits d'amour d'interrègnes abondent.
L'esprit supplée à des feux languissants,
Et son travail fait le repos des sens.
De nos plaisirs compagnon plus solide,
Le sentiment veut être aussi leur guide.
Mais, secourus par l'esprit et par lui,
Craignez encor de retrouver l'ennui.
Fuyez sur-tout la tendresse bizarre
D'un soupirant pâmé sur sa guitare,
Gravement fou, sottement circonspect,
Qui, promenant l'ennui de son respect,
Dit aux échos les tourments qu'il essuie,
Dupe et martyr des beautés qu'il ennuie.
Ah! que plutôt j'élirois à ce prix,
Le plus changeant des enfants de Cypris!
Défiez-vous du mystique langage
Du sot qui fait de Cupidon un sage;
De l'esprit pur de l'insipide amant,
Près d'une belle assis nonchalamment,
Qui de l'amour, docteur pâle et frivole,
Fait un système, et du lit une école,
Qui, sans chaleur, dit qu'il brûle toujours,
N'admet que l'ame en ses chastes amours,
Qu'un feu subtil, impuissant météore;

Mais qui distingue, argumente, pérore,
De son néant vante en lui les appas,
Et blâme en moi le pouvoir qu'il n'a pas.
Loin, loin de nous la doctrine glacée
Qui fait l'Amour enfant de la pensée :
L'Amour, brûlant, avide, impétueux,
De la nature enfant tumultueux,
Riche en faveurs, prodigue en sacrifices,
Qui naît des sens et croît par les délices.
Qu'il brille encor des feux du sentiment ;
Que l'ame ait part à cet embrasement ;
Et que l'esprit, épurant la matière,
Aux voluptés prête aussi sa lumière.
Mais je l'ai dit : c'est un Dieu qui m'instruit ;
Otez les sens, tout amour est détruit.
J'entends d'ici prononcer l'anathème,
Et la pudeur frémit de mon système.
On le condamne, on m'accuse ; eh ! pourquoi,
Si la nature en a fait une loi ;
Et si la loi de la sage nature
Veut de ses dons nous combler sans mesure ?
Chastes beautés, filles du sentiment,
Si vous aimez sans trouble et sans tourment,
Cette tendresse, égale, confiante,
Sans doute opere une faveur touchante.
Mais ce goût vain, content d'un vain retour,
Cet amour pur n'est point du tout l'amour :
Ou si votre ame, agitée, inquiette,
Sent de l'instinct la piqûre secrette,
Cherche, desire avec un soin jaloux,
Filles des sens, vous brûlez comme nous.
Eh ! rendez grace au dieu qui vous inspire ;
Osez prétendre où la nature aspire.
Qu'un jeune amant, pour plaire à vos regards,
Ait le teint, l'âge, et la taille de Mars :
Sans ces attraits qu'à Florence on renomme,

La santé mâle est la beauté de l'homme.
Trouvez pourtant, s'il se peut, réunis
Les dons d'Alcide et les traits d'Adonis :
S'il faut des deux que votre goût décide,
Vous rougirez, mais vous prendrez Alcide.
Pour ajouter la peinture à ces traits,
D'un paysage égayons nos portraits.
La cour de Pan vit un jeune Satyre,
Novice encor dans l'amoureux martyre,
De ses ardeurs dévoré nuit et jour,
Impatient des premiers feux d'amour.
Sans trop d'éclat, le demi-dieu sauvage,
Joignoit la force à la fleur du bel âge.
D'un front d'audace et d'un œil d'attentat,
Pronostiquant les mœurs de son état,
Il poursuivoit Dryades et Napées,
Ou sous l'écorce, ou sous l'onde échappées.
Toutes fuyoient son aspect indécent.
De sa laideur lui-même rougissant,
Il crut un jour corriger la nature,
Et de roseaux se fit une ceinture.
Mais quel espoir qu'un faune se contînt?
Il n'est roseau ni feuillage qui tînt.
Il ignoroit qu'à ses maux plus sensible,
La jeune Eglé n'étoit pas invincible.
Elle le vit, cet objet de terreur,
Et son maintien ne lui fit point horreur.
Elle fuyoit : mais Eglé, dans sa fuite,
Tournoit la tête; Eglé fuyoit moins vîte.
Lui, plus ardent, pour revoir ses appas,
Ou devançoit, ou suivoit tous ses pas.
Sans cesse errant où sa fougue l'entraîne,
Au fond d'un bois il trouve une fontaine
Qu'on appeloit Fontaine de Beauté:
Toute laideur, sur ce bord enchanté,
Disparoissoit. Dans sa douleur profonde,

Il veut tenter le miracle de l'onde;
Il entre : à peine il en touche le bord,
Son pied de Faune y disparoît d'abord,
Sa jambe après; l'eau, montant à mesure,
De ses genoux passoit à sa ceinture :
Ainsi croissoit le prodige des eaux.
Un cri sortit tout-à-coup des roseaux :
Demeure, attends, fuis cette onde funeste;
Ah! garde-toi d'embellir ce qui reste!
Charmant Satyre, hélas! que deviens-tu?
Naïve Eglé, que devient ta vertu?
Elle veut fuir; et sa crainte ingénue,
La fait des eaux sortir à demi-nue.
De ses conseils Eglé reçut le prix,
Sur ce bord même où le Satyre épris
Perdit la fleur qui causoit son martyre :
Eh! quel trésor que la fleur d'un Satyre!
Le choix fixé, l'ordre de mes travaux
Porte ma muse à des efforts nouveaux.
Plus nous marchons, plus l'art est nécessaire.
Le choix est fait, la conquête est à faire.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT II.

ARGUMENT.

Apologie du don de plaire. — Pour être aimé, il faut aimer. — Oser. — Flatter. — Amuser. — Séduire. — Faire des présents. — Faire connoître les poëtes érotiques. — Cultiver les Muses. — Amours des peuples divers. — Des saisons. — Des heures. — Céder en apparence. — Transition ; préceptes pour les belles. — Naissance de Vénus. — Portrait des Graces. — Ariane. — Emploi de l'art pour conquérir. — Emploi de l'art pour conserver.

Des dons du ciel, le plus cher à nos yeux
Est ce rayon de l'essence des Dieux,
Cet ascendant, ce charme inexprimable,
Qui rendit l'homme à ses maîtres semblable ;
Ce don de plaire, en nous plus souhaité
Que n'est l'esprit, plus sûr que la beauté.
Sur tous nos traits il imprime ses traces,
Et donne à tous le coloris des graces,
Séduit sans art, enchaîne sans effort,
De la tendresse est le nœud le plus fort.
C'est une autre ame à nos ressorts unie,
Qui d'un beau tout compose l'harmonie.
Vous, qui portez ce caractere heureux,
Je vous fais roi de l'empire amoureux.
Sans le secours du ténébreux rivage,
Sans talisman, sans philtre, sans breuvage,

Par la Nature et les Graces formé,
Soyez aimable, et vous serez aimé.
Qui sait aimer est plus aimable encore;
Un cœur sensible est ce qu'un cœur adore,
Et la fierté rebelle à ce pouvoir,
Paroît souvent trop lente à s'émouvoir.
Amant, supplée au défaut de tes charmes,
Qu'un peu d'audace accompagne tes armes;
Lance tes traits, frappe, sois convaincu
Qu'on peut tout vaincre, et tout sera vaincu.
La plus farouche est souvent la plus tendre.
Telle qui feint et qui languit d'attendre,
D'un feu couvert brûlant au fond du cœur,
Combat d'un air qui demande un vainqueur.
Fieres beautés, héroïnes sauvages,
Tendres Agnès, prudes de tous les âges,
Ecoutez-moi; cet oracle est certain :
On aime un jour, c'est l'arrêt du Destin;
Usez des fleurs que le printemps vous donne;
Un dieu vengeur vous attend à l'automne,
Et, punissant une indocile erreur,
Garde un Atys pour Cybele en fureur.
Craignez l'Amour, étudiez son heure :
La beauté fuit, le cœur entier demeure,
Seche, languit, et, tout percé de traits,
Est dévoré du serpent des regrets.
Mais nous, chargés des plaisirs du bel âge,
De leurs attraits précipitons l'usage,
Et, combattant d'imbécilles efforts,
Par les plaisirs sauvons-les des remords.
Ne prétends pas, toi qui veux les surprendre,
Du même assaut les forcer à se rendre.
L'âge, l'humeur, la fortune et les rangs
Veulent des traits, des combats différents.
Un jeune objet, enchanté de lui-même,
Veut qu'on l'encense encor plus qu'on ne l'aime;

L'amant qui flatte, est l'amant couronné;
Avant l'amour l'amour-propre étoit né.
L'ambitieuse, en proie à sa manie,
Doit à l'intrigue asservir ton génie;
Fuis le repos, vois les grands, suis la cour,
Et fais servir la fortune à l'Amour.
La beauté vaine au luxe s'abandonne,
Et s'attendrit des fêtes qu'on lui donne.
D'Alcibiade imitateur galant,
Charme ses yeux par un luxe opulent;
Commande aux arts, invente, multiplie
Les jeux, la pompe où la fierté s'oublie.
Amants d'éclat, courtisans de renom,
Vous que décore et produit un beau nom,
D'un air d'audace abordez les cruelles,
D'écrits galants inondez les ruelles;
Amants par faste, et volages par goût,
Vous n'aimez rien quand vous adorez tout:
Mais vous plaisez par le charme suprême
D'un ton, d'un air, d'un ridicule même;
Brillants auteurs des scandales du temps,
Trop dangereux, si vous étiez constants.
Toi qui, loin d'eux, dans la route commune,
N'es, comme moi, qu'un soldat de fortune,
Sans ces secours, vole au combat, suis-moi,
Et par toi seul ose suffire à toi.
Pour mieux séduire, apprends à te contraindre;
Les lois d'amour permettent l'art de feindre.
Amant Prothée, ingénieux flatteur,
Change, au besoin, ton masque séducteur;
Ris, si l'on rit; pleure, si l'on soupire;
Près d'une folle, imite son délire;
Pour une Muse orne ce que tu dis;
Est-on dévot, sois dévot et médis;
Fuis ce qu'on hait, encense ce qu'on loue;
Sois si l'on chante, et dupe si l'on joue.

Au ton d'esprit qui triomphe aujourd'hui,
Sans soin du tien, veille à celui d'autrui.
Au goût régnant que ton goût se rallie;
Amene un trait, opere une saillie :
Lent à briller, trouve à tout mille appas;
Humble artisan de l'esprit qu'on n'a pas,
Adore tout pour te rendre adorable.
Qu'il est aimé, celui qui rend aimable!
Oh! qu'en amour l'exemple est triomphant
Pour entraîner un cœur qui se défend!
Aux yeux charmés d'une timide amante,
De nos beautés peins la foule galante;
Porte à l'excès leurs penchants amoureux,
Rends tout amant, tout aimé, tout heureux.
Offre en tous lieux la Circé de Pétrone;
Comme Bussi, peins les mœurs de d'Olone;
Donne à chacune une intrigue, un amant.
Si le vrai nom t'échappe en ce moment,
Nomme toujours, cite un tel, fais connoître
Celui qui l'est, qui le fut, qui va l'être :
Auteur fécond d'anecdotes d'amours,
Vois tes succès naître de tes discours.
En tout l'exemple est une loi suprême :
Des feux d'autrui l'on s'embrase soi-même.
Si ta Vénus brûle d'un autre amour,
Differe, attends pour parler à ton tour;
Couvre tes soins du bandeau de l'estime;
Deviens l'ami, le confident, l'intime;
L'amant suivra, favori spectateur,
Et le témoin sera dans peu l'acteur.
Aux petits soins, enfants de la tendresse,
Ajoute encor des dons de toute espece.
Dans nos cités, le luxe ingénieux
Prête aux amants des secours précieux.
Dans le hameau, la simple Timarette
N'attend d'Hilas que son chien, sa houlette;

Mais Danaé veut, pour prendre des fers,
Voir briller l'or de cent bijoux divers :
Pour l'enrichir de fragiles merveilles,
L'art et la mode ont épuisé leurs veilles ;
Et Clinchetel, plus séduisant encor,
Y joint ses dons plus à craindre que l'or.
D'un rien souvent une belle s'enflamme,
Et par les yeux le trait passe dans l'ame.
Qu'elle ait par toi ces écrits séducteurs,
Faits pour l'Amour : l'Amour a ses auteurs,
Agents secrets, dont l'atteinte est certaine ;
Chaulieu, Quinaut, Racine, Lafontaine,
L'amant de Laure, et ces dieux de Paphos,
Anacréon, la Muse de Lesbos,
Pétrone, Horace, Ovide enfin, Ovide,
Mon premier maître et mon souverain guide ;
L'ardent Catulle, et mon Tibulle aussi.
Le premier voile est par eux éclairci.
On conjecture, on soupçonne, on devine ;
Le cœur raisonne, et l'instinct s'achemine.
Tel un brasier, d'obstacles entouré,
Dort sous la cendre, et languit ignoré ;
Qu'un vent léger l'agite de son aile,
La poudre vole, et la flamme étincelle.
Les chastes Sœurs servent aussi l'Amour.
Si le talent vous conduit à leur cour,
En madrigaux composez vos fleurettes,
Et modulez des concerts d'amourettes :
Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sous un balcon fatigant des cruelles,
Chanter, gémir, et vous battre pour elles ;
D'autres climats, d'autres scenes d'amour !
Par cent beautés caressé tour-à-tour,
L'Asiatique, en proie à la mollesse,
Dans les excès consume sa jeunesse.

L'enfant du Nord, loin de ces voluptés,
Suit par instinct des plaisirs peu goûtés;
Il boit, il chasse, et, l'ame appesantie,
Comme Aquilon, brusque son Orithie.
L'Ausonien, enflammé de desir,
Dévot, profane, amant de tout plaisir,
Enfle un sonnet de tendres hyperboles;
Mais le tyran enchaîne ses idoles.
Ce peuple fier, né pour la liberté,
L'Anglais gémit, captif de la beauté,
Immole tout à son ardeur extrême,
Sent comme il pense, et plein de ce qu'il aime,
Sombre, inquiet, trop sensible aux rigueurs,
Donne à l'amour ses tragiques langueurs.
L'amant français, d'une main plus heureuse,
Seme de fleurs sa carriere amoureuse;
Léger, brillant, plein de grace et de feu,
On le verra, dans son rapide jeu,
Changer d'objets, prodiguer ses tendresses,
Mourir d'amour aux pieds de dix maîtresses;
On le verra, souple, enjoué, badin,
L'œil enflammé, le champagne à la main,
Par un couplet agaçant une belle,
Chanter gaîment son martyre pour elle.
Chez nous, l'Amour jouit du plus doux sort:
On aime, on brûle, on expire, et l'on dort.

Il est des temps où la nature amante
Inspire à tous sa chaleur renaissante:
Soupire alors; l'Amour, ainsi que Mars,
A des saisons pour tenter ses hasards.
Lorsque Zéphir a déployé ses ailes,
Qu'il rend à tout ses parures nouvelles,
L'émail aux prés, la verdure aux côteaux,
Le calme à l'onde, et l'ame aux végétaux;
Quand tout s'anime à ses douces haleines,
Vénus entiere, habitant dans nos v ines,

Répand ses feux qu'on n'y peut contenir;
Quand tout renaît, tout renaît pour s'unir.
C'est l'heureux temps des conquêtes rapides;
C'est la moisson du myrte des Alcides.
Comme les fleurs, l'ame s'épanouit:
On voit, on aime, on plaît et l'on jouit.
Gazon, berceau, trône et lit de verdure,
Sont à l'Amour offerts par la Nature.
Toi qui n'as pu, de Delphire amoureux,
De ses faveurs trouver l'instant heureux,
Viens l'égarer au fond de ce bocage;
Ces bois sont faits pour la pudeur sauvage.
Là, par degrés, dévoile tes amours;
Flatte Delphire en l'égarant toujours.
Vante tes feux, et sur-tout ta constance;
Parle à ses sens: si son ame balance,
Le lieu, l'instant, l'ombre de ce séjour,
Cette horreur même, encouragent l'amour.
De ce gazon la fraîcheur vous attire;
J'y vois la place où va tomber Delphire.
Acheve, éprouve un instant de courroux,
Meurs à ses pieds, embrasse ses genoux,
Baigne de pleurs cette main qu'elle oublie:
Elle rougit, c'est sa fierté qui plie.
Elle se tait; l'Amour parle, crois-moi:
Presse, ose tout, et Delphire est à toi.
Quand les frimas du Sagittaire humide
Glacent aux champs la Dryade timide;
Lorsque Borée, à son triste retour,
Rend aux cités les belles et l'amour,
Par d'autres soins poursuis d'autres conquêtes;
C'étoient des jeux, ce sont ici des fêtes.
Vole au théâtre, aux cercles, aux festins:
L'Amour au bal a des succès certains.
L'éclat du lieu, le tumulte, la danse,
L'œil du desir, la voix de la licence,

I'impunité du masque officieux,
Tout y fait naître un feu séditieux.
Ecoute, et parle un jargon téméraire:
Tout dire est l'art qui conduit à tout faire.
C'est au matin qu'un amant plus heureux
Saisit l'instant d'un réveil amoureux.
Arrive; on sonne, on entre chez Aglaure;
De ses rideaux mille Amours vont éclore.
Elle est sans art, sans apprêts, sans atour,
Ce que l'Aurore est au berceau du jour.
A sa toilette où siége la mollesse,
La Mode active autour d'elle s'empresse;
Le goût conseille, et l'esprit se confond
A méditer un frivole profond.
Les petits Soins apportent sur leurs ailes
Ces riens galants, les trésors de nos belles.
Flore et Plutus mêlent élégamment
L'éclat des fleurs au feu du diamant,
Ornant tous deux, par un lent artifice,
De ses cheveux le moderne édifice.
A cet autel paré de tant d'appas,
Quelque Nérine aura conduit tes pas;
A ton idole adresse ton hommage.
Quand sa beauté sourit à son image,
Lorsqu'un miroir, confident et flatteur,
Lui réfléchit un charme adulateur,
C'est le vrai temps où l'ame des coquettes
Suce le miel du jargon des fleurettes.
D'un jeune objet conçois-tu les plaisirs
De s'enflammer, d'exciter tes desirs,
D'être adoré, de s'adorer lui-même,
Et d'embellir aux yeux de ce qu'il aime?
Nérine encor, car Nérine peut tout,
En ta faveur décidera son goût.
Livre à ses soins le billet le plus tendre:
On peut tout lire, on ne peut tout entendre.

Pénetre encore aux toilettes du soir
La nuit amene et l'audace et l'espoir.
Du négligé la piquante parure
Ne laisse encor qu'un voile à la nature:
Le soin de l'art est d'en affecter moins.
Tu peux tout voir sans jaloux, sans témoins.
Un feint désordre, un hasard fait paroître
Un bras tout nud, un sein qui voudroit l'être.
C'est un genou balancé mollement;
C'est la langueur d'un tendre mouvement,
Et l'embarras d'une paupiere errante,
Dernier signal de la fierté mourante.
Ton heure sonne: attaque en leur séjour
Ces deux captifs que te livre l'Amour;
Surprends, désarme une pudeur rebelle.
Qui risque tout, obtient tout d'une belle.
Fanny s'épuise en combats superflus;
Et ce combat n'est qu'un plaisir de plus.
Modere ailleurs cette ardeur pétulante.
Une autre exige une attaque plus lente.
Du romanesque entêté follement,
Le cœur en fait son premier aliment.
Un jeune objet, le plus vif, le plus tendre,
Compte toujours brûler et se défendre,
Céder à l'ame et résister aux sens.
Feins d'adopter ses projets innocents;
Pur Céladon, adore sa chimere;
Traite d'horreur une chaîne vulgaire,
D'ignobles feux, de terrestres plaisirs.
Va, laisse agir l'aiguillon des desirs.
L'ame, bientôt à leur fougue livrée,
Te répondra des sens de ton Astrée.
Le vrai triomphe; et telle en déclamant
Contre l'Amour, tombe aux bras de l'amant.
Mais tout-à-coup, quelle foule attentive
Prête à mes chants une oreille captive?

Que de beautés, disciples de l'Amour,
Ont émaillé les gazons d'alentour!
Pour leur dicter ses leçons immortelles,
L'Amour m'éleve un trône au milieu d'elles.
Dieux! sans brûler peut-on voir tant d'appas?
Mais qui te voit, Daphné, ne les craint pas.
Vous qui sortez de l'âge le plus tendre,
Belles sans art, gardez-vous bien d'en prendre.
Tout plaît en vous sans art et sans apprêt:
Un défaut même est souvent un attrait.
Sur la beauté vous l'emportez encore,
Divines Sœurs, ô Graces que j'adore!
La beauté frappe, et vous attendrissez;
On l'aime un jour, jamais vous ne lassez.
Lorsque Cœlus, pere de Cythérée,
La vit sortir de sa conque azurée,
A la beauté l'univers applaudit;
Pluton parut, Jupiter descendit;
Thétis, Nérée, et le peuple de l'onde,
Tout reconnut la maîtresse du monde.
Sur le rivage, accourus pour la voir,
Les dieux des bois célébroient son pouvoir;
Et des ruisseaux les tendres souveraines
Mêloient leurs chants aux concerts des Syrenes.
A tant d'appas un seul manquoit encor:
Du haut des cieux Mercure prit l'essor,
Fendit les airs, et fit voir sur ses traces
Trois Déités, qu'on appela les Graces.
Une ceinture éclatoit dans leurs mains;
Ce don des cieux, ce charme des humains,
Arma Vénus du sceau de sa puissance:
Vénus sourit, et l'Amour prit naissance.
Un feu vainqueur embrasa l'univers,
Le Styx, l'Olympe, et la terre, et les mers;
Thétis brûla pour l'Océan avide;
Triton suivit l'ardente Néréïde.

Là, Palémon, enflammé sous les eaux,
Pressa Doris sur un lit de roseaux.
Ici, Junon, l'exemple des déesses,
Tint Jupiter pâmé dans ses caresses;
Diane même, au fond de ses forêts,
Dut à l'Amour certains plaisirs secrets.
Le dieu du fleuve, au lit de sa Nayade,
Faune, Egypan, et Satyre, et Dryade,
Tout éprouvant le charme de ce jour,
Par l'Amour même on célébra l'Amour.
Tel fut l'attrait des Graces immortelles;
Tout s'embellit, tout s'enflamme par elles.
L'une éclatante, et noble sans fierté,
A du maintien la douce majesté;
L'autre sensible, ingénue et touchante,
De la pudeur est la grace piquante.
Leur jeune sœur préside à la gaîté,
Avec les jeux folâtre en liberté,
D'un pied léger danse avec la jeunesse:
Son enjoûment prépare à la tendresse,
Bannit la crainte, inspire le desir,
Et peint les traits des couleurs du plaisir.
Né pour les ris, l'Amour enfant préfere
La jeune sœur, sa compagne ordinaire;
L'Amour enfant connoît aussi les pleurs:
Quel charme il prête à de tendres douleurs!
Par un perfide Ariane abusée,
Sur un rocher pleure l'ingrat Thésée.
Un dieu paroît: mille Amours sur son char
En font jaillir des ruisseaux de nectar.
Près d'Ariane il arrête sa course;
Il voit ses pleurs: il en tarit la source,
Plaint et console une amante aux abois,
Et dans ses bras la venge mille fois.
Ainsi Bacchus, l'ennemi des alarmes,
Le dieu des ris, fut vaincu par des larmes.

Trop tôt peut-être, écoutant un vainqueur,
La sœur de Phedre abandonna son cœur.
Voilez un temps le secret de vos ames :
L'impatience attisera nos flammes.
Que les refus, plus piquants que les dons,
Rendent plus chers les tendres abandons :
Cédez toujours, mais jamais sans défense ;
En vous hâtant, faites qu'on vous devance ;
Retenez-bien sur-tout cet heureux mot,
Ce doux *nenni* qui plaît tant à Marot.
O vous en qui les insultes de l'âge
Ont de mon art exigé plus d'usage ;
Vous qui brûlez dans l'été de vos jours,
Parez l'autel qu'encensent les Amours !
Dérobez-nous, sous des ombres discrettes,
L'intérieur des premieres toilettes.
Des soins prudents, réparateurs secrets,
L'œil du matin verra seul les apprêts.
Que la parure, habile enchanteresse,
Sous ce qui plaît dérobe ce qui blesse ;
Qu'un voile, au sein prudemment arrêté,
Offre un amour, de son frere écarté.
L'art des atours compose en apparence
Un port brillant dans sa juste élégance.
Il donne, il cache, il place l'embonpoint,
En modelant les formes qu'on n'a point.
Voyez l'iris qui colore un nuage :
Usez ainsi, mais tempérez l'usage
D'un incarnat à Cythere apprêté,
Ame du teint, pastel de la beauté.
Dans une glace, école du sourire,
De vos attraits rétablissez l'empire,
Et maintenez ce printemps éternel,
Dont le prestige est un charme réel.
Lorsqu'on a fait la conquête d'une ame,
Enseignons l'art d'entretenir sa flamme.

L'Amour content, fatigué d'être heureux,
Pour trop brûler, n'a bientôt plus de feux.
Suivons de l'œil ces tendres hirondelles
Qui fendoient l'air en se touchant les ailes;
Des deux oiseaux partis du même essor,
L'un est tombé quand l'autre vole encor.
Peuple amoureux, peux-tu cesser de l'être?
Eveille-toi, c'est la voix de ton maître:
Fuis les dangers qui t'attendent au port;
Le calme arrive, et le nocher s'endort.
Troublons les airs, suscitons des obstacles:
Par eux l'Amour opere ses miracles.
Heureux qui craint les soupçons d'un époux,
Les yeux d'un père, et les pas d'un jaloux!
L'amant aimé qu'irrite la contrainte,
Jouit sans goût s'il possede sans crainte;
Et le stilet, l'escalade et la nuit
Prêtent un charme au péril qui les suit.
L'Envie, Argus et Junon irritée,
Rendent plus belle Io persécutée.
Le tête-à-tête, au début si charmant,
Passe à la fin du délice au tourment.
On s'est tout dit, et l'amante s'accuse
Près de l'amant, bégayant une excuse.
D'un peu d'absence inquiétez l'Amour,
Et vendez-lui le plaisir du retour.
Craignez des nuits la longueur redoutable:
Il n'est qu'un temps pour la trouver aimable.
Quand du plaisir le trait est émoussé,
Plus d'un athlete, avant l'aube glacé,
Attend le jour, se morfond et se gêne:
Il faut un dieu pour une nuit d'Alcmène.
Par un utile et dangereux secours,
La jalousie aide encor les Amours;
Mais n'aimons pas comme on dit qu'on déteste.
Loin de nos cœurs cette rage funeste,

Qui, n'écoutant qu'un soupçon orageux,
Se plaint des ris, s'effarouche des jeux.
Le nom d'Amour est du fiel dans sa bouche;
Sa main flétrit les roses qu'elle touche;
Tout l'empoisonne; et, malgré sa noirceur,
Du tendre Amour elle se dit la sœur.
Ah! connoissez une autre jalousie
D'amour, d'espoir et de crainte saisie!
Qui, retenant le cri de ses douleurs,
Pleure un ingrat, et dévore ses pleurs.
Sans invoquer Médée et sa magie,
Sa douce voix soupire une élégie;
Le prompt oubli succede à son erreur;
Tendre à l'excès, elle aime avec fureur,
Soupçonne, hésite, accuse, mais pardonne,
Et rend heureux Pâris aux pieds d'Œnone.
Telle n'est point la tempête des airs,
Lorsque Junon, parcourant l'univers,
Met tout en feu pour un époux volage:
Mais telle Iris, au sortir de l'orage,
Perce la nue humide de ses pleurs,
Revoit son astre, et reprend ses couleurs.
Souvent l'humeur d'une maîtresse altiere
Fait d'un reproche une rupture entiere.
Je n'ose aussi prescrire à deux amants
L'art dangereux des raccommodements.
Pour ranimer un feu que le temps glace,
Paroissez craindre un sort qui vous menace.
Le sentiment foible, éteint à moitié,
Renaît bien vîte aux pleurs de la pitié.
Je le redis enfin: que le mystere
Soit à l'amour un rempart salutaire.
J'y vois ce Dieu vainqueur de tout effort
S'il s'y retranche, et vaincu s'il en sort.
Qu'à pas couverts le silence vous guide:
Au bout du monde est le palais d'Armide;

Et quand l'Amour est aux bras de Psyché,
C'est un désert où l'Amour est caché.
Tel est, Daphné, l'encens que je t'adresse;
Je dis mon culte, et voile ma déesse.
Sous un nom feint le tien est adoré,
Et de nos feux l'asile est ignoré.
Pour y tracer la volupté suprême,
Je te peindrai, toi, la volupté même.
Accourez tous, amants faits pour m'ouïr;
J'ouvre les cieux, et j'enseigne à jouir.

FIN DU CHANT II.

CHANT III.

ARGUMENT.

Apologie des Sens nés de la Volupté. — De l'art de jouir. — Transition. — Tableaux. — Aglaé et le Faune. La Bacchante. — Olimpe. — Temple de la Jouissance. Agis et Zélide. — Epilogue.

Vénus, ô toi, déesse d'Épicure!
Ame de tout, qui remplis la nature,
Qui, mariant tant d'atômes divers,
D'un nœud durable enchaînes l'univers;
C'est toi qui vis dans tout ce qui respire,
Mais c'est dans l'homme où siége ton empire.
Tu descendis au terrestre séjour,
Pour l'animer du sympathique amour.
Il est des sens émanés de ta flamme,
Trésors de l'homme, organes de son ame;
De sa jeunesse aimables enchanteurs,
Et de l'amour rapides inventeurs.
Ces rois de l'homme en ont un qui les guide,
Et, sur eux tous, c'est l'instinct qui préside.
Sœur de l'instinct la curiosité
Devant ses pas fit briller sa clarté,
Leva son voile entr'ouvert à mesure,
Guida ses pas tournés vers la nature,
Et par degrés ménageant ses desirs,
Pour tous les sens trouva tous les plaisirs.

Pour ces plaisirs qu'on blâme et qu'on adore,
L'antique erreur a condamné Pandore,
Lorsqu'apportant le bonheur en son sein
Des passions elle enfanta l'essaim.
L'homme, avant elle, et sans ame et sans force,
D'aucun penchant ne connoissoit l'amorce ;
Séché d'ennuis, de langueurs consumé,
Obscur, rampant, vivoit inanimé,
Réduit, sans voir, sans jouir, sans connoître,
Au froid plaisir de végéter et d'être :
Par ses trésors que le ciel dispensa,
L'homme eut une ame, il sentit et pensa.
Mais c'est l'Amour, source heureuse et féconde
Qui de ses dons fut le plus cher au monde.
S'il eut alors des succès éclatants,
Si l'art d'aimer fut le même en tout temps,
L'art de jouir augmenta d'âge en âge.
Le goût, les mœurs, la culture, l'usage,
A ses plaisirs prêterent mille attraits ;
A Suze, à Rome, on sentit ses progrès :
Quel fut l'amour de Tarquin, de Clélie,
Près d'une nuit d'Octave et de Julie!
Toujours utile aux plaisirs amoureux,
Le luxe a fait le siecle des heureux.
La terre entiere, aujourd'hui sa patrie,
A mis son sceptre aux mains de l'industrie.
Dieu des talents, du travail et des arts,
Tout vit par lui, tout brille à ses regards.
Mille vaisseaux élancés des deux mondes,
Sont ses autels qui flottent sur les ondes,
Pour apporter, plus prompts que les desirs,
D'un pôle à l'autre, un tribut aux plaisirs.
Il est le dieu des fêtes d'Idalie :
Avec l'Amour ce dieu charmant s'allie,
Dore ses traits, prépare son encens ;
Dans une fête il réveille les sens ;

Sur des coussins il endort la mollesse ;
Son opulence invite à la tendresse ;
Ses dons vainqueurs soumettent la fierté
Et sa richesse embellit la beauté.
Sans lui pourtant, riche assez de lui-même
L'amant heureux jouit de ce qu'il aime,
Et j'établis, dans nos tendres desirs,
Le sentiment, base de tous plaisirs.
La volupté, profonde, inaltérable,
Dans l'ame seule a sa source durable.
L'ame, écartant le terrestre bandeau,
De Prométhée allume le flambeau,
Nous ouvre enfin cette route embrasée,
Par où l'Amour mene à son élysée.
C'étoit ainsi qu'aux deux tiers de mon cours
J'allois atteindre au but de mes discours.
Ma voix dictoit ces maximes connues,
Quand tout-à-coup, fendant le sein des nues,
L'Amour lui-même a suspendu mes sons :
Cesse, a-t-il dit, de trop vagues leçons ;
A mes plaisirs prête un autre langage ;
Fuis le précepte, enseigne par image :
Monte, et suis-moi. Son char étincelant
M'a fait voler par un sentier brûlant.
J'ai vu Paphos, Amathonte, Cythere :
Je l'ai suivi dans l'île du mystere.
Viens, m'a-t-il dit ; entends ici ma voix ;
Ecoute, écris, et peins ce que tu vois.
Je cede, Amour, au trait dont tu m'enflammes ;
Guide ma voix, dieu des sens et des ames :
Je chanterai ces rivages charmants,
Ton élysée et le ciel des amants.
Dans le séjour d'une éternelle aurore,
Les soins de l'art, les prodiges de Flore,
Ont embelli ces jardins enchantés,
Asile heureux des tendres Voluptés.

Dans chaque objet, l'expressive nature
De l'union rend la vive peinture.
Des bois profonds, des portiques ouverts,
Les chants d'amour de mille oiseaux divers,
L'onde et ses jeux, la fraîcheur et l'ombrage,
De la mollesse offrent par-tout l'image,
Et font sentir aux sujets de l'Amour
L'esprit de feu qui regne en ce séjour.
Là, figurés par des marbres fideles,
Les dieux amants sont offerts pour modeles,
Sous mille aspects, leurs couples amoureux,
De la tendresse expriment tous les jeux.
J'y vois Léda sous un cygne étendue,
Neptune au sein d'Amymone éperdue,
Vénus aux bras d'Adonis enchanté.
Tout est modele, et, pour être imité,
Fait une loi : tout amant qu'il excite,
Voit et jouit, plein du dieu qu'il imite;
Et l'on entend, dans les bois d'alentour,
La voix mourante ou le cri de l'Amour,
Et l'on entend ces concerts qui résonnent :
Hymne aux plaisirs, gloire aux dieux qui les donnent!
Suivons des lois dont l'empire est si doux,
Adorons-les, ces dieux faits comme nous.
Viens, dit l'Amour, parcourons ces ombrages;
Vois du plaisir les mobiles images
Te retracer les plus riants tableaux,
Au fond des bois, sur les prés, dans les eaux
Par-tout ici le dieu de la tendresse,
Renouvelé, multiplié sans cesse,
Se reproduit sous les formes qu'il prend,
Toujours le même, et toujours différent.
Loin de ses sœurs, une Grace timide
Suit dans les bois un Faune qui la guide :
Tendre et farouche, elle veut et défend,

Contient le Faune à demi triomphant.
Sûr de l'attaque, il permet la défense,
Pour mieux jouir, suspend la jouissance,
Prépare, amene, augmente le desir
Par ces baisers, précurseurs du plaisir.
Vainqueur soudain de l'effort qu'elle oppose,
Il ose tout, et peut tout ce qu'il ose.
O changement! ô puissance d'amour!
C'est Aglaé qui, brûlant à son tour,
Ne rougit plus de parler, et d'entendre,
S'émeut, arrive au transport le plus tendre,
Connoît l'Amour, et pardonne à l'amant.
Le possesseur, maître encor du moment,
Nourrit un feu qui se consume en elle,
Echo répond aux soupirs de la belle;
Sa voix se perd, celle d'Echo s'enfuit,
Et le silence en dit plus que le bruit.
Ces sombres lieux, dit le dieu du mystere,
Marquent la loi que j'impose à Cythere.
L'amant heureux qui veut l'être long-temps,
Fuit du soleil les rayons éclatants.
Dans un jour doux, ni trop vif, ni trop sombre,
La nudité veut les gazes de l'ombre;
L'œil qui voit moins en croit voir plus d'attraits;
La beauté même a toujours ses secrets.
Du dieu du jour Vénus fut adorée,
Mais trop d'éclat effraya Cythérée;
Et la déesse, évitant ses regards,
Pour se cacher, prit les tentes de Mars.
Couple amoureux, par cette loi prudente,
Le péril cesse, et le plaisir augmente.
Redoutez donc le coup-d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.
D'un autre Amour, dit mon fidele guide,
Sur le gazon, vois le succès rapide.
Près d'un autel, sous ces pampres divins,

Tu vois danser Ménades et Sylvains.
Aux yeux de tous, une folle Bacchante
Paroît en l'air, aux bras d'un Corybante;
De ses amours, par un effort nouveau,
L'amant Alcide enleve le fardeau,
Et comme un chêne, affermi sur la terre,
Prête ses flancs au lierre qui le serre.
Impatiente, elle ordonne, elle attend,
Et veut l'excès du plaisir d'un instant.
Sa voix l'excite, et sa main chancelante
Presse un raisin sur la bouche brûlante
Du fol amant qu'elle embrase à son tour.
Bacchus reçoit les victimes d'amour,
Et la Thyade, a tous ses dieux fidelle,
Chante Evohé, danse, boit et chancelle,
Peint son ivresse aux pas qu'elle décrit,
Et tombe aux pieds de Silene qui rit.
Je l'avouerai, ce bachique mystere
Blesse mes yeux, et déplaît à ma mere.
Mais, dit l'Amour, dans ces jeux que tu vois,
Souvent la coupe est utile au carquois.
Pour prix d'un bien qui sert à la tendresse,
Ma loi pardonne à Bacchus son ivresse.
J'accuse en vous, possesseurs trop heureux,
Le fol excès du tribut amoureux.
Un Salamandre, en ses premiers vertiges,
Tombe énervé pour compter ses prodiges.
Un sage athlète, au combat plus certain,
Retrouve au soir les forces du matin.
Silene a bu, mais la soif qui lui reste
Surnage encor sur sa coupe céleste.
Aimons ainsi; l'Amour doit avec soin
Laisser grossir le torrent du besoin.
Que le vainqueur, dans les courses d'Elide,
Arrive au but du pas le plus rapide;
L'amant heureux au tournois de Cypris,

Lent à la course, y remporte le prix.
Avec Psyché, c'est vous que je préfere,
Jeux suspendus, plaisirs que je differe,
Volupté lente, où, fixant ses desirs,
L'ame s'écoute en comptant ses plaisirs.
Qu'un calme utile au délire succede;
Que la folie occupe l'intermede :
Mille baisers, donnés, pris et rendus,
Cent petits noms, sans ordre confondus;
Serments, soupirs, jusqu'au silence même,
Tout est divin aux bras de ce qu'on aime.
Rappelez-vous, par des récits charmants,
De vos amours l'attente et les tourments,
Les premiers jeux d'une pudeur timide,
Et cette nuit où l'on fut un Alcide.
Un mot, un geste, un caprice, un desir,
Change soudain l'attaque du plaisir.
On veut, on tente une attaque nouvelle :
Tel Phidias ajustoit son modele.
Prépare-toi, me dit encor l'Amour,
Aux voluptés d'un plus riant séjour;
Vois ce ruisseau, vois ce bois solitaire :
Là, sont les bains consacrés à ma mere.
L'amant qui touche à ces magiques eaux,
Sent naître en lui des feux toujours nouveaux.
Près de ce bord, tapissé de verdure,
Sur un fond pur coule une onde aussi pure.
C'est là qu'Olympe a suivi son amant;
L'aspect du lieu, le danger du moment,
Ont arrêté la bergere craintive :
Iphis l'atteint au penchant de la rive,
L'invite au bain, l'exhorte à détacher
Ses vêtements qu'il tente d'arracher.
Un jeu folâtre ou desserre, ou renoue
Ces vains atours dont le zéphyr se joue.
Sur le gazon les voiles sont épars,

Entre elle et lui plus d'obstacle aux regards
Qu'une main seule, à la pudeur fidelle.
Olympe est nue, Iphis est nu comme elle.
Elle en rougit, elle fuit de ses bras,
Et fait de l'onde un voile à ses appas;
Il suit, l'atteint, et l'onde transparente
Reçoit Iphis aux bras de son amante.
Tous deux unis, sur le sable étendus,
Le flot pressé ne les sépare plus.
Sous les efforts de l'amant qui surnage,
L'eau qui s'agite inonde son rivage,
Et loin de nuire à leurs sens alarmés,
Produit les feux dont ils sont consumés.
Telle n'est point, avec sa cour austere,
Diane au bain, tristement solitaire;
Mais telle on voit la source de ces eaux,
Où Salmacis brûloit dans ses roseaux,
Lorsqu'en ses bras la jeune enchanteresse
D'Hermaphrodite excita la tendresse;
Lorsque tous deux, enivrés, éperdus,
L'amour unit leurs sexes confondus.
Du dieu des sens je reconnois l'empire,
Dis-je à l'Amour; oui, c'est là ton délire.
Mais, dieu charmant, source de tout plaisir,
Je desirois (pardonne à ce desir)
Trouver ici la naïve peinture
D'un autre amour, enfant de la nature,
Qui, par degrés pénétrant tes secrets,
De tes faveurs sentît mieux les progrès;
Et qui, brûlant de ta plus pure flamme,
Dût son bonheur aux voluptés de l'ame.
L'objet me rit; il manque à tes tableaux,
Me dit le dieu; prends ces crayons nouveaux,
Marque les traits d'une touche plus tendre:
Viens, vois le temple où mes pas vont se rendre,
Fille du ciel, compagne de l'Amour,

La jouissance habite en ce séjour.
Descends, pénètre au fond du sanctuaire;
Ma voix te guide, et mon flambeau t'éclaire.
Sur l'édifice, enfant de tous les arts,
Le front du dôme offrit à mes regards
Ces mots divers, gravés pour tous les âges :
« Jouir est tout; les heureux sont les sages. »
J'entre, et je vois l'Olympe des Amours;
La déité sans voile, sans atours,
Dans les parfums s'endort et se réveille
Aux sons flatteurs qui charment son oreille.
De son pouvoir le trône solennel
Est une alcove; un lit est son autel.
Près d'elle assis, dans son apothéose,
Est le Bonheur, le front paré de rose :
L'Espoir brillant, de faveurs entouré,
La Pamoison, l'œil au ciel égaré,
La jeune Audace et la Langueur mourante,
Des doux Baisers la foule renaissante,
Le Rapt vainqueur, l'Attentat libertin,
Le dieu charmant des songes du matin,
Voilà sa cour. La jeune souveraine,
D'un holocauste, à toute heure certaine,
Voit jour et nuit, sur des cœurs palpitants,
Sacrifier des prêtres de vingt ans;
Et tour-à-tour, dans ces jeux qu'elle anime,
Elle sourit au cri d'une victime.
Plus loin, mes yeux, par un charme attirés,
Virent encor des groupes séparés :
C'étoit le dieu qui préside au mystere,
Qui sait aimer, triompher et se taire;
C'étoit l'Esprit, ce durable enchanteur,
Et le Respect, plus sûr adorateur;
Le Sentiment s'appuyoit sur l'Estime;
Et toi, par qui le plaisir se ranime,
Tendre Pudeur, tu parois cette cour.

Je te voyois écartant un Amour
Qui dénouoit ton écharpe légere.
Je te cherchois fugitive, étrangere,
Constance; hélas! un caprice des Dieux,
Pour nous punir, t'exila de ces lieux.
Mais quels apprêts! quelle pompe nouvelle!
C'est, dit l'Amour, ma fête la plus belle:
Tout se prépare au sacrifice heureux
De deux amants liés des premiers nœuds.
Zélide, Agis, partis de Mitylene,
Ont, dès l'enfance, osé porter ma chaîne.
A ses amours, par son pere enlevé,
Dans cet asile Agis s'étoit sauvé.
Errant pour lui de rivage en rivage,
Enfin Zélide a fait ici naufrage:
Je préparois ce fortuné moment.
Peins-toi Zélide aux bras de son amant;
Elle y retrouve et sa vie et sa flamme;
Elle y jouit, jouissance de l'ame,
De ce bonheur si confus, mais si doux,
Qui les annonce et les surpasse tous.
L'amant heureux partage cette ivresse;
Possede, embrasse, adore sa maîtresse.
Des feux plus vifs, des desirs plus pressants
Voudroient percer le mystere des sens;
Stérile épreuve où se perd l'innocence;
Leurs foibles jeux sont les jeux de l'enfance.
Il cherche en vain, maître de tant d'appas,
Dans son trésor un trésor qu'il n'a pas.
Le bois sacré, qui pare ce rivage,
Les a trois nuits couverts de son ombrage.
Unis sans l'être, ils s'embrassent tous deux.
Je meurs, Zélide, appaise donc mes feux,
Dit-il. En vain il l'excite, il la presse;
Elle rougit, soupire et le caresse.
Troublés, confus, leurs sens embarrassés,

En leur parlant, ne parlent point assez.
Enfin, sur eux ma vertu va descendre;
Tu vas jouir d'un spectacle si tendre,
Le prix d'amour en ces lieux les attend,
Et la déesse en a marqué l'instant.
Aux yeux charmés de sa cour immortelle,
Le couple heureux fut conduit devant elle.
L'adolescence, aux brillantes couleurs,
Aux longs cheveux, semoit leurs pas [illegible] urs.
Zélide, au temple, apportoit pour offran[illegible]
Une colombe, Agis une guirlande.
Zélide encor n'osoit lever les yeu[illegible]
Lui, tout-à-coup, comme inspiré [illegible]
Entends, dit-il, en montrant son [illegible]
Entends nos vœux, divinité puissa[illegible]
Du dieu des cœurs nous connoiss[illegible] la [illegible];
Digne de lui, rends-nous dignes de lui;
Pour mériter tes chaînes fortunées,
Accrois nos sens, ajoute à nos années
Aide à l'Amour qui s'épuise en des[illegible];
Il donne un cœur, tu donnes les pla[illegible]rs.
Amants, dit-elle, oui, vous m'allez [illegible]re;
Venez jouir, et commencez à naître.
En les liant de festons amoureux,
De sa main même elle en serre les nœu[illegible]
On les conduit, par son ordre suprême,
Au fond du temple, au lit de l'Amour mê[illegible]
Lieu de délice, au vulgaire caché,
Où triompha le monstre de Psyché.
Sans la pâleur des flambeaux d'Hyménée,
Pour eux s'ouvrit la couche fortunée.
Là, tout-à-coup, élancés, étendus,
Ils sont unis, éclipsés, confondus;
Leur ame entière et s'égare et se noie
Dans des torrents de délice et de joie.
Pour tant d'amour, tant d'objets, tant d'appas,

Leurs sens unis ne se suffisent pas.
Bientôt Agis en connoît mieux l'usage;
Plus irrité par l'obstacle de l'âge,
Agile et tendre, il presse, il est pressé,
Combat, assiége, embrasse, est embrassé,
Hâte ou suspend un succès trop rapide;
Il soupiroit, il nommoit sa Zélide:
Zélide enfin, l'appelant à son tour,
Avec son nom part le cri de l'Amour.
Dans le silence, une immobile extase
Rallume, étend le feu qui les embrase.
Sur son amante Agis ouvre les yeux;
Céleste image, objet délicieux!
Comme l'autour dont le vol se déploie,
Pose, balance, ou plane sur sa proie,
Agis ainsi, de retour au combat,
Reprend son vol, fond, s'élève ou s'abat.
A sa défaite elle-même conspire;
En se pâmant, Zélide encor soupire.
Agis se meurt, et l'Amour étonné,
Deux fois vainqueur, l'a deux fois couronné.
Ivre d'amour, de langueur abattue,
Elle suspend un plaisir qui la tue,
Et dans les bras d'Agis et du sommeil,
Tombe et s'endort dans l'espoir du réveil.
Plus vigilant, plus heureux que Céphale,
Agis s'éveille, et l'aube matinale
Offre, au milieu d'une foule d'appas,
Des voluptés qu'il ne connoissoit pas.
Zélide alors, sans crainte, sans alarmes,
A son amant prodiguoit tous ses charmes.
L'Amour, un songe et leurs douces chaleurs
Couvroient son teint des plus vives couleurs:
C'est l'abandon, la langueur, la mollesse,
Et ce désordre où le plaisir nous laisse.
D'un de ses bras son front s'est couronné,

Sur son Agis l'autre est abandonné;
De ses cheveux les boucles étalées
Sont dans les fleurs éparses et mêlées;
Son sein respire, et, par son mouvement,
Près de son cœur rappele son amant.
Par-tout Agis voit, contemple, dévore
Ce qu'il a vu, ce qu'il veut voir encore;
Sa main avide, au gré de tous ses vœux,
Détache un voile, enleve ses cheveux,
Presse et parcourt le corail et l'albâtre;
Sur chaque objet, un coup-d'œil idolâtre
Y précipite un baiser qui le suit.
Tel un ruisseau qui serpente et qui fuit,
Se repliant sur sa route fleurie,
Baigne l'émail de toute la prairie;
Tel est Agis : en vainqueur satisfait,
Il s'applaudit des ravages qu'il fait,
Et reconnoît, sur des traces charmantes,
De ses baisers les empreintes brûlantes.
Tu dors, Zélide, et je jouis sans toi;
Vois mon bonheur, regarde, écoute-moi;
J'ai cent plaisirs, tu n'as qu'un vain mensonge,
Et je te vois quand tu ne vois qu'un songe.
Il soupira : Zélide l'entendit,
Ouvrit les yeux, soupira, s'étendit;
Leva sa main : hélas! sa main timide
N'osoit tomber, Agis en fut le guide...
A cette approche, un feu qui les brûla,
De veine en veine aussitôt circula.
Zélide, Agis, sur leurs bouches de flamme,
Réunissoient les moitiés de leur ame;
Et si leur bouche est oisive un moment,
Organe utile à leur emportement,
Elle confond ces paroles de joie
Qu'à son amant une amante renvoie;
Ces noms, ces cris, ces soupirs agaçants,

Aiguillons sûrs des plaisirs renaissants.
Où suis-je, Amour, et quel feu me dévore?
Amour, quels traits peux-tu lancer encore?
De tes fureurs cesse de m'agiter;
Pour trop sentir, je ne puis plus chanter.
Ici, DAPHNÉ, couronne ton ouvrage;
De nos plaisirs vois si j'ai peint l'image.
Pour toi, l'Amour, dictant ce que j'écris,
T'en fit l'objet, et le juge, et le prix.
Ouvre les yeux, son flambeau doit te luire;
Vois, connois tout; le charme est de s'instruire:
Suis pas à pas ton instinct curieux;
C'est un bonheur inconnu même aux Dieux;
Ils savent tout: adore ton partage,
Sors doucement des ombres de ton âge.
J'aime une fleur lente à s'épanouir;
C'est par degrés qu'il faut plaire et jouir.
Hélas! mon ame, à l'Amour tout entiere,
Trop diligente, épuisa la matiere;
Je dévorai les secrets de Cypris.
Amour, pourquoi m'en avoir tant appris?
Ou que ne puis-je, ô maître que j'adore,
Oublier tout, pour m'en instruire encore?

FIN DE L'ART D'AIMER.

PHROSINE
ET MÉLIDORE,

POEME EN QUATRE CHANTS.

CHANT PREMIER.

Muse plaintive, ô toi, qui fais répandre
Ces pleurs touchants, délices d'un cœur tendre;
Des vrais amants, toi, qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur!
Que la pitié, les regrets, les alarmes,
Où l'intérêt fait trouver tant de charmes,
En soupirant, accompagnent tes pas:
Toi, qui chantois Léandre et son trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi Phrosine et Mélidore.
Noms immortels, noms si chers à l'Amour,
L'oubli vous rend à la clarté du jour.
Près des écueils de Caribde et de Scylle,
Paroît Messine aux rives de Sicile.
Là, cent palais, souverains de ces mers,
Le pied dans l'onde, ont le front dans les airs.
Son port superbe, abri de la fortune,
Sauve Plutus des fureurs de Neptune;
Tout l'or de l'Inde éclate sur ses bords:
Mais c'est en vain que l'Asie et ses ports

Comblent le sien de richesses nouvelles,
Ses vrais trésors étoient deux cœurs fideles.
Là, Mélidore avoit reçu des cieux
Des biens sans nom, des vertus sans aïeux :
Là, dans le sein d'une illustre famille,
Des Faventins on voit briller la fille.
Peindrai-je, ô Dieux ! sa grâce et ses attraits ?
Que l'art fécond forme les plus beaux traits ;
Qu'il embellisse, exagere, imagine,
Il rend Vénus, et ne rend pas Phrosine.
Son ame étoit le pur souffle des Dieux,
Un doux rayon éclatoit dans ses yeux.
Son âge heureux sortoit de son aurore ;
C'étoit le teint et la taille de Flore ;
C'étoit d'Hébé le sourire vainqueur,
Et cette voix, l'écho touchant du cœur.
Son cœur enfin fut le don trop funeste
Qui couronna, mais perdit tout le reste.
Long-temps l'Amour, tremblant à ses genoux,
En fit l'espoir et le tourment de tous ;
Dans son carquois ses traits dormoient encore,
Mais à Phrosine il fit voir Mélidore.
De leurs regards partit un double éclair,
Pareil à ceux qui se croisent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien suprême,
Moment d'extase, où l'on plaît comme on aime !
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au port,
Qu'Amour en eux montra ce doux rapport.
Mille beautés, dans ces fêtes brillantes,
Voguoient en mer sur des barques galantes.
Phrosine y vint, Mélidore y courut ;
Pour eux la fête aussitôt disparut :
Sans se parler, leurs regards s'entendirent ;
De leurs transports leurs ames s'applaudirent.
Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du temps, d'un instant fut le fruit :

Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait sans détour, fut écouté sans feinte ;
Mais des rivaux l'attente et le courroux,
L'œil des parents, le réveil des jaloux
Vint arrêter l'Amour dans sa carriere,
Et de l'obstacle éleva la barriere.
Phrosine avoit deux freres, ses tyrans,
Deux Faventins, orgueilleux de leurs rangs.
L'un c'est Aymar, ivre de sa naissance,
Des plus grands noms recherchant l'alliance ;
Jule étoit l'autre ; un trait empoisonné
L'avoit rendu plus craint que son aîné.
Dès son jeune âge, un amour trop funeste
Livra son ame aux flammes de l'inceste.
C'est un regard, aussi pur que le jour,
Qui donna l'être au plus impur amour.
Tel le poison dont Circé fait usage,
Nait du soleil, honteux de son ouvrage.
Le même jour qu'Aymar ambitieux,
Sacrifiant Phrosine à ses aïeux,
Nomme l'époux que son choix lui destine ;
Ce jour-là même, à sa sœur, à Phrosine,
Jule, en secret, avouant ses ardeurs,
Lui dévoila son crime et ses fureurs.
« Ma sœur, dit-il, tu vas frémir sans doute ;
« Plains-toi, rougis, frissonne, mais écoute.
« Enfin mon cœur échappe à mes efforts ;
« En te voyant je cede à ses transports :
« Je ne puis plus te cacher qu'il t'adore,
« J'étouffe en vain le feu qui me dévore ;
« Hélas ! ce feu s'accroît, loin d'expirer ;
« Par mes efforts je l'excite à durer,
« Et je me fais une guerre cruelle.
« Pourquoi le ciel, en te créant si belle,
« S'il m'a connu, m'a-t-il mis près de toi ?
« De t'adorer il m'imposa la loi.

« Rappelle ici le berceau de notre âge,
« Nos premiers goûts, nos jeux, notre langage,
« Cette union, ces faveurs, ces plaisirs
« Que permet l'âge à d'innocents desirs.
« Jeune, imprudent, sans remords, sans alarmes,
« Je m'enivrois du poison de tes charmes.
« Mon cœur, enfin, te parla sans détour,
« La voix du sang fut celle de l'amour.
« J'en vis le crime, et ne pus m'en défendre.
« Phrosine !.. Ah Dieux ! tu frémis de m'entendre;
« Demeure, attends... j'expire si tu fuis.
« J'ai si long-temps dévoré mes ennuis !
« Mais ton hymen aujourd'hui m'assassine.
« Un autre, ô ciel ! dans les bras de Phrosine !
« Un autre !.. et moi, déchiré nuit et jour,
« J'aurai sans toi mon crime et mon amour !
« Pardonne ou frappe : indulgente ou sévere,
« Parle, et choisis d'un époux ou d'un frere.
« Si je te perds, je suis mort ; et ta main,
« En se donnant, me percera le sein. »
Que devint-elle à cet aveu terrible?
Phrosine éprouve un sentiment horrible,
Mêlé d'effroi, de honte et de pitié.
Jule avoit eu sa plus tendre amitié ;
Sans cet amour, Jule étoit digne d'elle :
Mais, détestant sa flamme criminelle,
Elle recule, et, détournant les yeux :
« Fuis-moi, dit-elle, abandonne ces lieux.
« Va, ne crains pas l'époux qu'on me destine,
« Et si tu peux, garde un frere à Phrosine. »
De cet hymen un bruit sourd répandu
Fit accourir Mélidore éperdu ;
Et cet amant, apportant ses alarmes,
Vint à Phrosine arracher d'autres larmes.
Ainsi l'orgueil, la nature et l'amour,
Par trois liens l'enchaînoient tour-à-tour.

Sans cesse Aymar lui parloit d'hyménée :
Jule traînoit sa vie infortunée ;
Et par tous deux Mélidore alarmé,
Goûtoit en vain le bonheur d'être aimé.
Né sans noblesse, il crut que l'opulence
Des Faventins tenteroit l'alliance.
Ainsi l'Amour, sur les ailes du vent,
Le fit courir aux portes du Levant :
Ligués pour lui, Mars, Eole et Neptune
Accéléroient le cours de sa fortune ;
Par leur objet rendu plus précieux,
Ses biens sacrés intéressoient les Dieux.
Riche sur-tout d'un espoir inutile,
Il vole, arrive au phare de Sicile.
Il voit Phrosine : il croit que ses destins
Vont l'égaler au sort des Faventins :
Phrosine même en conçoit l'espérance.
On parle, on presse, on discute, on balance :
Enfin, la gloire étouffant l'intérêt,
L'Amour reçoit le plus fatal arrêt.
Jule, amoureux, nuit sur-tout à leurs flammes.
Le désespoir s'empare de leurs ames.
« Adieu, Phrosine, adieu ; j'ai tout perdu,
« S'écrie alors Mélidore éperdu :
« Le ciel n'a pu voir unir, sans envie,
« Mon être au tien, mon destin à ta vie.
« Que sert tout l'or que Neptune a sauvé ?
« Je perds Phrosine, on m'a tout enlevé.
« Dans la mort seule est l'espoir qui me reste,
« Je l'obtiendrai par un exil funeste.
« Si j'attachai ma vie à tes appas,
« Je dois la perdre où tu ne seras pas.
« J'y cours. — Tu pars, et je ne puis te suivre !
« Dieux ! à quels maux ta fuite ici me livre !
« L'Hymen, l'Amour vont me persécuter :
« Non ! pour te voir, j'oserai tout tenter.

« Espere, attends, ranime mon courage :
« De ce jardin le mur touche au rivage;
« Près de la mer il peut te ménager
« Un accès libre, et loin de tout danger.
« Voilé par l'ombre, aidé par le mystere
« Tu guideras ta marche solitaire.
« J'ai tes serments, je t'ai donné ma foi :
« Phrosine a-t-elle à rougir avec moi?
« L'amour enfin, ton salut me décide;
« Ma jeune esclave Aly sera ton guide.
« Sur nos tyrans les pavots tomberont,
« Et Mélidore et l'Amour veilleront. »
De quel espoir son alarme est suivie,
A ce discours, à ce souffle de vie!
Pour mieux tromper des yeux encore ouverts,
Il feint alors d'avoir rompu ses fers;
Et cependant il brûle de voir naître
L'heure où Phrosine ordonne de paroître.
Elle ignoroit qu'Aymar, par ce détour
Souvent la nuit sortoit de ce séjour.
La lune au ciel éclatoit sans nuage,
Quand Mélidore, arrivant au passage,
Ouvre, et soudain voit Aymar, en est vu;
Chacun, frappé d'un aspect imprévu,
Frémit, recule, hésite, et se regarde.
Bientôt armé, l'un et l'autre est en garde.
Le fer se croise, et le trait à la main,
Long-temps la mort vole au tour de leur sein.
Enfin Aymar, redoublant son audace,
Cherche le coup qui l'étend sur la place.
Jule amoureux, tout plein de ses malheurs,
Là très souvent promenoit ses douleurs.
Cette nuit même errant sur le rivage,
Il voit de loin le combat qui s'engage;
Il vole, accourt, trouve Aymar abattu,
Qui s'écrioit : « O Jule, que fais-tu?

« Venge ton frere. — O ciel ! c'est Mélidore !
« C'est toi, dit Jule, insolent que j'abhorre !
« Dans ton vil sang j'éteindrai mon amour :
« Meurs, traître ! » Il dit, et combat à son tour.
Quittant alors la terrasse voisine,
Aly vient, voit, tremble, et vole à Phrosine.
Phrosine accourt, et d'un œil éperdu,
Voit, sur le corps de son frere étendu,
Son frere armé qui combat Mélidore :
De Jule atteint le sang couloit encore.
Elle s'élance au milieu de leurs coups.
« Cruels ! dit-elle, ô ciel ! que faites vous !
« Percez Phrosine, ou rendez-lui vos armes. »
Ce nom, ces cris, ses beaux yeux tout en larmes,
Ses bras enfin, qu'elle levoit aux cieux,
Calment d'abord deux tigres furieux.
Phrosine voit Aymar sur la poussiere,
S'y précipite, et l'embrasse, et le serre.
On vient en foule. Un autre sentiment
La fait trembler pour son cruel amant.
« Va, fuis, dit-elle, adieu. » Phrosine reste
Dans les horreurs de cet état funeste.
Aymar vécut après de longs secours,
Jule guérit, et soupira toujours.
Au désespoir se livra Mélidore ;
Contraint de fuir un séjour qu'il adore,
De sa main même il brûle ses vaisseaux,
Fait croire à tous son trépas dans les eaux,
Et dérobant les apprêts de sa fuite,
De ses rivaux évite la poursuite :
S'il traîne ailleurs un sort irrésolu,
S'il vit enfin, Phrosine l'a voulu.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT II.

Non loin du port, au couchant de la ville,
Du fond des eaux paroît sortir une isle.
Un triste écueil, un rocher menaçant;
L'onde en courroux s'y brise en mugissant.
L'un de ses flancs, moins battu par l'orage,
Permet l'abord d'un asile sauvage.
L'espace étroit du rocher entr'ouvert,
D'herbe, de mousse et de rameaux couvert,
Etoit l'abri d'un pieux solitaire,
Vieux pénitent, fugitif volontaire,
Qui, de ce roc ayant fait un saint lieu,
Prioit en paix, et reposoit en Dieu.
Les ans penchoient sa tête octogénaire.
Un sac formoit son vêtement austere;
Sur un cordon sa barbe retomboit,
Et sous son poids un bâton se courboit.
C'est au milieu d'une pente rapide
Que la nature, architecte solide,
Creusa du saint l'asile révéré.
Là, son autel, d'une lampe éclairé,
Etoit orné de grossieres images,
Qui des croyants attestoient les hommages.
Un lit de natte, un oratoire auprès,
De la cellule étoient les seuls apprêts.
Le fond de l'antre offroit une ouverture,
D'où s'épanchoit une source d'eau pure;

Et loin du bruit que la vague formoit,
A ce murmure un sage s'endormoit.
Son aliment étoit le coquillage
Qui chaque jour échouoit au rivage;
Un coin de terre avoit lassé jadis
Ses bras par l'âge énervés et roidis.
Sur le rocher qu'il habitoit encore,
Le désespoir conduisit Mélidore;
Sur une barque en secret amené,
Il se présente au vieillard étonné;
Dit ses malheurs, l'attendrit et partage
Avec transports cet affreux héritage.
« Mon fils, lui dit le solitaire heureux,
« Si, dégagé des piéges amoureux,
« Ton cœur paisible a bien rompu sa chaîne,
« Que béni soit l'heureux jour qui t'amene!
« Du sort, ici, j'ai défié les jeux;
« Toujours serein sous un ciel orageux,
« J'ai vu, trente ans, le reflux de cette onde
« Qui m'invitoit à retourner au monde.
« Il m'a trompé, je l'ai fui pour toujours.
« Mais quand je touche au dernier de mes jours,
« Le ciel sensible écoute ma priere :
« J'aurai ta main pour fermer ma paupiere.
« Tu vois mes biens, succede à mon bonheur :
« Fuis sans regret un monde suborneur;
« Sers Dieu, voilà l'être qu'il faut qu'on aime,
« Et tout à lui, sois content de toi-même. »
Il dit, l'embrasse, et verse dans son sein
Quelques rayons de cet esprit divin.
Mais vainement il combattit sa flamme;
Le calme encore étoit loin de son ame.
Ah! qui pourroit effacer dans un jour
La profondeur des traces de l'amour?
C'est le torrent qui, sillonnant la plaine,
A tout empreint du sable qu'il entraîne.

Les prés rougis, les guérets dépouillés,
Marquent les lieux que son cours a souillés.
Quand un printemps suffit à la nature
Pour réparer l'émail et la verdure,
La vie entiere à peine reproduit
La paix du cœur qu'un seul instant détruit.
Bientôt l'hermite, au bout de sa carriere,
Vit sans regret s'éclipser la lumiere.
La faux du temps l'étendit au tombeau,
Et ce désert eut un maître nouveau.
Ce n'étoit plus cet habitant paisible,
Cet heureux sage, au trouble inaccessible,
Dont aucun choc n'ébranloit la vertu,
Qu'on vit semblable à ce rocher battu,
Qui, résistant aux tempêtes de l'onde,
Se reposoit sur sa base profonde :
C'est un amant agité, sans repos,
Tel qu'un navire emporté par les flots.
Etois-tu donc plus tranquille au rivage,
Toi, dont le ciel éprouva le courage ?
Quels maux en foule il étendit sur toi,
Depuis ce jour de combat et d'effroi !
Mais, faisant tête au destin qui l'opprime,
A tous ces coups Phrosine se ranime.
Son soin actif met tout en mouvement
Pour s'informer du sort de son amant.
S'il vit encore, eût-il traversé l'onde,
Phrosine iroit aux limites du monde.
Mais les Amours n'ont pas volé si loin.
De cette fuite un pêcheur fut témoin ;
Par lui Phrosine apprend tout le mystere.
A ce rapport, un trait de feu l'éclaire ;
De son bonheur un rayon se fait voir,
Et rend l'essor aux ailes de l'Espoir.
L'astre brûlant, dans sa course rapide,
Montoit au signe où le Lion préside.

Flore expiroit : les plus vives chaleurs
De Cérès même altéroient les couleurs.
Pour fuir les feux de la voûte éthérée,
Doris cherchoit les grottes de Nérée,
Et l'habitant du terrestre séjour
Ne respiroit que la fuite du jour.
La mer, bornant la maison Faventine,
Baignoit les murs qui renfermoient Phrosine :
Un sûr asile, ignoré dans ces lieux,
Formoit pour elle un bain délicieux.
Là, chaque nuit, Phrosine descendue,
Menoit Aly, sa compagne assidue.
Là, sans rougir, ses plus secrets appas
Souffroient des yeux qu'elle ne craignoit pas.
Des jours brûlants l'onde appaisoit la flamme,
Sans apporter de remede à son ame.
Dans le sommeil, ses esprits languissants
Avoient fait place à l'erreur de ses sens.
Des régions qu'habitent les mensonges
Etoit parti le plus heureux des songes;
Non, ce vieillard par des hiboux traîné,
Teint de pavots, de crêpe environné;
Mais un enfant, sans voile et sans nuage
Tout rayonnant de l'éclat du bel âge,
Au doux sourire, au teint frais et vermeil :
Il répandoit les roses du sommeil.
Le mouvement de son aile divine
Rafraîchit l'air que respiroit Phrosine ;
Sa douce haleine embauma ce séjour :
Ce bel enfant, ce songe étoit l'Amour.
Ce Dieu, traçant de subtiles images,
Peint ses rideaux de riants paysages ;
Il met la main sur son cœur, et lui dit :
« Sois attentive au sort qui t'est prédit.
« Vois cet empire où Neptune préside :
« Viens-y briller, je t'y fais Néréide.

« Nymphe nouvelle, ose en cet élément
« Suivre l'Amour et chercher ton amant.
« Brave les flots, les rochers et l'orage;
« Un Dieu puissant va t'ouvrir le passage. »
Phrosine alors, dans ses destins nouveaux,
Crut se jouer, crut voguer sur les eaux;
L'Amour guidoit sa course fortunée :
Au bord d'une isle elle fut amenée.
« Tu dois, dit-il, y pénétrer un jour,
« Et ton amant est roi de ce séjour. »
Là, disparut l'Amour et son ouvrage.
Elle s'éveille, adorant ce présage,
Et, le cœur plein de ce rêve enchanteur,
Elle ose attendre un avenir flatteur.
Avec Aly de ce songe occupée,
Au bain, sur-tout, Phrosine en est frappée.
« C'est toi, dit-elle, ô fatal élément,
« Qui de mes bras éloigne mon amant!
« A l'intérêt, si tes vagues dociles
« Pour les mortels ont des routes faciles,
« De ton pouvoir fais un plus digne emploi;
« Sers mon amour, éleve, emporte-moi,
« Unis Phrosine à son cher Mélidore. »
En agitant les ondes qu'elle implore,
Soudain le sable échappe sous ses pas,
Son corps s'étend, balancé sur ses bras;
Ses pieds, de l'onde atteignent la surface :
Un fol espoir animoit son audace;
Aly trembloit : Phrosine, s'égarant,
Nageoit encor, mais son cœur expirant,
Trop foible, hélas! la rappelle au rivage.
« Aly, dit-elle, as-tu vu? quel présage!
« L'Amour, sans doute, écoute mes desirs;
« Il soumet l'onde, et commande aux Zéphirs.
« J'irai plus loin. » Elle dit, et s'élance,
Bat, fend la mer, nage à plus de distance :

Revient, retourne, et, jouant sur les eaux,
S'exerce encore à des périls nouveaux.
Ce que l'Amour inspire à cette amante
La jeune Aly, par amitié, le tente.
Un voile tombe, un autre est détaché ;
Sous chacun d'eux un Amour est caché :
Mais ces attraits, mais leur grace divine,
Rendent hommage aux graces de Phrosine.
Ses lys sur-tout triomphent en blancheur,
Et Vénus même envîroit sa fraîcheur.
Aly, dans l'onde où Phrosine l'attire,
Etend un pied, pousse un cri, se retire,
Rentre, chancele, avance, et chaque pas
Ensevelit quelqu'un de ses appas.
Elle ose enfin suivre la Néréïde,
Qui sur les eaux se soutient et la guide.
Phrosine, Aly, s'exerçoient tour-à-tour.
Telles on voit, au sommet d'une tour,
Prendre leur vol deux jeunes hirondelles,
Et l'annoncer par un battement d'ailes :
L'une en tremblant s'essaie à voltiger,
L'autre, plus prompte, affronte le danger,
Désigne un terme au vol qu'elle médite,
Part, vole, fuit : sa compagne l'imite,
La suit, l'atteint ; et toutes deux au pair,
Vont mesurer les campagnes de l'air.

FIN DU CHANT II.

CHANT III.

Le préjugé, sous des chaînes cruelles,
Assujettit l'ame et l'esprit des belles.
Reines des cœurs, mais esclaves des lois,
L'orgueil de l'homme usurpa tous leurs droits.
Il asservit l'idole qu'il encense,
Il rend le culte et ravit la puissance;
En adorant il regne, et dans ses dieux
Voit un éclat qui blesseroit ses yeux.
Sexe adoré, quelle seroit ta gloire,
Si, te laissant disputer la victoire,
Tes humbles vœux n'avoient pas limité
Ton apanage aux dons de la Beauté?
Telle une source et brillante et féconde,
Naît dans l'espoir de parcourir le monde,
Roule ses flots, et, d'un cours qu'elle étend,
Promene au loin leur tribut éclatant;
Mais l'art trompeur, l'arrêtant sur la rive,
Par cent canaux l'enchaîne et la captive:
Ainsi borné, son cours infructueux,
N'embellit plus qu'un jardin fastueux;
Dans leurs prisons, ses ondes étrangeres
N'arrosent plus que des fleurs passageres.
Rompez la digue, un fleuve naît alors,
S'étend, circule, enrichit tous ses bords,
Répand l'espoir, la vie et la fortune,
Et va grossir l'empire de Neptune.

De la Beauté tel seroit le destin :
Brisons ses fers, son triomphe est certain.
Une loi juste attache à son essence
Grandeur, courage, activité, science.
Muses, par vous nous sont donnés les arts;
Diane abat les monstres sous ses dards;
Aux champs Troyens, près d'Hector et d'Atride,
Vénus combat, et Pallas tient l'égide.
Qu'un trait d'audace, aussi digne des Dieux,
Par un prodige étonne ici les yeux!
Phrosine, esclave au palais de ses freres,
Etoit en butte à des assauts contraires.
Aymar croyoit, par un sort inhumain,
Lasser son cœur, et conduire sa main :
Cependant Jule, idolâtrant Phrosine,
Rompt en secret les nœuds qu'on lui destine.
Le traître alors, en voilant sa noirceur,
Trompoit les yeux de sa crédule sœur.
A ses côtés, Phrosine sans alarmes,
S'applaudissoit de l'oubli de ses charmes,
Marchoit au piége, et ne redoutoit pas
Les feux couverts qui dormoient sous ses pas.
Tel, dans ses flancs, le Vésuve perfide
Semble amortir sa flamme moins rapide;
La terreur cesse : on voit autour de lui
Se rapprocher les troupeaux qui l'ont fui;
Cérès étend sa nouvelle culture :
Quand tout-à-coup, effrayant la nature,
Le volcan brûle, et son déluge affreux
Couvre les champs de bitume et de feux.
Sous les dehors de son amitié feinte,
Jule à sa sœur ôtoit donc toute crainte;
Ils s'occupoient à d'innocents plaisirs.
Souvent au soir le souffle des Zéphirs
Les promenoit sur les vagues profondes.
Tous deux un jour ils voguoient sur les ondes,

Jule, Phrosine, un guide qui ramoit.
Aly, qu'enfin nul soupçon n'alarmoit,
Restoit au port. Jule aussitôt dans l'ame
Cede à l'espoir de sa coupable flamme.
Quels traits, Amour, prends-tu dans ta fureur?
L'œil égaré, le front pâle d'horreur,
Il voulut rompre un silence farouche :
Le crime hésite à sortir de sa bouche;
Mais dans ses yeux Phrosine a vu sa mort.
« Mon frere, ô ciel! d'où te naît ce transport?
« Tu vois, dit-il, la rame qui retombe
« Sur cet abîme; elle y creuse ma tombe :
« J'y vais périr, si ton cœur plus humain,
« Si ta pitié n'en ferme le chemin;
« Un mot aussi m'ouvrira le ciel même :
« La mort ou toi, c'est le sort de qui t'aime.
« Phrosine, ah dieux! si, perdant ton courroux...
« Nous sommes seuls, j'expire à tes genoux.
« Rends-toi; je meurs... — Non, traître, dit Phrosine.
« Ah! descendons sur la rive voisine.
« Jule... obéis... — Non, reprit-il, attends,
« Je te rendrai libre dans peu d'instants;
« J'en ai trop fait, trop de fureur m'anime,
« Pour n'emporter que la moitié du crime.
« Jule, en mourant, goûtera la douceur
« De triompher de sa barbare sœur. »
Moment affreux! Phrosine, sans défense,
Voit de la mer la solitude immense,
Se jette aux pieds de son frere inhumain;
En frémissant elle baise sa main,
Veut l'arrêter, le conjure, l'appelle.
« Quel lieu! quel temps! differe au moins, dit-elle.
« Vois ce forçat! Peux-tu d'un tel regard..?
« — Attends, je vais d'un coup de ce poignard... »
Elle l'arrête; et, sauvant sa victime,

Touche à l'instant de voir combler le crime.
Tel un oiseau, de frayeur expirant,
Voit sur sa tête un faucon dévorant.
Phrosine alors joint l'adresse au courage,
Feint de céder, fuit ses bras, se dégage,
Et dans les eaux se plonge au même instant.
Jule la suit en s'y précipitant :
Il disparoît, et Phrosine surnage.
De tout son art Phrosine fait usage.
Le matelot vouloit sauver ses jours.
« Va, porte ailleurs, dit-elle, ton secours,
« Sauve ton maître ». Il y vole et l'amene
A demi-mort, étendu sur l'arene.
Phrosine aborde, et du monstre odieux
Dérobe encor le crime à tous les yeux :
La seule Aly sait l'aventure affreuse.
« Hélas ! disoit l'amante malheureuse,
« Si par les flots j'échappe à la noirceur
« D'un assassin, d'un lâche ravisseur,
« Ne puis-je ? ô mer ! les traverser encore
« Pour retrouver le seul bien que j'adore ?
« Sauve l'Amour, toi, qui sauvas l'honneur;
« Je te devrai deux fois tout mon bonheur ».
Par cet espoir et séduite et guidée,
De quel projet elle enfanta l'idée !
« Elle a, dit-elle, en ce pressant danger,
« Fait un serment qu'elle veut dégager;
« D'un saint devoir il faut qu'elle s'acquitte;
« Un vœu l'appelle au rocher de l'hermite ».
L'austere Aymar, tyran de ses plaisirs,
Laisse un champ libre à ses pieux desirs;
Mais, par les yeux d'une importune suite,
De loin encore il veille à sa conduite.
En peu d'instants on la mene en ces lieux.
Elle a, sur-tout, un desir curieux
D'en voir l'accès, d'en connoître la plage.

Phrosine monte à cet antre sauvage,
Le front couvert d'un voile pénitent,
Pour mieux tromper l'insulaire habitant.
A chaque pas son ame se déploie,
Et tous ses sens ont tressailli de joie.
L'âpre sentier ne pouvoit l'arrêter;
Phrosine avoit des ailes pour monter.
Du solitaire, enfin, elle découvre
Le toit de joncs, qui lui paroît un Louvre:
Les cieux pour elle auroient eu moins d'appas
Que la poussiere où s'impriment ses pas.
Comme elle adresse une ardente priere
A chaque endroit de la sainte chaumiere!
Ce lieu d'effroi, tombeau de son amant,
Devient pour elle un lieu d'enchantement.
Sans être vue, elle voit Mélidore:
C'est son amant, c'est l'objet qu'elle adore;
L'austere habit, dont son corps paroît ceint,
Releve encor tous les charmes du saint.
Si la langueur dans ses yeux se fait lire,
Elle en jouit; c'est elle qui l'inspire.
Cent fois Phrosine, en son trouble pressant,
Veut arracher son voile embarrassant:
A le lever sa main est toujours prête;
La peur toujours l'intimide et l'arrête.
Phrosine, hélas! tout près de son amant,
Touche ses pieds, baise son vêtement.
« Ange du ciel, je t'implore, dit-elle:
« Joins ta ferveur à l'excès de mon zele,
« Et prends pitié de l'objet que tu vois ».
Phrosine acheve en étouffant sa voix.
Prête à quitter ce bienheureux rivage,
Elle y suspend une dévote image;
Et pour offrande, en ce lieu d'oraison,
Laisse un tribut des fleurs de la saison;
Part ignorée, et retourne à Messine.

O malheureux ! tu méconnois Phrosine !
C'étoit Phrosine à tes pieds, sous tes yeux !
Quand tu l'appris, que devins-tu, grands Dieux !
Dans cette offrande, ouvrage du mystere,
Il trouve, il lit un billet qui l'éclaire ;
Il doute encore, et, plein d'étonnement,
Relit ces mots : *Phrosine à son amant.*
« C'est ta Phrosine, ô mon cher Mélidore !
« Qui t'a revu, qui veut te voir encore.
« En vain la mer s'oppose à mon effort,
« O mon amant ! je changerai ton sort.
« Pour nous rejoindre, et nous venger du crime,
« L'art et l'Amour m'ont soumis cet abime :
« Je franchirai cet obstacle odieux.
« Demain, quand l'ombre aura voilé les cieux,
« Sur le sommet de ton rocher aride,
« Fais voir au loin un fanal qui me guide.
« J'en ai connu les entours et l'abord.
« Veille sans crainte, attends-moi sur le bord,
« Et tu verras sur la rive écumante,
« Seule à la nage aborder ton amante.
« L'espoir, l'Amour, son astre et les Zéphirs,
« Me conduiront au port de mes plaisirs ».
Il lit ; ses pleurs font un voile à sa vue :
Saisi, frappé d'une atteinte imprévue,
Son cœur ému palpite tour-à-tour,
D'effroi, d'espoir, de délire et d'amour.
C'étoit Phrosine ! elle a fui, la cruelle !
Il dit, et tombe en disant : *C'étoit elle.*
Collé sur terre, il y reste attaché,
Baisant la trace où Phrosine a marché.
Il se ranime, il vole à cette image ;
Il y contemple une femme à la nage,
Près d'un écueil luttant au sein de l'eau.
Il se voit peint lui-même en ce tableau
Les bras tendus vers l'objet qui s'approche.

L'Amour, assis au sommet d'une roche,
Dans le lointain fait éclater ses feux.
« Ah ! je t'entends, dit l'hermite amoureux ;
« Mais qu'espérer de ce projet terrible ?
« J'y vois, hélas ! un obstacle invincible.
« Que veux-tu faire ? attends, tu vas périr ;
« Vois quel danger l'Amour te fait courir !
« Phrosine ! vois l'abîme que tu passes !
« Ah Dieux ! ces bras arrondis par les Graces,
« Nés pour l'Amour, consacrés au repos,
« Sont-ils donc faits pour combattre les flots !
« Non, c'est à moi d'en éprouver la rage.
« O ma Phrosine ! entends siffler l'orage :
« La mort te suit, le naufrage t'attend....
« Demeure.... » Il parle à cet objet flottant :
Le jour suivant il lui parloit encore.
Sur l'autre bord, l'amante qu'il adore,
De tous ses vœux fatigant les zéphirs,
Pressoit la nuit d'avancer ses plaisirs.
Aly, par zele, au rocher veut la suivre ;
Par amitié Phrosine s'en délivre ;
Mais sa prudence annonce son retour,
Dès que ses yeux verront naître le jour.
Déja, dans l'onde achevant sa carriere,
L'astre brillant éteignoit sa lumiere ;
Quand, sur ces mers, Phrosine ouvre les yeux
Pour voir un astre encor plus radieux.
L'air étoit calme, et la vague tranquille
Aplanissoit sa surface mobile ;
Sur l'horizon la lune, en renaissant,
Bornoit son orbe au feu de son croissant :
D'autres clartés ne brilloient pas encore.
Déja Phrosine accusoit Mélidore,
Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
De son bonheur lui montre le signal.
Sa main dépouille aussitôt sa parure,

Et l'art banni rend tout à la nature.
Tels d'Amymone on compte les appas,
Au bord de l'onde où l'Amour suit ses pas,
Lorsqu'à son gré le zéphir idolâtre
Flatte, caresse, environne l'albâtre
De tout son corps, qu'elle plonge à l'instant
Au fond des eaux, où Neptune l'attend.
Phrosine ainsi voloit à sa conquête;
Un sentiment l'intimide et l'arrête.
En quel état paroîtra-t-elle, ô Dieux!
Aux yeux d'un homme! et quel homme! et quels yeux!
Mais son salut impose cette gêne;
L'Amour enfin la décide et l'entraîne.
Il sera nuit: cet homme est son amant.
Partez, Phrosine, on peut tout en aimant.
Vénus ainsi parut au sein de l'onde.
Aplanis-toi, vague altiere et profonde;
Régnez, zéphirs; vents, soyez retenus,
Conspirez tous pour cette autre Vénus.

FIN DU CHANT III.

CHANT IV.

Si je tenois les pinceaux d'Ausonie,
Livré sans peine aux écarts du génie,
Je me plairois, mythologue abondant,
A soulever l'empire du trident ;
Mille Tritons, suivant mon héroïne,
La chanteroient sur leur conque divine;
La Néréïde en gémiroit tout bas,
Et sous les flots cacheroit ses appas.
De ces trésors l'abondance est aride :
L'image est froide où l'intérêt décide.
Hâtons-nous, Muse : il faut en cet écrit
Le cœur qui sent, non l'esprit qui décrit.
J'ai, pour toucher, d'assez puissantes armes.
Aly, craintive, est ici tout en larmes ;
Là, c'est Phrosine exposant ses beaux jours;
Plus loin, l'amant qui craint pour ses amours.
De son rocher l'amoureux Mélidore
N'entend, ne voit, n'entrevoit rien encore.
Il marche, écoute, appelle à tout moment,
De son fanal excite l'aliment,
Monte au rocher, redescend au rivage,
Bénit le calme, et conjure l'orage.
Il voit enfin naître un sillon léger;
Un bruit s'élève aux vagues étranger.
L'objet paroît sur un flot qui bouillonne;
Il meurt de joie, et de crainte il frissonne;

D'un flot à l'autre il mesure la mer;
Son œil avide a le feu d'un éclair;
Tout son sang brûle, et tout son cœur palpite:
L'objet s'approche, et lui se précipite,
L'atteint, l'enleve au fatal élément.
Ah! quel fardeau pour les bras d'un amant!
Quel coup, ô ciel! quelle scene inouie!
Mais sa Phrosine étoit évanouie;
Trop de frayeur, de fatigue et d'efforts
Avoient, hélas! épuisé ses ressorts:
Quand son amant, par cent baisers de flamme,
Rouvre ses yeux, ressuscite son ame;
Rouvre ses yeux, plein d'un charme nouveau,
Voile son corps des plis de son manteau;
Puis, hors de lui, la contemple et soupire.
« O ma Phrosine! est-ce toi que j'admire?
« Toi que j'embrasse? hélas! est-ce bien toi?
« A quel danger tu voles sans effroi!
« Vois mon bonheur, mais connois mes alarmes.
« A tant d'horreurs exposer tant de charmes!
« L'as-tu bien pu? — J'aime, j'ai tout osé:
« Tu vois, l'Amour m'a rendu tout aisé.
« C'est toi, dit-il, ô Dieux! quand je t'écoute,
« Quand je te tiens, mon ame encore en doute.
« D'un malheureux qui t'a dit le séjour?
« Tes oppresseurs ont-ils perdu le jour?
« Hélas! par eux, victime infortunée,
« Je te croyois à l'hymen enchaînée.
« Tu m'es rendue! et comment? sur quel bord?
« J'ai su, dit-elle, et ta fuite et ton sort.
« Dans ses effets l'amour en nous differe;
« Le mien agit, le tien se désespere.
« Heureux sans moi, tu vis dans ce séjour;
« Moi, sans te voir, j'eusse expiré d'amour.
« Un an! quel siecle a coulé sur ma vie,
« Depuis l'instant qu'à moi-même ravie,

« Je ne t'ai plus ! J'ai tremblé, j'ai frémi
« Des attentats de mon sang ennemi.
« L'odieux Jule a redoublé sa rage,
« Le fier Aymar pressé mon esclavage.
« Je t'ai gardé cet amour immortel
« Que je te jure ici sur ton autel.
« Amant, époux, prêtre, et témoin ensemble,
« Forme et bénis le nœud qui nous rassemble.
« Le ciel nous voit, il entend nos serments:
« La loi d'hymen, c'est la foi des amants. »
Et telle fut la foi qu'ils se promirent.
Pour l'assurer, leurs deux bouches s'unirent.
L'Amour couvrit leur antre ténébreux,
Et l'univers s'anéantit pour eux.
Né du hasard ou d'un fatal augure,
Un bruit soudain fit trembler la nature;
L'onde en fureur battit les fondements
Du roc affreux, palais de nos amants;
Un coup de foudre en abattit la cime
Qui s'engloutit au centre de l'abîme,
Avec un bruit qui cent fois redoubla,
Pareil au bruit des monstres de Scylla.
Les vents, les flots, la tempête et la foudre
Auroient alors réduit le monde en poudre;
Le couple heureux de sa chûte accablé,
En eût péri sans en être troublé.
Comme enchanté dans leur grotte profonde,
Leur nouvel être habite un nouveau monde,
Et tous leurs sens, en un seul confondus,
Semblent s'unir pour aimer encor plus.
L'aube déja, perçant les voiles sombres,
Chassoit du ciel la tempête et les ombres;
Et l'horizon dans un vague lointain,
Etoit rougi des vapeurs du matin;
Quand, l'œil ouvert, Phrosine la premiere
Voit ce rayon d'importune lumiere,

Se plaint du jour qui naît si promptement,
Mais lui fait grace en voyant son amant.
La tendre épouse aux bras de Mélidore
Veut s'arracher; elle y retombe encore.
Lui, qui trembloit des dangers du retour,
La retenoit par tous les noms d'amour.
L'affreux devoir enfin la détermine:
On pleure, on part. Le retour à Phrosine
Parut plus long: l'objet étoit changé.
Par l'Amour seul l'espace est abrégé,
Et par l'espoir son ame est soutenue:
L'épreuve est faite, et la route est connue.
Phrosine ainsi voguoit au gré du sort,
Et son Aly se désoloit au port.
De cette nuit elle avoit vu l'orage;
Tout lui sembloit un garant du naufrage,
Quand, sur la vague, à ses yeux fut rendu
L'objet si cher qu'elle avoit cru perdu.
Aly reçoit dans ses bras tant de charmes,
Et, les pressant, les baigne de ses larmes;
Avec transport raconte sa terreur,
De cette nuit lui peint toute l'horreur,
Et d'un succès qu'à peine elle ose croire,
Veut à son tour savoir toute l'histoire.
Tout lui fut dit; le cœur n'oublia rien:
L'Amour heureux conte toujours si bien!....
L'Amour heureux veut aussi toujours l'être.
Le feu lointain qu'on avoit fait paroître,
Parut encor. Nul astre dans les cieux,
Pour l'observer, n'exerça tant les yeux;
Nul astre aussi n'eut un cours si fidele.
Prompte à le voir, dès qu'il se renouvelle,
Phrosine vole à des plaisirs nouveaux,
Descend au bain, se jette au sein des eaux
Et, par son art, asservissant Neptune,
Commet aux flots l'Amour et sa fortune.

Tout ce qu'on dit des mondes enchantés,
Isles d'Amours, temples des voluptés,
Jardins, palais de Vénus et d'Armide,
Tout étoit là dans un désert aride.
Pourquoi faut-il que les tyrans des airs,
Les rochers même, et les monstres des mers,
Soient adoucis par des Amours si rares,
Tandis qu'il est des hommes plus barbares,
Qui par le crime aux enfers dévoués,
Troublent des feux du ciel même avoués?
Des Faventins telle on vit la furie.
Jule outragé, l'ame de fiel nourrie,
Las de se taire, et confus de parler,
A son bonheur voulut tout immoler.
Si la nature à sa flamme est funeste,
Pour la punir d'abhorrer son inceste,
Il veut armer le ténébreux séjour,
Et mettre aux fers la Nature et l'Amour.
Messine alors en prodiges fertile,
Dans son enceinte accordoit un asile
A ces devins, à ces vils enchanteurs,
De l'avenir dangereux scrutateurs,
Qui, promenant leur misere profonde,
De leur enfer sont l'image en ce monde.
Un monument est le repaire affreux
Où leur Sibylle, au teint pâle, à l'œil creux,
Le front couvert de ses rides antiques,
Juge au milieu de trois cercles magiques.
On voit près d'elle, à ses cris menaçants,
Les spectres vains, les larves impuissants;
Et l'Œmonide, opérant les miracles,
Parle aux enfers, et vomit les oracles.
Son art, sur-tout, excelle à mettre au jour
Tous les poisons, tous les philtres d'amour.
Sur un brasier sa coupe est toujours pleine
De sucs vengeurs, instruments de la haine.

Sur un autel d'os, de fange et de sang,
D'une effigie elle perce le flanc;
Ou la perfide empoisonne avec joie
Le voile impur qu'à Creüse elle envoie.
A ses secrets Jule ayant eu recours,
Tenta l'effet des magiques secours.
De joie alors la Pythonisse éclate,
Et rit d'entendre un crime qui la flatte.
« Je répondrai, dit-elle, à ton espoir;
« L'enfer a mis ce charme en mon pouvoir.
« Je puis d'un mot unir la sœur au frere,
« La mere au fils, et la fille à son pere.
« Ainsi brûloient Myrrha, Phedre, Biblis.
« Mais, si Phrosine a vu ses vœux remplis
« D'un autre amour, le charme est impossible.
« Non, non, dit-il, Phrosine est insensible.
« Ah! crains de voir tous les traits impuissants,
« Crains d'éprouver la glace de ses sens. »
A ce défi la fatale interprête
Redouble encor le charme qu'elle apprête,
Conjure, évoque, appelle les démons:
Trois fois sa bouche a répété leurs noms;
Trois fois baissé, son sceptre redoutable
D'un trait magique a sillonné le sable.
L'Erebe est sourd; un silence profond
Trompe son art, l'étonne et la confond.
Un jour plus pur se fait voir, et la terre,
Loin de s'ouvrir, sous ses pas se resserre.
« Quel signe affreux, dit-elle, on te trahit;
« Sous ton rival l'enfer même obéit.
« Phrosine est tendre, et l'amant qui l'adore
« En est aimé. » Jule en doutoit encore.
« Veux-tu, dit-elle, en voir le séducteur?
« Prends ce miroir: magique délateur,
« Il apprend tout. » Quel coup-d'œil! quelle image!
Jule égaré voit Phrosine à la nage,

La suit, l'observe en cet antre ignoré,
Et dans ses bras voit l'hermite adoré.
Au même temps qu'il frémit de colere,
Le monstre au cœur lui lance une vipere :
Banni soudain de ce cœur ulcéré,
L'Amour a fui, l'enfer est demeuré.
Seul à son tour il conjure, il appelle,
Et la vengeance, et la rage cruelle;
Des cris plaintifs répondent à sa voix,
Et le Ténare est vaincu cette fois.
Le charme opere, et l'affreuse OEmonide
Arme ses mains d'un flambeau d'Euménide.
« Prends, lui dit-elle; en allumant ses feux,
« Ceux de ta sœur s'éteindront devant eux.
« Garde un présent qui lui sera funeste :
« L'esprit vengeur t'apprendra tout le reste. »
Jule, à ces mots, quitte ces lieux d'horreur,
Marche, et ne sait où vomir sa fureur.
Trop plein de rage, il se plaît à l'étendre
Jusqu'à son frere étonné de l'entendre :
L'un veut punir l'infâme ravisseur;
L'autre, avant tout, veut immoler sa sœur.
Aymar, lui-même, invente le supplice;
Et Jule, ô Dieux! Jule en est le complice.
Pour faire luire un signal frauduleux,
On a besoin d'un temps plus nébuleux.
Ce temps arrive; et d'une égale rage
Sur un esquif ils quittent le rivage,
Et vont armés de ce flambeau fatal
Qui doit servir de perfide fanal.
Phrosine aux traits de sa fausse lumiere,
Rentre soudain dans l'humide carriere.
O malheureuse! où vas-tu? vois ton sort :
Fuis ce rayon, c'est l'astre de la mort.
J'appelle en vain, je la vois qui s'engage
Loin du rocher qu'obscurcit un nuage.

L'esquif s'éloigne en l'égarant toujours :
La mer l'étonne ; un si pénible cours
L'appesantit ; elle sent un abîme,
Mais elle voit ce feu qui la ranime.
Elle s'épuise en efforts toujours vains ;
Et sans pitié ses freres inhumains,
Pour voir sa mort, reculent devant elle.
Jule un moment flotte, hésite, chancelle,
Saisit la rame, et veut la secourir.
Non, dit Aymar, le monstre doit périr ;
C'est à l'abyme à couvrir cet outrage.
Jule attendri veut adoucir sa rage,
Combat, avance ; il tâche quelque instant
De la sauver. Phrosine s'agitant
Levoit la tête, et prononçoit encore :
Où suis-je ? où vais-je ? ô mon cher Mélidore !
Jule, attentif au nom de son rival,
Frémit, arrête, engloutit le fanal,
Recule encore, et dans la nuit profonde
Livre Phrosine aux abymes de l'onde.
Que n'est-il vrai ce pouvoir enchanteur,
Par qui jadis le ciel réparateur,
En déité transformoit une belle ?
Phrosine, hélas ! tu serois immortelle ;
Et tu péris sans grace et sans retour !
Plus malheureux, ô toi qui vois le jour !
Qui t'apprendra cette horrible nouvelle ?
Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ses fanaux allumés ;
Il a perdu les vœux qu'il a formés ;
L'isle d'amour n'a pas vu sa déesse ;
Mille soupçons alarment sa tendresse.
Il va s'en plaindre au fatal élément ;
Il en approche. O frayeur d'un amant !
Ma main frissonne à tracer cette image,
Il voit flotter un corps près du rivage ;

L'effroi, l'amour précipitent ses pas
Vers ce jouet de l'onde et du trépas.
Quel coup de foudre ! ô ciel ! c'est son amante
Qu'à ses pieds roule une vague écumante.
C'est elle !... Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le sable étendu.
C'est elle !... Il sort de cette horreur profonde,
Pour détester le ciel, la terre et l'onde.
Sous la pâleur de ses livides traits,
Il voit, contemple, adore ses attraits,
Touche son cœur, pour y chercher la vie :
Tout est glacé, la parque est assouvie.
Sur ces débris qu'il presse avec effort,
Sur la mort même il implore la mort.
« J'ai tout perdu, s'écrioit Mélidore :
O ciel ! tu meurs ! ô ciel ! je vis encore !
Phrosine, attends l'ame que je te dois ;
Le jour affreux peut-il luire sans toi ?
Quand tu péris, l'univers fait naufrage.
O mer ! acheve, engloutis ce rivage.
Mer infidelle, où brilloient tant d'appas,
As-tu bien pu lui donner le trépas ?
C'est elle, ô ciel, qu'on voit sur ton arene,
Rebut des flots dont elle fut la reine !
Hélas ! c'est moi qui la prive du jour !
Pourquoi, cruelle, avoir eu tant d'amour ?
J'en fus l'objet, et c'est moi qui te tue !... »
Il perd la voix, et sa bouche éperdue
Dévore encor ces restes précieux ;
Il les transporte au sommet de ces lieux,
Pour s'y livrer à la mort qu'il projette.
Il voit Phrosine ; un charme encor l'arrête :
La contempler, même en dépit du sort,
Est un plaisir qu'il dérobe à la mort.
Le jour naissant trouve encor Mélidore
Les bras liés à ce corps qu'il adore.

Près d'expirer, le dernier de ses vœux
Est qu'un tombeau les unisse tous deux:
Pour couronner cette union fidelle,
De sa ceinture il s'enchaîne avec elle.
« La mort ainsi ne peut m'en arracher. »
Il dit, s'élance, et tombe du rocher:
L'onde engloutit sa proie infortunée,
Qui reparut vers Messine étonnée,
Où l'on grava tous ces événements
Sur un tombeau commun à ces amants.

FIN DE PHROSINE ET MÉLIDORE.

CASTOR ET POLLUX,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ENVOI

DE L'OPERA DE CASTOR

A

MADAME DE POMPADOUR,

EN 1737.

Puis-je consacrer cet ouvrage
Sur un autre autel que le tien?
Ces vers rendent encore hommage
A l'amitié, ce doux lien
Dont tu chéris par-tout l'image.
Pour ses héros, jusqu'à ce jour,
La Muse des chantres lyriques
Ne prit dans les fastes antiques
Que les favoris de l'Amour.
Sur le théâtre (1) de sa gloire,
L'Amour, méprisant tous les Dieux,
Ne veut exposer à nos yeux
Que les tableaux de son histoire.
Ce temple, à lui seul dédié,
A vu son culte publié

---

(1) L'Opéra.

Par nos Amphions pleins de zele ;
A l'amitié tendre et fidele,
Aucun d'eux n'a sacrifié.
Novateur indiscret peut-être,
J'ai peint de nouveaux sentiments
Au séjour des enchantements,
Dont l'Amour est souverain maître ;
Et l'amitié s'est fait connoître
Sur le théâtre des amants.
Elle ose encore y reparoître,
Et Castor est prêt à renaître :
Echappé d'un destin fatal,
Il éprouvera la tendresse
D'un dieu qui cede à son rival
Le ciel, son trône, et sa maîtresse.
Le Zodiaque s'ouvrira ;
Le plus beau signe éclatera
Pour montrer une ardeur si pure.
Je sais ce qu'Amour en dira ;
Je l'entends déja qui murmure
Sur le cintre de l'Opéra.
Mais qu'il me blâme ou qu'il me loue,
Pourvu que Pompadour avoue
Cet ouvrage né sous ses yeux,
Je verrai combler mon attente,
Et je me croirai dans les cieux
A côté des Dieux que je chante.

ACTEURS.

POLLUX.
CASTOR.
TÉLAIRE.
PHÉBÉ.
JUPITER.
MERCURE.
CLÉONE, confidente de Phébé.
LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER.
HÉBÉ.
UN SPARTIATE.
UNE VOIX.
UNE AUTRE VOIX.
UN ATHLÈTE.
UNE SUIVANTE D'HÉBÉ.
UNE OMBRE HEUREUSE.
SPARTIATES.
GUERRIERS COMBATTANTS.
PLAISIRS CÉLESTES.
PUISSANCES MAGIQUES.
DÉMONS.
OMBRES HEUREUSES.
PEUPLES.

CASTOR ET POLLUX,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais du roi de Sparte avec tout l'appareil d'un hyménée.

SCENE PREMIERE.

PHÉBÉ, CLÉONE.

CLEONE.

L'HYMEN couronne votre sœur,
Pollux épouse Télaïre;
Ce pompeux appareil annonce son bonheur :
Mais j'entends Phébé qui soupire.

PHÉBÉ.

Mon cœur n'est point jaloux d'un sort si glorieux ;
Une autre voix s'y fait entendre.
Ah ! que n'est-il ambitieux !
Peut-être seroit-il moins tendre.
Filles du dieu du jour, par quels présents divers
Le ciel marqua notre partage !
Je reçus le pouvoir d'évoquer les enfers :
Que Télaïre obtint un plus doux avantage !
Elle commande aux cœurs, où mon art ne peut rien;

Un coup-d'œil lui rend tout possible;
Je ne fais qu'étonner ce qu'elle rend sensible:
Que son pouvoir est au-dessus du mien!
Que l'univers la trouve belle,
Je le pardonne à ses appas;
Mais que l'ingrat Castor m'abandonne pour elle,
Voilà ce que mon cœur ne lui pardonne pas.

CLÉONE.

L'hymen du roi, qui va rompre leur chaîne,
Doit vous rendre l'espoir de fixer votre amant.

PHÉBÉ.

Elle aura ses regrets pour adoucir sa peine,
Quand j'espérerai vainement...
Et si le roi cédoit aux larmes de son frere
L'objet qui cause son tourment!
Tu vois ce que je crains; apprends ce que j'espere:
Cléone, en ce moment fatal,
Pour venger ma flamme offensée,
Je leur garde un autre rival,
Et je puis disposer des fureurs de Lincée.
Son amour qu'on outrage est tout près d'éclater;
Il veut de ce palais enlever Télaïre...
Je la vois; son triomphe augmente mon martyre;
Songeons à l'éviter.

(elle sort.)

SCENE II.

TÉLAIRE.

Eclatez, mes justes regrets;
Dans un moment, hélas! il faudra vous contraindre:
Le ciel m'ôtera désormais
Jusqu'à la douceur de me plaindre.
La gloire unit en vain tout ce qu'elle a d'attraits

Pour un dieu qui m'adore et me force à le craindre ;
L'Amour a lancé d'autres traits :
Ces honneurs que je fuis ne font voir que l'excès
D'un feu que je ne puis éteindre.
Eclatez, mes justes regrets ;
Dans un moment, hélas ! il faudra vous contraindre :
Le ciel m'ôtera désormais
Jusqu'à la douceur de me plaindre.

SCENE III.

TÉLAIRE, CASTOR.

CASTOR.

Ah ! je mourrai content, je revois vos appas.

TÉLAÏRE.

Prince, osez-vous encor me parler de tendresse !

CASTOR.

On permet nos adieux.

TÉLAÏRE.

Eh ! ne deviez-vous pas
Les épargner à ma foiblesse ?

CASTOR.

Quand j'ai pour cet adieu l'aveu de votre époux,
Quand vous m'allez être ravie,
Cruelle ! me reprochez-vous
Le dernier plaisir de ma vie ?
Mon frere a vu mes pleurs, et, loin de le cacher,
J'ai laissé voir toute ma flamme ;
La pitié lui parloit, et sembloit le toucher ;
Mais l'Amour, plus puissant, l'écartoit de son ame :
Achevez son bonheur, je quitterai ces lieux
Sans me plaindre de vous, sans accuser mon frere.
Ai-je à me plaindre que des dieux !

TÉLAÏRE.

Vous partez !

CASTOR.

Je m'impose un exil nécessaire.
Dans ces yeux, maîtres de mon sort,
Si j'ai trouvé cent fois la vie ;
Quand l'espérance m'est ravie,
J'y trouverois cent fois la mort.

TÉLAÏRE.

Et le roi permettra cette fuite inhumaine !
Non, son cœur est trop généreux.

CASTOR.

En faisant son bonheur elle adoucit ma peine :
Vous me plaignez, il m'aime, et je pars trop heureux.
(Pollux qui les observe paroît en ce moment.)

SCENE IV.

POLLUX, TÉLAIRE, CASTOR.

POLLUX.

Non, demeure, Castor, c'est moi qui te l'ordonne :
L'amour et l'amitié t'en imposent la loi.
Calme l'inquiétude où ton cœur s'abandonne :
Pour te retenir près de moi,
La main qu'on devoit à ma foi
Est la chaîne que je te donne.
(Il prend la main de Télaïre, et l'unit à celle de Castor.)

CASTOR.

O bonté que j'adore !

TÉLAÏRE.

O grandeur qui m'étonne !

POLLUX.

Je connois tout ce que je perds.
Castor à mon amour rendra cette justice :

Il pourra mieux juger du prix du sacrifice
Par les tourments qu'il a soufferts.
(La suite du roi et le peuple entrent sur la scene.)

SCENE V.

POLLUX, TÉLAIRE, CASTOR, SPARTIATES.

POLLUX, au peuple.

Ces apprêts m'étoient destinés,
J'en faisois mon bonheur suprême;
Que leurs fronts soient couronnés
De ces fleurs qui devoient parer mon diadême!
Des deux objets que j'aime,
Je fais deux amants fortunés.

CHOEUR DE SPARTIATES.

Chantons l'éclatante victoire
D'un héros qui domte l'amour;
Si la vertu triomphe en ce beau jour,
L'amour ne perd rien de sa gloire.
(On danse.)

CASTOR.

Quel bonheur regne dans mon ame!
Amour, as-tu jamais
Lancé de si beaux traits?
Des mains de l'amitié tu couronnes ma flamme:
Amour, as-tu jamais
Lancé de si beaux traits?
(On danse.)

SCENE VI.

UN SPARTIATE, et les acteurs précédents.

UN SPARTIATE.

Quittez ces jeux, courez aux armes,

Lincée attaque ce palais;
La jalouse Phébé semble guider ses traits.

CHŒUR.

Courons aux armes.

(Castor et Pollux se séparent pour aller combattre aux deux côtés du théâtre où l'on entend le bruit des attaques.)

Allons dissiper ces alarmes !
Aux armes !

TÉLAÏRE, à Castor.

Arrêtez, Castor, arrêtez!

(Les différents chœurs derriere le théâtre.)

Combattons, attaquons; attaquez, combattez.

UNE VOIX.

Enlevons Télaïre.

TÉLAÏRE.

Ah ! quelle fureur les inspire !

CHŒUR, derriere le théâtre.

Combattons, etc.

(Après un grand bruit de guerre, Lincée force l'entrée du palais, et paroît à la tête des siens. Castor, qui étoit sorti du théâtre, rentre pour le combattre : il est repoussé, et tombe dans la coulisse sous les coups de Lincée. Pendant le combat Télaïre, qui veut se jeter dans la mêlée, est retenue par ses femmes. Il se fait alors un profond silence.)

UNE VOIX.

Castor, hélas ! Castor est tombé sous ses coups!

CHŒUR DES SPARTIATES.

O perte irréparable !
O malheur effroyable !

TÉLAÏRE, tombant dans les bras de ses suivantes.

Je me meurs !

LE CHŒUR.

Pollux, vengez-nous.

(Le bruit de guerre recommence. Lincée reparoît, traverse la scene pour enlever Télaïre qu'il entraîne hors du théâtre. Pollux vole à sa rencontre, dégage la princesse, et attaque son ennemi. La troupe de Castor se rallie à celle de Pollux qui combat Lincée, le poursuit et le fait tomber sous ses coups.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le lieu de la sépulture des rois de Sparte, au milieu duquel est élevé un tombeau militaire pour les funérailles de Castor; il est éclairé de lampes sépulcrales. Le reste est une forêt sombre, plantée de palmiers et de cyprès, où se rassemble le peuple de Sparte. Le commencement de l'acte se passe dans la nuit.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DES SPARTIATES qui arrivent au tombeau avec toutes les marques d'un grand deuil, les armes renversées et garnies de crêpes.

Que tout gémisse !
Que tout s'unisse !
Préparons, élevons d'éternels monuments
Au plus malheureux des amants !
Que jamais son amour, ni son nom ne périsse !
Que tout s'unisse !

SCENE II.

TÉLAIRE, dans le plus grand deuil, vient se jeter au pied du mausolée.

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténebres,

Astres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funebres.
Toi qui vois mon cœur éperdu,
Pere du jour, ô soleil ! ô mon pere !
Je ne veux plus d'un bien que Castor a perdu,
Et je renonce à ta lumiere.

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténebres,
Astres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funebres.

(Phébé paroît.)

SCENE III.

PHÉBÉ, TÉLAIRE.

TÉLAÏRE.

Cruelle, en quels lieux venez-vous ?
Osez-vous insulter encore
Aux mânes d'un héros qui périt par vos coups ?

PHÉBÉ.

Laisse à l'amour qui me dévore
Le soin de me punir d'un crime que j'abhorre :
Il m'en dit plus que ton courroux,
Tu pleures l'amant le plus tendre ;
Mais de nous deux encor son destin peut dépendre ;
D'un mot tu peux le rendre au jour.

TÉLAÏRE.

Ordonnez, que faut-il ?

PHÉBÉ.

Immoler ton amour ;
Et mon art forcera l'enfer à nous le rendre.

TÉLAÏRE.

Oui, je m'en impose la loi.
Qu'il vive, que pour lui votre ardeur se signale !

PHÉBÉ.

Tu le veux!

TÉLAIRE.

Hâtez-vous, je cede à ma rivale
L'amour dont il brûla pour moi.

(On entend une symphonie guerriere et des chants de victoire.)

LE CHŒUR, derriere le théâtre.

Triomphe, vengeance!
C'est le roi vainqueur qui s'avance.

PHÉBÉ.

Il a vengé nos maux, il faut les réparer.

(Elle sort.)

(Le jour commence à paroître; on découvre les différents monuments qui sont sur la scene.)

SCENE IV.

POLLUX, TÉLAIRE, TROUPE DE SPARTIATES, D'ATHLETES ET DE COMBATTANTS, portant des trophées et les dépouilles des ennemis.

POLLUX, au peuple.

Peuples, cessez de soupirer.
Non, ce n'est plus des pleurs que ces mânes demandent:
C'est du sang qu'ils attendent,
Et ce sang fatal a coulé:
Lincée est immolé.

TOUS LES CHŒURS.

Que l'enfer applaudisse
A de nouveaux concerts;
Qu'une ombre plaintive en jouisse!
Le cri de la vengeance est le chant des enfers.

POLLUX, à Télaire.

Princesse, une telle victoire

Doit adoucir pour vous l'horreur de ce séjour.

TÉLAÏRE.

La vengeance flatte la gloire,
Mais ne console pas l'amour.
Prince, un rayon d'espoir à mes yeux se présente :
Le pouvoir de Phébé peut remplir mon attente,
Et ravir Castor aux enfers.

POLLUX.

Non, c'est en vain qu'elle le tente,
Et c'est encore à moi de réunir vos fers.
Aux pieds de Jupiter j'irai me faire entendre ;
Le dieu qui me donna le jour
A mon frere peut le rendre.
Aux larmes de son fils quelle marque plus tendre
Peut-il donner de son amour ?

TÉLAÏRE.

Ah ! prince, osez tout entreprendre ;
Montrez qu'aux Immortels votre sort est lié ;
Jupiter dans les cieux est le dieu du tonnerre ;
Et Pollux sur la terre
Sera le dieu de l'amitié.
D'un frere infortuné ressusciter la cendre,
L'arracher au tombeau, m'empêcher d'y descendre ;
Triompher de vos feux, des siens être l'appui,
Le rendre au jour, à ce qu'il aime,
C'est montrer à Jupiter même
Que vous êtes digne de lui.

POLLUX, au peuple.

Reprenez vos chants de victoire.
Que mon triomphe embellisse ces lieux !
Occupez Télaïre, et charmez ses beaux yeux
Par le spectacle de ma gloire.

(Il sort.)

(La scene devient plus éclairée ; les tombeaux sont couverts de trophées et des dépouilles des ennemis. Marche des

combattants. Entrée et combat figuré d'athlètes et de gladiateurs.)

UN ATHLÈTE.

Eclatez, fieres trompettes;
Faites briller dans ces retraites
La gloire de nos héros.
Par des chants de victoire,
Troublons le repos
Des échos.
Qu'ils ne chantent plus que la gloire!

(Des femmes Spartiates se mêlent à la fête des guerriers, couronnent les vainqueurs, et forment un divertissement de réjouissances, pour célébrer la victoire de Pollux.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le vestibule du temple de Jupiter, où Pollux doit faire un sacrifice. Deux niches et deux autels sont à côté de l'arcade du milieu : la statue de l'Espérance est d'un côté, et celle de la Crainte de l'autre.

SCENE PREMIERE.

POLLUX.

PRÉSENT des Dieux, doux charme des humains,
O divine amitié ! viens pénétrer nos ames :
Les cœurs éclairés de tes flammes,
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds charmants que tout est jouissance ;
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté :
L'amour te laisse la constance ;
Et tu serois la volupté
Si l'homme avoit son innocence.

Présent des Dieux, etc.

(Le temple s'ouvre, et les prêtres en sortent.)

Mais le temple est ouvert. le Grand-prêtre s'avance.

SCENE II.

POLLUX, LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER, PEUPLE ET SUITE DU GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le souverain des Dieux
Va paroître en ces lieux
Dans tout l'éclat de sa puissance :
Tremblez, redoutez sa présence !
Fuyez, mortels curieux !
Ce n'est que par les feux et la voix du tonnerre
Qu'il s'annonce à la terre ;
Et l'aspect redouté de son front glorieux,
N'est vu que par les Dieux.
Qu'au seul nom de ce dieu suprême,
De respect et d'effroi tous les cœurs soient glacés.
Fuyez et frémissez :
Fuyons et frémissons nous-mêmes !

CHŒUR DE PRÊTRES.

Fuyons et frémissons nous-mêmes !

(Le peuple et les prêtres se retirent. Pendant le récit du Grand-Prêtre, Pollux, qui attend la présence de Jupiter, passe de l'autel de la Crainte à celui de l'Espérance, où la flamme s'allume tout-à-coup quand le Grand-Prêtre sort.)

SCENE III.

Le théâtre change : Jupiter paroît dans son palais, assis sur un trône et environné de toute sa gloire.

JUPITER, POLLUX.

POLLUX, aux pieds de Jupiter.

Ma voix, puissant maître du monde,

S'élève, en tremblant, jusqu'à toi :
D'un seul de tes regards dissipe mon effroi,
Et calme ma douleur profonde.
O mon pere, écoute mes vœux !
L'immortalité qui m'enchaîne,
Pour ton fils désormais n'est qu'un supplice affreux.
Castor n'est plus, et ma vengeance est vaine,
Si ta voix souveraine
Ne lui rend des jours plus heureux.
O mon pere, écoute mes vœux !

JUPITER.

Que son retour, mon fils, auroit pour toi de charmes !
Qu'il me seroit doux d'y penser !
Mais l'enfer a des lois que je ne puis forcer,
Et le sort me défend de répondre à tes larmes.

POLLUX.

Ah ! laisse-moi percer jusques aux sombres bords !
J'ouvrirai sous mes pas les antres de la terre :
J'irai braver Pluton, j'irai chercher les morts
A la lueur de ton tonnerre ;
J'enchaînerai Cerbere ; et, plus digne des cieux,
Je reverrai Castor, et mon pere, et les Dieux.

JUPITER.

J'ai voulu te cacher le sort qui te menace.
D'un frere infortuné tu peux briser les fers,
Si tu descends dans les enfers ;
Mais il est ordonné, pour prix de ton audace,
Que tu prennes sa place.
Tes jours éternels, tes beaux jours
Sont trop dignes d'envie.

POLLUX.

Non, je ne puis souffrir la vie,
Si Castor avec moi n'en partage le cours.
Je reverrai mon frere, il verra Télaïre :
Il est aimé, c'est à lui d'être heureux.
Chaque instant qu'ici je respire,

Est un bien que j'enlève à son cœur amoureux.

JUPITER.

Avant que de céder au zele qui t'inspire,
Vois ce que tu perds dans les cieux.
Enfants du ciel, charmes de mon empire,
Plaisirs, vous qui faites les Dieux,
Triomphez d'un dieu qui soupire.

(Les Plaisirs célestes, conduits par Hébé, entrent en dansant; ils entourent Pollux; Jupiter se retire.)

SCENE IV.

POLLUX, HÉBÉ, LES PLAISIRS CÉLESTES qui tiennent des guirlandes de fleurs dont ils veulent enchaîner Pollux.

(Entrée d'Hébé et de sa suite, formée par les Plaisirs célestes.)

POLLUX.

Tout l'éclat de l'Olympe est en vain ranimé :
Le ciel et le bonheur suprême
Sont aux lieux où l'on aime,
Sont aux lieux où l'on est aimé.

PETIT CHŒUR.

Qu'Hébé, de fleurs toujours nouvelles,
Forme vos chaînes éternelles.

(Hébé danse, et ne cesse d'attaquer Pollux qu'elle veut enchanter.)

UNE SUIVANTE D'HÉBÉ.

Voici des Dieux
L'asile aimable :
Goûtez des cieux
La paix durable.
Plus de plaisirs
Que de desirs;

Des chaînes
Sans peines,
Et des beaux jours
Comptez toujours
Par les Amours.
Si l'on soupire,
C'est sans martyre.
Est-on charmé,
L'on plaît de même.
On dit qu'on aime,
On est aimé.

POLLUX.

Ah! sans le trouble où je me voi,
Charmants Plaisirs, je vous serois fidele;
Mais dans l'excès de ma douleur mortelle,
Plaisirs, que voulez-vous de moi?

(Nouvelle attaque d'Hébé.)

UNE SUIVANTE D'HÉBÉ.

Que nos jeux
Comblent vos vœux :
Suivez Hébé; que votre jeunesse
Sans cesse
Renaisse,
Pour être à jamais heureux.
La grandeur la plus brillante
N'a point d'attrait qui nous tente :
Venez, voyez, goûtez
Les célestes voluptés.
Nous aimons; Jupiter même
N'est heureux que quand il aime.
Cédez, aimez, suivez
Les biens qui vous sont réservés.

(La danse recommence, les Plaisirs célestes font de nouveaux efforts pour arrêter Pollux.)

POLLUX.

Si je romps vos aimables chaînes,
J'épargne aux dieux ma honte et mes soupirs.
Je descends aux enfers pour oublier mes peines;
Et Castor renaîtra pour goûter vos plaisirs.

(Pollux rompt les guirlandes de fleurs dont il est enchaîné, et se dérobe aux Plaisirs qui le suivent.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'entrée des Enfers, où l'on descend par des rochers escarpés. Dans le fond est une caverne qui vomit des flammes, et dont le passage est défendu par des monstres, des spectres, et des démons.

SCENE PREMIERE.

PHÉBÉ.

Esprits, soutiens de mon pouvoir,
Venez, volez, remplissez mon espoir.
Descendez au rivage sombre;
Il faut lui ravir une ombre.

(Les Esprits et Puissances magiques descendent des rochers à la voix de Phébé, qui forme ses enchantements.)

SCENE II.

PHÉBÉ, ESPRITS MAGIQUES.

PHÉBÉ.

Rassemblez-vous, secondez mon ardeur;
Des monstres des enfers combattez la fureur.

LE CHOEUR.

Des monstres des enfers combattons la fureur.

PHÉBÉ.

Redoublez vos charmes;
Pénétrez ce séjour
Impénétrable au jour :
Redoublez vos charmes;
Empruntez les traits de l'Amour
Pour avoir de plus fortes armes.

LE CHŒUR.

Des monstres des enfers, etc.

PHÉBÉ.

Mais que vois-je ?

(Elle aperçoit Mercure qui descend : Pollux paroît en même temps.)

SCENE III.

MERCURE, PHÉBÉ, POLLUX, ESPRITS MAGIQUES.

MERCURE.

Phébé, tu fais de vains efforts;
De tes enchantements vois l'inutile usage :
Le fils de Jupiter aura seul l'avantage
De pénétrer aux sombres bords.

PHÉBÉ.

Ah! prince, où courez-vous ?

POLLUX.

Je vole à la victoire
Qui doit couronner mes travaux.
Le chemin des enfers, sous les pas d'un héros,
Devient le chemin de la gloire.

PHÉBÉ.

Laissez-moi devancer vos pas;
Laissez-moi braver tout obstacle.
A l'amour est dû le miracle
De triompher du trépas.

POLLUX.

Allons, Mercure, où tu me guides.
L'ardeur que j'éprouve en ce jour
Prête à mon amitié des ailes plus rapides
Que ne sont celles de l'Amour.

(Il veut entrer dans la caverne ; les monstres et les démons sortent des Enfers pour défendre le passage.)

SCENE IV.

LES ACTEURS précédents, DÉMONS,

MERCURE, POLLUX, et PHÉRÉ.

Tombez, rentrez dans l'esclavage;
Arrêtez, démons furieux,

POLLUX. Livrez-moi
PHÉRÉ. } Livrez-lui } cet affreux passage.
MERCURE.

POLLUX. Et redoutez
PHÉRÉ. } Et respectez } le fils du plus puissant des Dieux.
MERCURE.

CHOEUR DES DÉMONS.

Sortons d'esclavage;
Fermons-lui cet affreux passage,
Et redoutons le fils du plus puissant des Dieux.

(Danse des démons qui veulent effrayer Pollux.)

LE CHOEUR DES DÉMONS.

Brisons tous nos fers,
Ebranlons la terre,
Embrasons les airs.

Qu'au feu du tonnerre
Le feu des enfers
Déclare la guerre ;
Brisons tous nos fers.
Jupiter lui-même
Doit être soumis
Au pouvoir suprême
Des enfers unis.
Ce Dieu téméraire
Veut-il, pour son fils,
Détrôner son frere ?
Brisons tous nos fers, etc.

(Les démons continuent leur danse, et redoublent leurs efforts pour écarter Pollux. Les Furies sortent des Enfers, armées de flambeaux et de serpents. Cette action est suivie d'une reprise du chœur précédent, pendant laquelle Pollux combat les démons : Mercure les frappe de son caducée, et passe avec Pollux dans la caverne. Phébé, qui ne peut les suivre, se livre au désespoir, se donne un coup de poignard, et se précipite dans l'abîme.)

SCENE V.

Le théâtre change, et représente les Champs-Elysées. On voit le fleuve Léthé, qui serpente dans ce séjour délicieux. Des ombres heureuses paroissent errer dans l'éloignement, et viennent à la rencontre de Castor.

CASTOR, OMBRES HEUREUSES.

CASTOR.

Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente ?
L'amour jusqu'en ces lieux me poursuit de ses traits :
Castor n'y voit que son amante,
Et vous perdez tous vos attraits.

Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente ?
Que ce murmure est doux ! que cet ombrage est frais !
De ses accords touchants la volupté m'enchante;
Tout rit, tout prévient mon attente,
Et je forme encor des regrets.
Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente ?

(Premier air pour les Ombres.)

CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

Qu'il soit heureux comme nous !
Des biens que nous goûtons sur cet heureux rivage,
Nos cœurs ne sont point jaloux !
Il les voit, qu'il les partage !
Qu'il soit heureux comme nous.

(Différents quadrilles d'Ombres heureuses s'approchent de Castor.)

UNE OMBRE.

Pour toujours
Ce rivage
Est sans nuit et sans orage.
Pour toujours
Cette aurore
Fait éclore
Nos beaux jours.
C'est le port
De la vie;
C'est le sort
Qu'on envie.
Le monde et ses faux attraits
Sont-ils faits
Pour nos regrets ?
Non, jamais,
Lieux propices,
Vous n'offrez que des délices.
Non, jamais

Cet empire
Ne respire
Que la paix.

(Des danses légeres expriment, par des jeux différents, le caractere des ombres.)

UNE OMBRE.

Sur les ombres fugitives
L'Amour lance encor des feux ;
Mais il ne fait sur ces rives
Qu'un peuple d'amants heureux.

(On danse, et les Ombres suivent toujours Castor.)

UNE OMBRE, alternativement avec le Chœur.

Dans ce doux asile,
Vos vœux seront couronnés ;
Venez :
Aux plaisirs tranquilles
Ces lieux charmants sont destinés.
Ce fleuve enchanté,
L'heureux Léthé
Coule ici parmi les fleurs ;
On n'y voit ni douleurs,
Ni soucis, ni langueurs,
Ni pleurs :
L'oubli n'emporte avec lui
Que les soins et l'ennui :
Ce dieu nous laisse
Sans cesse
Le souvenir
Du plaisir.

(Les ombres reprennent leurs danses, qui sont tout-à-coup interrompues.)

CHŒUR, derriere le théâtre.

Fuyez, fuyez, ombres légeres,
Nos jeux sont profanés par des yeux téméraires.

(Pollux paroît, et les ombres étonnées fuient devant lui.)

SCENE VI.

POLLUX, CASTOR, LES OMBRES, MERCURE, dans l'éloignement.

MERCURE.

Rassurez-vous, habitants fortunés ;
Loin de troubler ce favorable asile,
J'y viens goûter la paix que vous donnez :
C'est ici des héros la demeure tranquille.
Chere ombre, paroissez !..

CASTOR, apercevant Pollux.

O mon frere ! est-ce vous ?
O moment de tendresse !

ENSEMBLE.

O moment le plus doux !
O mon frere ! est-ce vous ?

POLLUX.

C'est moi qui viens briser la chaîne qui te lie ;
C'est moi qui t'ai vengé d'un rival odieux.

CASTOR.

Je verrois la clarté des cieux ?

POLLUX.

C'est peu de te rendre à la vie ;
Le sort t'éleve au rang des Dieux.

CASTOR.

Qu'entends-je ? quel bonheur ! je quitterois ces lieux ?
Et le ciel près de toi me permettroit de vivre ?

POLLUX.

Non, tu jouiras seul d'un partage si doux ;
Et le destin jaloux
Va m'imposer les fers dont ma main te délivre.

CASTOR.

Par ton supplice, ô ciel ! j'acheterois le jour ?

POLLUX.

Tout l'univers demande ton retour :
Regne sur un peuple fidele.

CASTOR.

Le fils de Jupiter doit lui donner la loi.

POLLUX.

Vois dans les cieux la gloire qui t'appelle.

CASTOR.

J'immole au seul plaisir qui m'approche de toi
Toute la grandeur immortelle.

POLLUX.

Télaïre t'attend.

CASTOR.

Cruel, épargne-moi.
Elle-même, à ce prix, verroit avec effroi
Renouer de mes jours la trame criminelle.

POLLUX.

Castor, nous la perdrons tous deux :
Si tu tardes encor, tu lui coûtes la vie.
Hâte-toi ; va, le ciel t'ordonne d'être heureux.
Et c'est ton rival qui t'en prie.
(Il embrasse son frere.)

CASTOR,

Oui, je cede enfin à tes vœux.
J'irai sauver les jours d'une amante fidelle,
Je renaîtrai pour elle.
Mais puisqu'enfin je touche aux honneurs éternels,
Je jure par le Styx, qu'une seconde aurore
Ne me trouvera pas au séjour des mortels.
Je ne veux que la voir et l'adorer encore,
Et je te rends le jour, ton trône et tes autels.

POLLUX, à Mercure.

Ses jours sont commencés :
Volez, Mercure, obéissez.
Rendez un immortel au séjour du tonnerre,

Un héros à la terre ;
Volez, Mercure, obéissez.

CHOEUR DES OMBRES.

Revenez, revenez, sur les rivages sombres ;
Habitez tous deux parmi nous,
Et nous rendrons les Dieux jaloux
De la félicité des ombres.

(Mercure enleve Castor dans un nuage : Pollux lui tend encore les bras, et se retire avec les ombres fortunées.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente une vue agréable des environs de la ville de Sparte, précédée d'un arc de triomphe orné de festons et de guirlandes pour le retour de Castor.

SCENE PREMIERE.

CASTOR, TÉLAIRE.

TÉLAÏRE.

Le ciel est donc touché des plus tendres amours !
Au jour que je quittois votre voix me rappelle :
Vous vivez pour m'être fidele,
Et vous vivrez toujours.

CASTOR.

Hélas !

TÉLAÏRE.

Mais pourquoi ces alarmes ?
Vous m'aimez ; je vous vois...

CASTOR.

Télaïre, vivez.

TÉLAÏRE.

Qu'entends-je ? quels discours !

CASTOR.

Télaïre...

TÉLAÏRE.

Achevez.
Le plus beau de nos jours est-il fait pour des larmes ?

CASTOR.

A d'éternels adieux il faut nous préparer.

TÉLAÏRE.

Que dites-vous ? ô ciel !

CASTOR.

Il faut nous séparer ;
Je retourne aux rivages sombres.

TÉLAÏRE.

Castor ! et vous m'abandonnez !

CASTOR.

Mon frere et mes serments m'attendent chez les ombres.

TÉLAÏRE.

A vous pleurer encor mes yeux sont condamnés.
A peine je vous vois, à peine je respire,
Castor ! et vous m'abandonnez !

CASTOR.

L'instant fatal approche, il me presse, il expire...
Que cet instant a d'horreurs et d'appas !

TÉLAÏRE.

Hélas ! puis-je te croire,
Quand, parjure à l'amour, ingrat, tu ne fais gloire
Que d'être fidele au trépas ?
(On entend des chants de réjouissance.)
Mais j'entends des cris d'alégresse.

SCENE II.

CASTOR, TÉLAIRE, TROUPE DE SPARTIATES, qui viennent au-devant de Castor.

SPARTIATES.

Vivez, heureux époux !

TÉLAÏRE.

Au-devant de tes pas tout ce peuple s'empresse :

Veux-tu troubler ces jeux? ils étoient faits pour nous.

CASTOR, au peuple.

Hélas! vous ignorez que votre attente est vaine.

TÉLAÏRE et LE CHŒUR.

Pourquoi vous dérober à des transports si doux?

CASTOR.

Peuples, éloignez-vous,
Vos desirs augmentent ma peine.

(Le peuple sort.)

SCENE III.

CASTOR, TÉLAIRE.

TELAÏRE.

Eh quoi! tous ces objets ne peuvent t'attendrir?

CASTOR.

Voulez-vous qu'aux enfers j'abandonne mon frere?

TÉLAÏRE.

Les Dieux nous le rendront: Jupiter est son pere.

CASTOR.

Vivez, et laissez-moi mourir.

TÉLAÏRE.

Tu meurs! Pour qui veux-tu que je respire encore?

CASTOR.

Régnez; mon frere est immortel,
Mon frere vous adore.

TÉLAÏRE.

Non, je n'attendrai pas un destin si cruel,
J'en atteste les Dieux, et la mort que j'implore.

CASTOR.

Arrêtez, redoutez le charme de vos pleurs.
Si j'osois balancer, il est des Dieux vengeurs:
Sur moi, sur vous peut-être ils puniront ma flamme

TÉLAÏRE.

De quelle horreur encor viens-tu frapper mon ame?

CASTOR.

J'armerois Jupiter; son fils a mes serments.

TÉLAÏRE.

Ils ont aimé, ces Dieux; ils plaindront des amants.

(On entend plusieurs coups de tonnerre.)

Qu'ai-je entendu? quel bruit! quels éclats de tonnerre!
Hélas! c'est moi qui t'ai perdu.

CASTOR.

J'entends frémir les airs, je sens trembler la terre.
C'en est fait; j'ai trop attendu.

ENSEMBLE.

Arrête! dieu vengeur! arrête!

(Le bruit redouble.)

CASTOR.

L'enfer est ouvert sous mes pas.
La foudre gronde sur ma tête.

(Télaïre tombe évanouie de frayeur.)

Ciel! ô ciel! Télaïre expire dans mes bras!
Arrête! dieu vengeur! arrête!

(Une symphonie mélodieuse succede au bruit du tonnerre.)

Mais le bruit cesse... Ouvrez les yeux:
A nos tourments la nature est sensible,
Et ces concerts harmonieux
Annoncent un dieu plus paisible.

(Jupiter descend du ciel sur son aigle.)

SCÈNE IV.

JUPITER, CASTOR, TELAIRE.

JUPITER.

Les destins sont contents: ton sort est arrêté;

Je te rends à jamais le serment qui t'engage :
Tu ne verras plus le rivage
Que ton frere a déja quitté ;
Il vit, et Jupiter vous permet le partage
De l'immortalité.

(Pollux paroît.)

SCENE V.

JUPITER, TELAIRE, CASTOR, POLLUX.

CASTOR.

Mon frere ! ô ciel !

POLLUX.

Dieux ! je retrouve ensemble
Tous les objets de mon amour !

CASTOR.

J'allois te délivrer du ténébreux séjour,
Quand le ciel enfin nous rassemble.

CASTOR et TÉLAÏRE.

Dieux qui formez pour nous un sort si plein d'appas,
O Dieux, ne nous séparez pas !

JUPITER.

Séjour de ma grandeur, où je dicte mes loix,
Vaste empire des cieux, ouvrez-vous à ma voix.

SCENE VI.

Les cieux s'ouvrent, et font voir au milieu des airs le palais de Jupiter, d'une architecture éclatante et légere, porté sur des nuages. Il communique des deux côtés, par des colonnades, aux pavillons des principales Divinités célestes, désignées par leurs divers attributs. Dans le lointain paroît une partie du Zodiaque, où se voit la place destinée à la constellation

des Gémeaux. Le globe du soleil est au milieu, parcourant sa carriere. Toutes les Divinités du ciel se rassemblent, ainsi que les Génies qui président aux planetes et aux constellations.

JUPITER, POLLUX, CASTOR, TELAIRE, L'AMOUR, TOUS LES DIEUX DE L'OLYMPE, LES GÉNIES CÉLESTES, LES HEURES, etc.

JUPITER, à Castor et Pollux.

Tant de vertus doivent prétendre
Au partage de nos autels !
Offrons à l'univers des signes immortels
D'une amitié si pure et d'un amour si tendre.
Venez, jeune immortelle, embellissez les cieux;
Le sort accomplit ses promesses.
C'est la valeur qui fait les dieux,
Et la beauté fait les déesses.

TOUS LES CHŒURS.

Que les cieux, que la terre et l'onde
Brillent de mille feux divers!
C'est l'ordre du maître du monde,
C'est la fête de l'univers.

(Ballet figuré des Heures et des Planetes.)

CASTOR.

Qu'il est doux de porter tes chaînes,
Tendre amour! tes plaisirs font oublier tes peines :
J'ai fait briller tes feux dans cent climats divers,
Pour montrer à tout l'univers
Qu'il est doux de porter tes chaînes.
Tout m'a dit dans les enfers
Qu'il est doux de porter tes chaînes;
Et quand les cieux me sont ouverts,
J'entends retentir dans les airs
Qu'il est doux de porter tes chaînes.

(Les chœurs se mêlent à la voix de Castor, et répetent ce dernier vers : la fête continue. Ici Castor et Pollux sont élevés sur un nuage, et placés sur le Zodiaque.)

LE CHŒUR.

Que les cieux, que la terre et l'onde
Brillent de mille feux divers !
C'est l'ordre du maître du monde,
C'est la fête de l'univers.

(Un divertissement général termine l'opéra.)

FIN DE CASTOR ET POLLUX.

DIALOGUES
ORIENTAUX.

INTERLOCUTEURS.

EMA.

AZOR.

LES COMPAGNES D'EMA.

DIALOGUES ORIENTAUX.

PREMIER DIALOGUE.

ÉMA, AZOR, ET LES COMPAGNES D'ÉMA.

ÉMA.

Mon bien aimé, mon époux,
Me rendra-t-il sa présence?
Je languis dans son absence.
Ah! d'un cœur tendre et jaloux
Que n'a-t-il l'impatience?
Que n'est-il à mes genoux,
Mon bien-aimé, mon époux?
De mon appui détachée,
Je tombe ainsi qu'une fleur
Languissante et desséchée,
Qui, sur la terre penchée,
Perd la vie et la couleur.
Mes pleurs, ainsi qu'un orage,
Font un voile sur mes yeux.
Quand mon astre radieux
Percera-t-il ce nuage?
Mes compagnes, levez-vous,
Mon bien-aimé va paroître
Ceint de l'éclat le plus doux.
Au jour qui luira sur vous,

Pourrez-vous le méconnoître ?
Filles d'Ema, levez-vous ;
C'est mon amant, c'est mon maître,
Mon roi, mon dieu, mon époux.
Il descendra des montagnes,
Leurs cimes s'aplaniront,
Ses pas légers franchiront
Les vallons et les campagnes
Qui devant lui fleuriront.

LES COMPAGNES.

Vous aimez, on vous adore ;
Calmez vos sens agités,
Vos vœux seront écoutés ;
Attendez jusqu'à l'aurore.
Sur les coteaux argentés
Les cieux ne versent encore
Que de tremblantes clartés.

ÉMA.

Fais place au jour plus propice,
Nuit de deuil, nuit de douleurs ;
Dans mon lit baigné de pleurs,
J'attends que ton cours finisse.
Hélas ! quel est mon tourment,
Quand ma main infortunée,
Dans ma couche abandonnée,
Erre et cherche mon amant !
J'en vois, j'en touche la place ;
Hélas ! quel est mon tourment !
Dans un vide qui la glace,
Ma main se perd vainement.

LES COMPAGNES.

De la colombe fidelle,
Tant que l'on séparera
L'amant ailé qu'elle appelle,
La colombe gémira.

ÉMA.

Peut-il être si tranquille
Le négligent possesseur
Du verger le plus fertile?
A-t-il quitté cet asile
Sans crainte du ravisseur?
Il perd sa vigne chérie,
Il expose à l'étranger
La fontaine et sa prairie.
Que de trésors en danger!
Peut-il ainsi négliger
Verger, vignes et fontaine?
Que sa crainte le ramene.
Ah! qu'il vienne protéger
Vigne, fontaine et verger!
Mais j'entends la tourterelle;
Silence, écoutons, c'est elle.
Doux présage, heureux moment!
Mon espoir se renouvelle;
Le chant de l'oiseau fidele
M'annonce un fidele amant.

LES COMPAGNES.

Reine, votre roi s'avance,
Le flambeau de l'espérance
Doit luire ainsi que le jour!
L'ombre a fui, l'aube commence.
Reine, votre roi s'avance,
Plein des feux de son amour.
Des bornes de l'hémisphere
Il prend sa course légere,
L'aile du vent l'a porté.
L'air, par son souffle agité,
Rend la plus douce harmonie,
Et la terre est rajeunie
A l'aspect de sa beauté.

ÉMA.

Ouvrez, ouvrez, c'est lui-même;
Je sens tressaillir mon cœur.
Esclaves de mon vainqueur,
Adorez celui que j'aime.
Chantez, mes sœurs, répétez
Le cantique de sa gloire.
Prenez vos harpes d'ivoire,
Montez vos lyres, chantez.
Que la myrrhe, à son passage,
Exhale aux cieux son odeur,
Et l'entoure d'un nuage
Qui modere sa splendeur.
Que vois-je? ô jour plein de charmes!
Azor, Azor, est-ce vous?

AZOR.

C'est Azor, c'est ton époux,
Qui vient calmer tes alarmes,
Belle Ema; seche tes larmes,
Renais, reprends tes couleurs,
O la plus belle des fleurs!
Laisse à ma bouche embrasée
Le soin de cueillir ces pleurs,
Ces perles, cette rosée,
Que répandoient tes douleurs.

ÉMA.

Bien de l'ame, ô douce joie!
Trésor que j'ai cru perdu,
Enfin le ciel te renvoie;
Le jour enfin m'est rendu!
Du jardin de ses délices
Azor s'étoit égaré.

AZOR.

Son cœur t'étoit demeuré,
Ah! quel tourment, quels supplices!
Je languissois séparé

Du jardin de mes délices.

ÉMA.

Les gardes de ton trésor,
L'amour, la foi, l'innocence,
Ont veillé pour sa défense.
Regarde, mon cher Azor,
Tu peux y trouver encor
Le sceau de notre alliance.
Vois ton domaine chéri
Dans sa brillante parure.
Vois ta source toujours pure,
Ton myrte toujours fleuri.
Vois, que ta moisson est belle !
Le desir voloit près d'elle
Sans oser en approcher ;
Le vent, du bout de son aile,
A craint même d'y toucher.

AZOR

Oui, je reconnois ta flamme ;
Connois la mienne à ton tour.
Ema, compare à ton ame
Un cœur plus pur que le jour.
A l'orient de ces rives,
Sur un trône éblouissant,
Les filles d'un roi puissant
Offroient d'être mes captives.
J'ai dit aux filles d'un roi :
Régnez, jeunes souveraines ;
Ema me tient sous sa loi.
Je ne puis donner mes chaînes
Pour les grandeurs que je voi.
Au séjour de la mollesse
L'Amour me tendoit les bras.
Les filles de la jeunesse,
Me prodiguant leurs appas,
Vouloient enchaîner mes pas ;

A leur flatteuse caresse
Ton Azor est échappé,
Sans que sa levre ait trempé
Dans la coupe enchanteresse.

ÉMA.

Plus beau que l'astre du jour,
Tu charmes la terre entiere.
Que le monde ait ta lumiere,
J'ai tes feux et ton amour.
Ils ont embrasé mon ame;
Amant-époux, satisfais
Et ton desir et ma flamme;
Jouis du bien que tu fais.

AZOR.

Comme la flèche qui vole,
Le doux son de ta parole
Dans mon cœur a pénétré.
Vierges de ce lieu sacré,
Prêtresses de mon idole,
L'autel est-il préparé?

LES COMPAGNES.

L'autel n'attend que l'offrande:
De festons et de guirlandes
Le sanctuaire est paré:
Le voile d'or est tiré.
Mystere saint et sublime!
O sacrifice amoureux!
Quel sera le plus heureux
Du prêtre ou de la victime?

AZOR.

Chastes filles, laissez-nous:
Livrez l'épouse à l'époux,
Allez, Ema vous l'ordonne.
Pour signaler votre ardeur,
Chantez l'hymne du bonheur
Dans l'instant qu'il nous couronne.

Quand le sommeil étendra
Nos paupieres demi-closes,
Quand le bonheur répandra
Les pavots après les roses,
Défenseur de ce séjour,
Que le Silence immobile
Aux portes de cet asile
Veille, et respecte l'Amour.

FIN DU PREMIER DIALOGUE.

SECOND DIALOGUE.

AZOR ET ÉMA.

AZOR.

Viens, ma colombe fidelle,
C'est ton époux enchanté
Dont l'ardeur se renouvelle;
C'est ton amant qui t'appelle
Au sein de la volupté.
O colombe fortunée,
Idole de mes desirs,
Viens, tu seras couronnée
Par l'Amour et les Plaisirs.
Qu'elle est belle, mon épouse!
Qu'elle a de charmes, grands Dieux!
Malgré l'obstacle envieux,
De cette écharpe jalouse
Qui nuit encore à mes yeux,
Qu'elle est belle, mon épouse!
Attends, ne m'obéis pas;
Des jardins de la nature,
Cueillons les fleurs pas à pas;
Que ta derniere parure
S'abaisse et tombe à mesure;
Je veux compter tes appas.
Des trésors dont je dispose
Je veux lentement jouir,
Et voir le cœur de ma rose

Par degré s'épanouir.
Qu'il se plut à son modele,
L'auteur divin qui forma
Ces beaux yeux, qu'il anima
De sa plus vive étincelle!
Lorsqu'il peignit ces couleurs,
Sa main juste et libérale
Choisit la pourpre des fleurs
Dans leur fraîcheur matinale.
Sous ces levres de corail
Il fit éclater l'émail
De la perle orientale.
Il dit au jour d'éclairer
Cette blancheur vive et pure,
A la nuit de te parer
Des nœuds de sa chevelure,
Au monde de t'adorer.
C'est la suprême science
Qui mesura la distance
De ces contours arrondis
Où la volupté repose,
Où naît un bouton de rose
Sur un parterre de lis.
Des beautés de son ouvrage
Le dieu se félicita;
Il sourit à son image,
Et ce nouvel apanage,
Ce sourire te resta.

ÉMA.

Que ma beauté ne peut-elle
Croître ainsi que mon amour?
Je te plairois chaque jour
Par quelque grace nouvelle.
O Dieux, qu'Éma seroit belle!
Mais dans tes yeux pleins d'ardeur
Je lis ton impatience;

Je vois ta main qui s'offense
Du retard de ton bonheur.
Ce bonheur, pourquoi l'attendre?
L'attente est une douleur.
Hélas! loin de se défendre,
L'oiseau, pressé de se rendre,
Tombe au sein de l'oiseleur.

AZOR.

Viens pour y chercher la vie,
Captive digne d'envie;
Ema, tombe, ne crains rien:
Pose ta tête inclinée;
Ce bras sera ton soutien;
De cet autre environnée,
Et de plus près enchaînée,
Mets ton cœur contre le mien.

ÉMA.

O la chaîne fortunée!
Entre l'amante et l'amant
L'amour a détruit l'espace;
Et la vigne s'entrelace,
S'unit moins étroitement
Au jeune ormeau qu'elle embrasse.

AZOR.

Volupté de l'union,
Des voluptés la première!
Eternelle passion,
Qui meut la nature entière!
O suprême volupté!
Rends-nous plus heureux encore.
Ema, son feu me dévore;
Et ton amant agité
Sent la soif immodérée
De la moisson altérée
Sous le signe de l'été.

ÉMA.

Et moi, j'attends la rosée
Qui doit tomber dans mon sein,
Comme la terre embrasée,
Pour être fertilisée,
Attend celle du matin.

AZOR.

Sœur-epouse que j'implore,
Donne un baiser à l'époux,
Donne au frere qui t'adore,
Donne à l'amant, donne encore :
Nos baisers seront si doux,
Que les tendres tourterelles
Viendront apprendre de nous
Les jeux que nous tenons d'elles.

ÉMA.

Tout mon feu s'est consumé.
Azor, ô mon bien-aimé,
J'expire... Azor, je me pâme...

AZOR.

Reçois ce trait enflammé,
Dans tes levres renfermé ;
Qu'il passe jusqu'à ton ame.

ÉMA.

Il ranime tous mes sens.

AZOR.

Quel délire je ressens !

ÉMA.

Dieux ! quelle ivresse est la mienne !
Comme au toucher de l'aimant,
Mon ame a pris son élan
Pour se coller à la tienne.

AZOR.

Donne, Ema, je la reçois ;
Et j'ai deux sources de vie.

Sœur, amante, épouse, amie,
Vois quels transports tu me dois.
Mais ta mourante paupiere
Se ferme à l'éclat du jour;
Renais, ma douce lumiere,
Renais, flambeau de l'amour.
La volupté veille encore;
Sans toi le charme est détruit:
Tes yeux ouverts, c'est l'aurore;
Tes yeux fermés, c'est la nuit.

ÉMA.

Aux régions du délire
Mes sens ont été ravis.
Azor, quel est ton empire!
Quand c'est par toi que j'expire,
C'est par toi que je revis.
Quelle magique puissance!
Mon ame a repris ses droits:
Je sens, je touche, je vois,
Et je jouis, et j'y pense.

AZOR.

Ecoute encor mes soupirs;
Une ardeur insatiable
Dit qu'il faut à mes desirs
Le fruit le plus délectable
Du jardin de nos plaisirs.

ÉMA.

Jouis, c'est ton héritage.
Choisis, cueille à pleine main...
Mais quel mouvement soudain
D'entre mes bras te dégage?
Tu t'éleves, je te voi
Régner au-dessus de moi,
Comme un palmier qui m'ombrage;
Je suis l'arbuste naissant
Qu'un vent doux et caressant

Agite sous ce feuillage...
Dieux ! ô Dieux ! quelle autre image !
Et quel astre éblouissant
Est échappé du nuage !

AZOR.

Adore, Ema, ton ouvrage ;
A ton souffle obéissant,
Le dieu du bonheur descend
Sur l'autel des sacrifices.

ÉMA.

Il triomphe, il est armé
De la flèche des délices ;
Mon cœur en est enflammé.
O tout-puissant bien-aimé !
Ta majesté se déploie.
Azor, le cri de ma joie
Jusqu'à toi s'est élevé.
Le feu du bûcher s'allume,
La victime se consume,
L'holocauste est achevé.

FIN DES DIALOGUES ORIENTAUX.

ÉPITRES.

I.

A MES VERS,

ADRESSÉS

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR,

EN 1760.

Quittez, mes vers, les ombres du mystère,
Allez paroître au plus brillant séjour ;
Abandonnez les vallons de Cythère ;
Mais évitez l'éclat d'un trop grand jour.
Enfants, voués au culte de l'Amour,
Ne vous montrez qu'aux regards de sa mère.
Craignez aussi, dans vos jeux indiscrets,
De vous livrer aux traits de la licence :
De la beauté voilez quelques attraits,
Et ramenez au ton de la décence
Le coloris de vos tendres portraits.
Qu'avec plus d'art vos gazes retenues,
Par un obstacle irritent le zéphyr ;
Peignons toujours les Graces demi-nues :
L'œil qui voit tout perd bientôt tout désir.
En imitant les maîtres de la lyre,
Craignez, mes vers, d'en suivre trop l'ardeur :
J'aime Catulle et son tendre délire ;

Mais trop souvent sa muse sans pudeur
Donne à l'Amour un masque de Satyre.
Suivez Ovide, osez dicter ses lois ;
Mais de son art épurez le système :
Il parle aux sens, et nous redit cent fois
Comme on jouit, et non pas comme on aime.
Tibulle encor, ce dieu du sentiment,
Des voluptés voila trop peu l'image.
De ces Latins la langue étoit peu sage :
Galante, obscene et libre impunément,
Elle dit tout : la nôtre un peu sauvage,
Rougit d'un mot ; un rien lui fait ombrage :
C'est une prude, on la blesse aisément.
Nos bons aïeux, au temps de son enfance,
Sans retenue égayant leurs propos,
Entretenoient la gothique indécence,
Et prodiguant le sel de leurs bons mots,
Des chastes sœurs corrompoient l'innocence.
Survint le goût, sage réformateur,
Qui n'admit plus qu'un langage sévere ;
Mais sur les jeux de la gaîté légere,
Trop loin peut-être il porta sa rigueur,
Vers le sublime il étendit ses ailes,
Pour les palais il quitta les hameaux ;
Et pour l'éclat des lyres immortelles,
Fit dédaigner les tendres chalumeaux.
On fit sonner les trompettes épiques ;
L'ode éleva ses modes pindariques :
De Melpomène on entendit les cris ;
Et cet élan des sublimes esprits
Laissa bien loin les modestes lyriques.
Le dégoût prit à nos chantres galants,
Dont la mollesse enfouit les talents :
Contes joyeux, chansons Idaliennes,
Hymnes d'Hébé, cantiques de Bacchus,
Tendres accords des flûtes Lesbiennes,

Le Pinde alors ne vous entendit plus.
Quelle autre guerre, ô fille d'harmonie,
Va vous livrer ce siecle de raison?
Du nord glacé de la philosophie,
Est émané ce souffle, ce poison,
Qui, répandu sur tout notre horizon,
Désolera l'empire du génie.
J'entends déja ces graves nourrissons,
Qui, mesurant leur prose doctorale,
Pensent traiter arts, sciences, morale;
Nicole en vers veut donner ses leçons:
Siecle pensant, âge de la lumiere,
Nous admirons tes Socrates nouveaux;
Eclaire, instruis par leurs divins travaux,
Et de l'erreur désille la paupiere;
Mais qu'Apollon brille de ses attraits:
Ne ternis point l'éclat de ses parures:
Et laisse-lui ses riantes peintures
Pour dérider les sages que tu fais.
Par un esprit de vertige et de mode,
S'éleve encore une secte incommode
D'hommes lettrés, bizarres contempteurs
De nos écrits; mais zélés fanatiques,
De l'étranger importants amateurs,
Infatués des muses britanniques:
Tout ce que Londre a pour eux enfanté
Est aussitôt lu, cité, translaté.
Aussi voit-on dans nos champs littéraires
Changer l'émail de nos vives couleurs,
Et par l'effet des teintes étrangeres
Dénaturer nos primitives fleurs.
Ils nous diront, serviles tributaires,
Que la nature excelle en ce tableau;
Que ce beau sombre est la teinte du beau.
Non, mes amis; consultons nos modeles,
Imitons-les; pensons comme Boileau.

Pourquoi puiser dans ces sources nouvelles?
Riches par nous, enviés, respectés,
Nous imitons, faits pour être imités.
Fuyons ce culte, et, quoi qu'ait dit Voltaire,
Milton nous passe en sublimes beautés,
Pope est divin; mais notre goût s'altère.
Voyez plutôt nos tragiques nouveaux,
Et ces tyrans, ces poignards, ces tombeaux;
Je citerois, pour plus grande manie,
La doléance et les pleurs de Thalie,
Et ce théâtre aux bruyantes chansons
Et l'héroïde aux lamentables sons.
Qui nous rendra les chants de la tendresse?
D'où renaîtront ces airs mélodieux,
Faits pour l'oreille et la table des Dieux?
L'ombre et le deuil s'emparent du Permesse.
Plus de Grécourt, encor moins de Chaulieu;
Piron s'endort, Gresset est tout en Dieu.
Un jeune essaim eût volé sur leurs traces;
Mais je les vois portés par le torrent;
Trop égarés dans la sphère du grand,
Pour revenir dans le cercle des Graces.
Vous n'eûtes pas ce vain desir comme eux,
Mes petits vers, et vous fûtes heureux.
Votre foiblesse éveilla ma prudence:
Je balançai le fardeau des sujets;
Et, vous bornant aux plus simples objets,
Je vous contins dans l'abri du silence.
Que nous importe un renom suborneur?
Le repos suit l'obscurité du sage.
Plus près de moi je cherchai le bonheur.
De l'amitié j'obtins le doux suffrage;
Il me suffit. Heureux jusqu'à ce jour,
Vous jouirez long-temps de ce partage,
Contents de plaire aux yeux de Pompadour.

II.

SUR L'AUTOMNE.

Suivons les Ménades ;
Dans leurs promenades,
Amis, rendons-nous.
Bientôt les Pléiades,
L'Aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.
La seule Pomone
Sous ce frais berceau
Rit et se couronne
D'un pampre nouveau.
Du nectar qui coule,
Versé par ses mains,
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qui dans ces jardins,
Du pesant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suspends ton étude ;
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude.
Esclave avec moi,

Du vainqueur de l'Inde
Que le dieu du Pinde
Subisse la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante lyre :
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire
Qui, cher à Thémire,
S'en fait écouter.
Parmi nos convives,
Invitons l'Amour ;
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythere et sa cour.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort
L'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Epicure,
J'en suis les leçons ;
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ses nourrissons.
D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit :
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Eole,
Il naît et s'envole,

Renaît et s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux :
Qu'au milieu de nous
Ce dieu taciturne
Perde son courroux.
Du vin de cette urne,
Enivrons Saturne.
Désormais plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Suivra de Silene
Le pas nonchalant.
Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes
Et les vains desirs,
Tyrans des plaisirs.
Déja sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin!
Les nymphes accourent,
Les faunes m'entourent
Le vin va couler;
L'encens va brûler;
La victime est prête
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Thémire, avec moi,

Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

III.

LE PRINTEMPS.

Sur l'herbage tendre,
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs,
Et l'Aurore arrose
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs.
Déja Philomele
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchants.
Sur un lit de mousse,
Les Amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,
Qui croit qu'elle regne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystere,

Servant nos desirs,
Nous mene à Cythere,
Chercher les plaisirs.
Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le sein
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux;
Le doux bruit des eaux,
Tout offre l'image
D'un aimable dieu;
Tout lui rend hommage.
Dans un si beau lieu
Tout y peint son feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu!
Il pénetre l'âme,
Ce feu trop subtil...
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le printemps,
Tout en même temps
Trace à notre vue
La légèreté,
Souvent imprévue,
Chez la volupté?
L'onde fugitive
A l'ame attentive
Peint à petit bruit
L'ardeur passagere,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergere
Que l'Amour conduit.

L'haleine légere
Du zéphyr badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat;
De l'oiseau volage
Les accords légers,
Peignent du bel âge
Les feux passagers.
Tout ce qui respire,
Nous dit en ce temps:
L'amoureux empire
Est un vrai printemps:
Il plaît, il enchante;
On l'aime, on le chante;
Soins trop superflus!
Vaut-il ce qu'il coûte?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déja plus.

IV.

SUR L'HIVER.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence

De l'ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle ;
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidele,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'un y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,

J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double empire
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre :
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.
Quel sort plus heureux!
Buveur, amoureux,
Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir,
Pour l'heure présente,

Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante,
Toujours un desir.
Grand Dieu ! mes années
Seront au niveau
De vos destinées.
Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau,
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instants,
Les compte et les marque
Aux fastes du temps !
Je l'attends sans plainte,
Sans desir ni crainte ;
Et bien convaincu
D'être un jour vaincu
Par sa rude atteinte ;
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son Epître.
Aussi verra-t-on,
Au fruit de ma veine,
Que, libre et sans gêne,
J'ai bien pris le ton
Du lieu de la scene ;
Car, rimant pour toi
Ce dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre :

Sois-le de mes vers ;
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix,
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

V.

LE HAMEAU.

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
Oh, quelle image !
Quel paysage
Fait pour Vateau!
Mon hermitage
Est un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage
C'est un ormeau
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau ;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un vert nouveau.

Mais c'est Sylvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des Dieux.
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promene
Au point du jour
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Dans ce moment
Un bain charmant
Voit sans mystere,
Sans ornement,
Et la bergere
Et son amant.
Jupe légere
Tombe aussitôt.
Tous deux que faire ?
L'air est si chaud !
L'onde est si claire !
Assis auprès,
Comus après

Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais
Coule à longs traits ;
Toujours la belle
Donne ou reçoit,
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime ou boit.
Le chant succede,
Et ses accents
Sont l'intermede
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomele,
Qui si bien qu'elle
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos desirs,
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramene
De nos plaisirs
L'heure certaine.
O vrai bonheur,
Si le temps laisse
Durer sans cesse
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidelle !
Qu'à pleines mains
Le ciel prodigue,
Comble et fatigue

D'autres humains :
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Sylvie ;
Je jouirai
Et je dirai
Toute la vie :
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

VI.

SUR L'AUTOMNE (1).

Abrege ta course,
Amant de Thétis ;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des chaleurs
A brûlé nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines ;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphyr sans haleine,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,

(1) Cette épître, pour le fond, est la même que celle numérotée II, page 137, qui commence par ce vers, *suivons les Ménades;* mais les changements que l'auteur a faits sont si considérables, que l'on a cru devoir donner séparément cette dernière leçon.

Rit, et se couronne
Du pampre nouveau;
Du nectar qui coule
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Dont la pétulance
L'ivresse, la danse,
Les chants amoureux,
Changent en Ménades
Les folles Dryades,
Qui boivent comme eux.
Romps ton esclavage,
Ami studieux;
Viens, par cette image,
Délasser tes yeux;
Viens, mon cher Ariste.
Philosophe vain,
Est-ce au dieu du vin
Qu'un sage résiste?
Sois sage, mais boi:
Vois le dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre ici la loi.
Dans ce lieu tranquille,
Tu sais qu'enchanté
De la liberté,
J'en ai fait l'asile
De la volupté.
Je veux qu'on allie
Sur un même ton
Maxime et saillie,
Pétrone et Caton,
Sagesse et folie.
Aussi verra-t-on
Epicure à table,

Au banquet aimable
D'un nouveau Platon.
J'y veux pour convive
L'enfant de Cypris;
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive
Sa gaîté naïve,
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort,
Qu'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Quelque vieux Chrysipe
Voudroit follement
Poser un principe
Contre un sentiment.
Pourquoi d'un moment
Que le ciel nous donne
Nous faire un tourment?
La nature ordonne;
Mon cœur obéit;
Sénèque raisonne;
Horace jouit.
Vois de quel emblême
Il a de sa main
Gravé le système
Du bonheur humain.
D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit,
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Eole,
Il naît et s'envole;
Renaît et s'enfuit.
Enivrons Saturne;

Ce vieillard plus doux,
Egayant pour nous
Son front taciturne,
Perdra son courroux
Au fond de cette urne;
Devenu plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silene
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
L'autel est paré
Pour le sacrifice;
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Avec nos bergeres
Chantez, dieu des bois;
Ménades légeres,
Dansez à leurs voix.
Ami, qui t'arrête?
Pour ouvrir la fête,
Je n'attends que toi.
Tu verras Thémire,
Tenant tour-à-tour
Les flèches d'Amour,
Le thyrse et la lyre.
Tu sais quel empire
Thémire a sur moi;
Mais, sûr de ma foi,
L'objet qui m'enflamme
N'a point oublié
La part que mon ame
Doit à l'amitié.

VII.

A THEMIRE.

ÉCRITE DE FONTAINEBLEAU.

1766.

Du froid séjour de la grandeur
J'écris à ma chere Thémire :
Le confident de mon ardeur,
L'Amour est mon ambassadeur ;
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.
J'habite l'asile des rois,
Palais que des sables arides
Environnent au fond des bois,
Où l'on révéroit autrefois
Le rameau sacré des Druides,
Et dont nos maîtres firent choix
Pour lancer leurs meutes rapides,
Et mettre les cerfs aux abois.
J'aime à voir ces chênes antiques,
Et ces tours, ces dômes épars,
Ces rochers vus de toutes parts :
Le désordre de ces portiques,
Ces magnificences gothiques,
N'ont rien qui blesse mes regards ;
Mais mon cœur que peut-il y faire ?
Trouverai-je ici le bonheur ?
J'aime ailleurs ; puis-je ici me plaire ?
Me plaire au faste suborneur
De la gloire et de sa chimere,

Et sous l'iniquité prospere
Abaisser le front de l'honneur ?
Que me veut l'amitié cruelle
De l'ambitieux qui m'appelle
Aux fortunes de ce séjour ?
Ai-je d'autre fortune à faire
Que de consacrer chaque jour
A te voir, t'adorer, te plaire,
A chanter Thémire et l'Amour ?
Arraché de ma solitude
Et des berceaux de mon loisir,
Puis-je goûter, dois-je choisir
Le stérile ennui d'une étude,
Qui n'est pas celle du plaisir ?
Quel intérêt peut me distraire
Du lieu de ma félicité,
Du lieu qu'habite ma bergere ?
Ton climat, douce liberté ;
Son beau ciel, son pur hémisphere,
Ses délices m'ont dégoûté
D'habiter la terre étrangere
De la cour et de la cité.
Thémire, c'est là ton partage,
C'est le bonheur que j'ai quitté.
Puis-je assez m'en tracer l'image ?
Hélas ! j'ai vu finir le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où sans art tes graces parées
Brilloient au milieu du concours
De tes rivales éplorées,
De tes amis et des amours.
C'est le bord heureux de Surene,
C'est le beau gazon de la Seine
Que tes pas légers parcouroient,
Quand tous les zéphyrs accouroient,

Voloient et te suivoient à peine,
Quand Carite et moi t'adoroient,
Et que les Graces admiroient
Leur sœur, leur émule et leur reine.
Ces jeux, que sont-ils devenus ?
Que fait l'innocente Carite ;
La compagne de ma Vénus,
Sa rivale et sa favorite ?
Que mon cœur en étoit jaloux,
Quand le tribut de ses tendresses
Etoit avec des noms si doux
Payé de toutes tes caresses !
Sans l'espoir d'un pareil retour,
Il faut encor que je révere
Cette ardeur qui vous est si chere,
L'Amitié, la sœur de l'Amour,
Si souvent fatale à son frere.
Unis-les tous deux sous ta loi,
Aime ta Carite, aime-moi.
Peut-être la nature sage,
Loin de condamner ce partage,
Médite enfin ce double emploi
Pour le bonheur de son ouvrage.
Mais j'entends retentir les cors ;
La chasse a fini, l'heure exige
Que j'abandonne le prestige,
Du songe charmant d'où je sors.
Que le bruit des chasses m'afflige !
Adieu. D'un si triste tableau,
Thémire, accuse ton absence.
Que veut-on que je peigne en beau,
Sans toi, sans ta douce présence ?
Par une magique puissance,
Veux-tu que tout change à mes yeux ?
Viens toi-même habiter ces lieux ;
La métamorphose est aisée ;

Pour moi disparoîtra la cour
Et tu feras de ce séjour
Eden, Cythere et l'Elysée.

VIII.

A LAURE.

Il étoit grand jour, et l'aurore
Faisoit place aux feux du matin :
Comblé du plus heureux destin,
Et sortant des bras que j'adore,
J'ai quitté ce lit clandestin,
Où puisses-tu dormir encore !
Ce jour m'a paru plus charmant,
L'air plus pur, la terre plus belle ;
Zéphire alloit plus mollement
Caresser la moisson nouvelle ;
L'onde baignoit plus lentement
La rive qui fleurit pour elle.
Ainsi, par un enchantement
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de sa flamme ;
Tout se meut par son mouvement ;
Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de son ame.
O calme, ô repos de mon cœur !
Tu n'étois point cette langueur,
Ni cette foiblesse mourante
Qui terrasse un amant vainqueur ;
Mais cette joie étincelante,
Cette sérénité brillante

D'un cœur content, mais empressé,
Qui jouit du plaisir passé
Par un souvenir qui l'enchante.
J'ai quitté ton divin séjour,
Moins plein de ce feu qui dévore,
Mais encor plus rempli d'amour:
Tel que Céphale au point du jour,
Lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.
Par un invincible pouvoir
Tout s'enflammoit à mon passage;
L'oiseau reprenoit son ramage;
Le Faune sortoit pour me voir,
Et la Dryade moins sauvage
M'invitoit aux plaisirs du soir.
Moi, tout rempli de ma conquête,
Je levois mon front radieux;
J'atteignois les cieux de ma tête,
Et je surpassois tous les Dieux.
Mais d'une victoire si belle,
Quel que soit pour moi tout l'attrait,
Je n'ai dit qu'à l'écho fidele
Le nom que j'adore en secret.
Seul, au fond d'un bois solitaire,
J'ai dit que Laure est tout à moi,
Et sous le cachet du mystere,
J'ai tracé les vers que tu vois;
Ces vers que tu me fais entendre,
Lorsqu'en tes caprices divers
Tu prêtes aux plus foibles airs
L'accent de la voix la plus tendre;
Lorsque tu chantes tour-à-tour,
Cythere, Délos, Hypocrene;
Quand sur ta bouche de Syrene
Je meurs d'amour-propre et d'amour
Qui pourra jamais la décrire,
Cette ivresse de mes esprits?

Mais qu'importent de vains écrits ?
Dans mon cœur ne sais-tu pas lire ?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'Amour inspire ?
On a tant d'ame pour sentir,
Et si peu d'esprit pour le dire !

IX.

A MADEMOISELLE SALÉ.

Les Amours, pleurant votre absence,
Loin de nous s'étoient envolés :
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis, ces enfants ailés,
Voler en foule sur la scene,
Où, pour voir triompher leur reine,
Leurs états furent assemblés.
Tout avoit déserté Cythere,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mere,
Et la ceinture et les atours.
Dieux ! quel fut l'aimable concours
Des jeux, qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Graces,
Et composés par les Amours !
Des Ris l'essaim vif et folâtre
Avoit occupé le théâtre.
Sous les formes de mille amants,

Vénus et ses nymphes, parées
De modernes habillements,
Des loges s'étoient emparées :
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs,
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en pestant, leur hommage,
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore,
L'Amour est las de voltiger ;
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que, pour vous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne sait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeler.
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie ?

X.

A BATILDE.

A toi, l'aimable solitaire,
Pour qui mon cœur s'est déclaré ;
Objet de mon culte ignoré,
Vois sous ce cachet du mystere

Tout l'amour que je t'ai juré :
Ce n'est point cet amour vulgaire,
Où l'homme profane est livré
Je sens qu'un feu pur et sacré
Me rend digne du sanctuaire
Où mon audace a pénétré.
Je brûlai des flammes mondaines,
Et courant la mer des dangers,
J'amusai mes goûts passagers
Du chant des profanes Syrenes.
Aujourd'hui, changeant de desirs,
J'aborde une plage nouvelle :
La voix des colombes m'appelle
Au port des tranquilles plaisirs.
Non, tout ce que le monde inspire
De délire et de sentiment,
N'égale pas l'embrasement
De l'amour qu'ici l'on respire.
L'amour sans doute a plus d'attraits
Dans les chaînes de la contrainte;
Et les barreaux de ton enceinte
Donnent plus de force à ses traits :
Ainsi qu'à travers un nuage,
L'astre qui commande aux saisons,
Darde, par un étroit passage,
Tout le faisceau de ses rayons,
Pénetre et brûle davantage.
Le bonheur habite ces lieux.
Malgré le deuil qui t'environne,
Malgré l'appareil envieux
Du voile épais qui te couronne,
Que Batilde est belle à mes yeux !
Que la foi du peuple révere
Ce noir et saint déguisement !
Batilde, tu sais quel tourment
Causoit cette barriere austere

Aux yeux peu dévots d'un amant.
Enfin mon ardente priere
Amena ce jour de lumiere
Qui combla mon enchantement.
O jour ! ô fortuné moment !
Que mon sort fut digne d'envie !
Moment d'ivresse et de transport !
Je vis les charmes de la vie
Sortir des crêpes de la mort.
L'Amour est le dieu des mysteres :
Il dit à ces voiles austeres
De disparoître à mes regards ;
Ces voiles tomberent épars.
Il détacha de sa main même
Ce bandeau, ce sacré lien,
Qui, mis à la place du sien,
Lui fit un nouveau diadême.
Tes cheveux déliés, soudain
Par anneaux flottants s'épandirent,
Et, comme un nuage, couvrirent
L'ivoire poli de ton sein.
Quel autre tableau ! quelle image !
Par un prestige de l'Amour,
Ce tombeau, ce lieu d'esclavage,
Devint le plus riant séjour.
Tes grilles furent éclipsées,
Et mille fleurs entrelacées
Formerent des berceaux divins,
Où sur ta tête rayonnante
Voltigeoit la troupe riante
Des Amours et des Chérubins.
Vous brûlez de toutes leurs flamm...
Tendres captives, belles ames,
Qui gardez le feu des autels
L'Amour, des célestes délices,
Vous mene aux tendres sacrifices

Qui font le bonheur des mortels.
Hélas ! je l'ignorois encore
Ce don d'aimer, ce vrai bonheur ;
La Sulamite que j'adore
M'apprit qu'il étoit dans mon cœur.
Que le tien, Batilde, y réponde ;
Unis par des liens si doux,
Dans notre obscurité profonde,
Dans l'oubli du siecle et du monde,
Nous pouvons tromper les jaloux.
Un labyrinthe impénétrable
Dérobe aux mortels tes appas ;
J'en aurai le fil secourable,
L'Amour y guidera mes pas.
En dépit du destin avare
J'obtiendrai, pour prix de ma foi,
Le trésor qu'une loi bizarre
Du reste du monde sépare
Pour n'être connu que de moi.
Au jardin des roses captives,
Celle dont mon cœur est blessé,
Est dans un buisson hérissé
Qui retient ses feuilles plaintives.
N'importe, j'en saurai jouir ;
Attends, ma belle prisonniere,
Je franchirai cette barriere ;
Et comme le vent du zéphyr,
Ranimé, dès l'aube premiere,
Mon souffle ira t'épanouir.
Cette nuit nous sera propice ;
Lorsque les ombres couvriront
Les murs du claustral édifice :
Quand les cantiques finiront,
Quand les meres s'endormiront
Dans leur froide béatitude ;
Et quand les jeunes gémiront

Du vide de leur solitude;
Veille, attends-moi dans ce séjour.
Si tu brûles pour mon retour;
D'une ardeur plus impatiente
Prévenant l'étoile du jour,
J'irai, solitaire charmante,
Combler, accabler mon amante
De tous les feux de mon amour.

XI.

A OLYMPE.

Tandis que l'enfant de Cypris
Inspire et féconde l'adresse
De ses nocturnes favoris,
Et dans la nuit la plus épaisse
Trompe les cocus de Paris;
Quand l'Hymen dort, quand l'Amour veille;
Quand le suisse prête l'oreille
Au marteau que va doucement
Soulever la main d'un amant;
Quand les Martons en sentinelle
Observent les pas des jaloux;
Quand plus d'une épouse infidelle
Ferme sur elle les verroux;
Lorsqu'une heure sonne et m'appelle
Je pars, je vole où me conduit
La route la plus solitaire,
Donnant pour guide le mystere
Au dieu des faveurs qui me suit;
J'arrive auprès de ta demeure;

Et loin des passants et du bruit,
Couvert du manteau de la nuit,
J'attends ton retour et ton heure.
Ces vers te peindront le local
Voisin de tes toits domestiques :
Près de ce temple monacal,
Par ses cloches et ses cantiques,
A notre repos si fatal,
Deux petits monuments antiques
Ont un frontispice inégal ;
Une Madone et sa chapelle,
Une naïade et son canal
Font une accolade nouvelle.
Au centre est un enfoncement,
Un refuge, un abri fidele,
Qui sert de niche à ton amant.
Aux divinités mes voisines
Je dis l'excès de mon amour,
Et les entretiens tour-à-tour
Des plaisirs que tu me destines.
Objet de ce saint monument,
Dis-je, en m'adressant humblement
A la pucelle égyptienne,
Souffre qu'un profane, un amant,
Au lieu de dire une antienne,
Soupire à tes pieds son tourment.
Tu me vois d'un regard sévere,
Et cette lampe qui t'éclaire,
J'en juge par son tremblement,
Me prête à regret sa lumiere.
O déesse ! écoute un moment :
De tous les voiles du mystere
Je couvre mon égarement ;
Et si d'une ardeur criminelle
Je brûle involontairement ;
Au moins suis-je un amant fidele.

Toi qui du fond de ces canaux
Fais jaillir ta vive cascade,
O nymphe! ô gentille naïade!
Dont j'entends murmurer les eaux,
Avec plaisir tu dois apprendre
Le bonheur d'un amant heureux:
Tu seras propice à mes vœux;
Les naïades ont le cœur tendre.
Quand je parle ici de mes feux,
Que fais-tu, nymphe de la Seine?
Peut-être en ces humides lieux
Quelque Triton audacieux
Perce ta voûte souterraine.
Je le vois, brûlant de desir,
Réchauffer ton onde glacée,
Et sur ton urne renversée
Trouver la source du plaisir.
Loin que ta pudeur s'y refuse,
Combien de fois, sans l'arrêter,
Sais-tu lui faire répéter
Les jeux d'Alphée et d'Aréthuse?
Ma nymphe aussi vive que toi
Dans peu goûtera ces délices,
Aura ces gages de ma foi,
Et verra de tels sacrifices.
Mais, tandis que dans ce réduit,
Ma veine coule avec ton onde,
Près de nous j'entends quelque bruit!
Au travers de la nuit profonde,
Quel est le flambeau qui me luit?
Le bruit cesse... il se renouvelle...
L'espoir fait tressaillir mon cœur.
C'est Olympe... on frappe, c'est elle.
Ah! c'est l'instant de mon bonheur!
Je vole, Olympe, où tu m'appelles;
Prépare tes flammes nouvelles

Pour tous les transports que je sens.
Adieu, fontaines et chapelles,
Adieu, nymphes; adieu, pucelles;
J'invoque des Dieux plus puissants.
Amour, porte-moi sur tes ailes
Au paradis fait pour mes sens.

XII.

SUR LA VOLUPTÉ.

Hôte aimable d'un lieu charmant,
Où, loin du faste et du tumulte,
Tu parois si fidele au culte
Du dieu pere de l'enjoûment,
J'irai sous ce bois respectable,
De myrte et d'oliviers planté,
Revoir à tes côtés à table
L'innocence et la volupté.
Des grands ainsi que du vulgaire,
Que ces beaux lieux soient ignorés!
Dans ce bachique sanctuaire,
Tous ces profanes altérés
Porteroient leur soif téméraire.
Adorons de loin nos tyrans;
Si la gloire avec eux habite,
L'ennui suit la pompe et les rangs,
Et tu sais que la joie évite
L'air fâcheux des Dieux et des grands.

Non, vous n'aurez point notre hommage,
Vous dont j'ai bravé les mépris;
Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête du sage.
Plus de plaisir, moins de splendeur;
Vos ennuyeuses excellences,
Et vos sérieuses grandeurs
Glaceroient nos vives séances.
Les Dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes:
La grandeur fut faite pour eux;
Le plaisir fut fait pour les hommes:
Ils sont grands, nous sommes heureux.
Que la saturnale établie
Dans ton rustique appartement,
Leur prouve notre enchantement!
Quand l'ivresse parle, et délie
Les nœuds du froid raisonnement;
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime et la saillie,
Et que des cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la folie
Les ressources du sentiment;
Dieu, respectez l'égarement
D'un heureux mortel qui s'oublie,
Plus dieu que vous dans ce moment.
Pendant que l'active opulence
Possede sans pouvoir jouir,
Coulant dans l'ombre du loisir;
Des jours faits pour l'indépendance;
Une oisive et molle indolence
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance:
Ami, voilà la volupté;

Libre enfant de l'oisiveté
La volupté toujours nouvelle,
Vive sans fougue et sans transports,
Qui fuit afin qu'on la rappelle,
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les desirs au lieu de remords !
Sur mon front serein, la jeunesse
Seme encor les fleurs et les lis;
Je bois, je folâtre, et je ris;
Si je succombe à ma foiblesse,
Un Dieu, réchauffant mes esprits,
De ma flamme et de mon ivresse
Redouble à chaque instant le prix,
Et chaque instant qui fuit me laisse
Plus altéré, mais plus épris.
Nuit charmante, arrête, prolonge
Les douceurs d'un festin pareil;
Reculons l'instant du sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.
Que l'aube à son brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore
Disputant de vers et d'amour;
Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les fleurs, les plaisirs et l'aurore !

XIII.

PORTRAIT DE LA NUIT.

A MADAME ***,

J'avois conduit Eglé chez son Apelle.
Là, parcourant les plus rares portraits,
Je dis à l'art : Regarde... qu'elle est belle !
Pour ton chef-d'œuvre as-tu vu plus d'attraits ?
Rends tes pinceaux dignes de ce modele ;
Place l'objet, touche, colore, excelle,
Peins la beauté... mais sous de nouveaux traits.
Saisis d'Eglé le piquant caractere ;
Nous ne voulons naïade, ni bergere ;
Vénus, Hébé... tu les peignis cent fois ;
Minerve est triste, et Pallas si sévere !
Junon si fiere ! Il faut un autre choix.
Flore, dis-tu ? mais Flore, toujours Flore !..
Cherchons... Tu vas me proposer l'aurore,
Et m'éblouir de l'éclat qui la suit.
Non. Mais écoute un plan qui me séduit,
Un sujet neuf qui pourra te surprendre ;
Peignons Eglé sous les traits de la nuit.
Mais quelle nuit ! Dieu ! pourras-tu la rendre ?
Aux champs des airs vois ce char emporté
Par des coursiers que guide une déesse :
Il vole, il fuit loin du jour qui la presse ;
Entre elle et lui regne l'obscurité.
Du firmament l'éternelle courriere,
Portant le calme et la sérénité,

Est au milieu de ce trône argenté.
De ses yeux part un sillon de lumiere
Qui perce l'ombre, et marque sa carriere.
Un voile obscur, enflé par les zéphyrs,
Sur ses cheveux qui flottent en arriere
Lui fait un dôme émaillé de saphirs.
De ses chevaux une main tient les rênes;
L'autre répand des moissons de pavots,
Dont les Amours, pour prix de leurs travaux,
Font des festons bien plutôt que des chaînes.
L'oiseau qui chante aux portes du matin
Sommeille encore aux pieds de la déesse;
La nuit retarde un concert qui la blesse :
Pourquoi sitôt voir arriver sa fin?
Hélas! de l'homme elle endort le chagrin,
Flatte l'espoir, console la tristesse,
De mille amants protege la tendresse
Et de tout être adoucit les destins.
Quand la nuit veille au bonheur des humains,
Pourquoi le jour veut-il naître sans cesse?
Toi, dont ici j'ai crayonné les traits,
Quand je t'éleve aux célestes demeures,
C'est pour régner sur les plus douces heures:
Heures d'amour, de délice et de paix.
Donne au pinceau l'honneur de cette image;
Lors je dirai, contemplant tes attraits:
Nuit, belle nuit, que ce nom t'encourage!
Donne l'exemple aux heureux que tu fais;
Nuit du bonheur, que ton cœur le partage!
Jouis. l'Amour te rendra tes bienfaits.

XIV.

A CLAUDINE.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
Faut-il des noms et des titres divers?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême?
Claudine est belle, et suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hasard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore?
Son humble état la rend plus chere encore.
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore:
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis; j'y vis tous les Amours.
Simple sans art, belle sans imposture,
Ton teint naïf brilloit de ses couleurs,
Tes seuls appas composoient sa parure,
Et tes cheveux, bouclés à l'aventure,
Flottoient au vent sur un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduisants
Tous les desirs d'un instinct de seize ans,
Cette candeur, cette vérité pure,
Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand, pour jouir de ta flamme secrette,

Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour
De chiffonner ta simple collerette,
Que ces bijoux, ces clinquants de toilette,
Dont sont chargés tous nos tetons de cour!
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangere,
Changerois-tu ton amant et ton sort?
Ne te plains point, trop heureuse bergere!
Nous folâtrons sur la verte fougere:
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit du mystere
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur, ton maître et mon curé;
Lorsque ta main enivra le saint homme,
Lorsque, sans lui, sans notaire et sans Rome,
Par nous deux seuls notre amour fut juré.
Ce presbytere en un temple adorable
Changea soudain; l'Amour en fut le dieu.
On te l'a peint un monstre redoutable,
Et tu le vis, c'est un enfant aimable.
On t'en a fait un crime, et c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit! Que de baisers de feu
Donnés, rendus, précipités sans nombre!
Pour les compter ils nous coûtoient trop peu;
L'aube du jour moins de fleurs vit éclore.
Que de baisers que je cueillois encore!
Et si l'instant de cacher notre amour
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil, vers le quart de son tour,
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir:
Le soir aux champs je courus te revoir,
Et souviens-toi du tendre badinage
Dont je laissai l'empreinte à ton herbage.
La nuit revint et passa ton espoir.

A table encor de pareils sacrifices
Furent tentés; le pasteur pérora,
But et dormit, et ma main s'égara.
Que de beaux jours, que de nuits plus propices,
Ont secondé nos furtives délices!
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours?
Le temps m'appelle et m'entraîne à la ville;
Je vais quitter le plus beau des séjours:
Mon âge d'or couloit dans cet asile;
L'âge de fer est aux lieux où je cours.
Sans être ému, j'y verrai tout Cythere,
L'art des cités et la pompe des cours:
J'en fais serment au dieu de ma bergere,
Claudine aura mes dernieres amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire,
Dans ce hameau tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougere,
Lubin, Antoine, et ce jeune vicaire...
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours.

XV.

A GALATÉE.

N'AUSEZ-VOUS point un amant?
Dois-je craindre en vous l'art de feindre?
Occupé d'un songe charmant,
N'ai-je point un réveil à craindre?
Aimez-vous? D'un cœur enflammé
Connoissez-vous le bien suprême?
Et s'il est vrai que ce cœur aime.
Hélas! suis-je l'objet aimé?

Si je le suis, pourquoi le taire?
Ordonnez au dieu du mystère
De m'annoncer un sort si beau.
Lorsque son flambeau vous éclaire,
Pourquoi me laisser son bandeau?
Pourquoi ces contraintes muettes,
Quand je fais parler mes ennuis?
Déclarez donc ce que vous êtes.
Pour m'apprendre ce que je suis.
Oui, mon ardeur est écoutée;
Je touche au bonheur que j'attends:
Naïve et tendre Galatée,
Ton ame n'est point infectée
De l'art des coquettes du temps.
La nature fit ton partage
De ce ton de voix, ce langage
Fait pour rassurer les amours;
Et j'en crois, plus que tes discours,
Tes yeux, ton maintien et ton âge;
J'en crois cet entretien charmant,
Où le goût et le sentiment
Jurent une étroite alliance;
Où l'esprit, qui joue et qui pense,
Sait unir, je ne sais comment,
L'air de noblesse au ton d'aisance,
Et les graces de la décence
A tout le sel de l'enjoûment.
D'un nœud fatigant et bizarre
L'Hymen te lia pour jamais.
Il est temps que l'Amour répare
Tous les maux que l'Amour a faits.
Je sais trop qu'il faut nous contraindre;
Moi, j'aurai des rivaux à craindre,
Toi, des Argus à ménager.
L'obstacle doit t'encourager:
Goûtons, au lieu de nous en plaindre,

Les attraits piquants du danger.
Malgré l'hymen et ses chimeres,
Malgré les époux et les meres,
O ma Galatée, aimons-nous!
Rendons même grace aux jaloux.
Malheur aux chaînes trop légeres
Que suit le poison des dégoûts!
Contre les vents et leur injure
Le chêne ébranlé se rassure,
Et se raffermit par leurs coups.
L'âge fuit, le temps nous devance;
L'heure où la fleur s'épanouit,
Avec elle s'évanouit:
Sujet à la même inconstance,
L'instant heureux où l'on jouit
S'envole avec la jouissance.
Hâtons-nous de plaire aux amours:
Ton printemps ne fait que d'éclore;
Un autre âge qui me dévore
Commence l'été de mes jours.
Te dirai-je enfin le présage,
L'espoir du bonheur qui me luit?
Je rêvois à toi cette nuit...
Quel mensonge! ah, Dieux! quel dommage!
Rien ne peut égaler l'image
Que le doux charme qui te suit.
D'amour la plus étroite chaîne
Unissoit nos sens éperdus,
Et dans nos transports confondus
Ma bouche respiroit à peine,
Que mes soupirs m'étoient rendus.
Dieux! ô Dieux! quelle apothéose!
Quels baisers en foule cueillis,
Volés sur tes levres de rose,
Et rendus sur ton sein de lis!
Pardonne; tu blâmes peut-être

Ces vers libertins que tu voi ;
Mais ces vers, tu les as fait naître ;
Et quel songe aurois-je sans toi ?
On doit s'exprimer comme on aime.
Ma main te grave en traits de feu
L'amour que j'ai senti de même.
Qui respecte tant, aime peu.
Rougis, j'en verrai plus de charmes,
C'est le plus beau des coloris :
Rougis, la pudeur en alarmes
Est plus touchante que les ris.
L'Amour, craintif dans son enfance,
N'est qu'un timide enfant qui pense
Sans oser se faire écouter ;
Mais l'Amour, quand il est extrême,
Est un maître, est un dieu suprême,
Qui ne voit rien à redouter.

XVI.

A MISS ***.

Mon cœur, tu n'avois point aimé :
Du véritable amour reconnois la puissance,
Et d'un feu constant animé,
Pleurons les plus beaux jours perdus dans l'inconstance.
Lorsqu'à l'autel du plus jeune des Dieux
J'immolai cette fleur, prémice de mon âge,
Avide, emporté, curieux,
J'usai de tout sans en goûter l'usage ;
D'un rapide bonheur je ne vis que l'image ;

Je perdis tout le fruit des plaisirs de ce jour,
La nature en eut tout l'hommage :
C'étoit l'instinct, ce n'étoit point l'amour.
Soudain, par des flammes nouvelles,
Je vis mes sens se rallumer;
Je m'épuisois à les calmer.
Du plus volage Amour je fatiguois les ailes.
J'attaquois cent beautés par mes vers infideles;
J'en sus quelquefois désarmer :
Mais, plus amant du plaisir que des belles,
C'étoit jouir, ce n'étoit point aimer.
J'aimai bientôt par habitude;
L'obstacle et le danger ressuscitant mes goûts,
Je fis mes plaisirs les plus doux
De combattre une Agnès, de soumettre une prude;
L'amour est un plaisir, et j'en fis une étude :
J'en fis l'art, et traçant le système amoureux,
J'enseignois le bonheur, et n'étois point heureux.
J'aime enfin, j'ai rendu les armes;
Le vrai trait est parti du carquois des Amours.
J'ai connu les tendres alarmes,
Et mes yeux, étonnés de leurs premieres larmes,
Ont vu l'unique objet qu'ils aimeront toujours.
Contre un penchant réel je combattois encore;
Les mains d'une étrangere ont apporté mes fers :
Londres fut le berceau de celle que j'adore,
Et l'astre de mes jours s'est levé sur les mers.
O nymphes d'Albion, je reconnus sans peine
Ce teint, cette taille, ces traits
Dont Thétis, votre souveraine,
De l'une de vos sœurs composa les attraits!
Pour fixer une ame inconstante,
L'Amour prit soin de la former
Tendre, naïve et caressante,
Faite pour plaire, encor plus pour aimer;
Si vive dans les ris, dans les pleurs si touchante:

Portant tous les traits précieux
Du caractere d'une amante,
Le plaisir sur sa bouche et l'amour dans ses yeux.
O toi qui vas régner sur mon ame attendrie,
O ma jeune étrangere, écoute mes accents!
Étouffe les cris impuissants
De la folle pudeur où l'enfance est nourrie;
Ne rougis que d'attendre, et permets à tes sens
La liberté, trésor de ta patrie.
Des préjugés, choisis ceux des plaisirs.
Le passé n'est plus rien, l'avenir est un songe.
L'amour est tout, l'honneur est peut-être un mensonge.
Fais taire ce tyran, fais parler tes desirs :
Voilà tes dieux; voici ce qui les touche.
Rends-toi, jouis, et permets qu'à mon tour
J'ose en tes bras te prouver mon amour,
Par mes soupirs expirant sur ta bouche :
Là, sur ton cœur que j'aurai pu charmer,
Là, dans le sein de l'ivresse suprême,
Là, tous les Dieux, Vénus et l'Amour même
Apprendront comme il faut aimer.

XVII.

A THÉLAMIRE.

Au dieu! qui pourroit résister
Au nouveau charme qui m'attire?
Les Graces vont toucher ma lyre,
L'Amour avec moi va chanter;
J'entends la voix de Thélamire,

Et mon ame, sans s'arrêter,
S'abandonne au double délire
De la voir et de l'écouter.
Oh! que de conquêtes nouvelles
Feront nos chants mélodieux,
Si le langage aimé des Dieux
Devient encor celui des belles!
A la voix des muses mortelles,
Quels accents seront comparés?
Ah! s'ils veulent être adorés,
Que ces Dieux nous parlent comme elles!

XVIII.

A CORINE.

O dieu! quel infidele guide,
Des Amours veut te séparer?
Reviens, triste amante d'Euclide
Et quitte le sentier aride
Où Maupertuis va t'égarer.
Laisse tant de sublimes folles,
Dont la marotte est le compas,
Passer de Cythere aux écoles,
Et manquer des calculs frivoles
Au lieu de compter leurs appas.
De Phaon l'amante plus sage,
Qui ne chanta que ses amours,
De l'esprit qu'elle ent en partage,
Fit-elle un abus si sauvage?
Perdit-elle ainsi ses beaux jours?
Quand des tristes Zénon d'Athene,
L'erreur étendant le pouvoir,

Du portique à la cour romaine
Apporta l'ennui du savoir,
Vit-on, de leur étude avide,
Julie oublier nos chansons,
Et prendre en secret les leçons
D'un autre art que celui d'Ovide?
Qu'Uranie, au front soucieux,
Tristement couronné d'étoiles,
Perce la nature et ses voiles,
Parcoure et compasse les cieux!
Mais toi, dans l'enceinte dorée
D'un entresol délicieux,
Livrée aux soins officieux
Des suivantes de Cythérée
Ne vois que ces riens précieux
Dont brille la beauté parée,
Et sur ton image adorée
Fixe ton étude et tes yeux.
Tout est là, quel autre système,
Quel autre esprit peut t'animer?
Ignorer tout, mais tout charmer,
Voilà ta science suprême;
Plus savante que Newton même,
Si tu savois encore aimer!
Tandis qu'un petit Zoroastre
Veille aux portes du firmament,
Et cherche au ciel quelque désastre,
Dans ton alcove, obscurément,
Observe à tes pieds un amant,
Et renonce au coucher d'un astre;
Le flambeau d'amour est le tien:
Qu'il préside au plus doux lien,
Qu'il serve aux plaisirs du mystère
Et que sa flamme qui t'éclaire
Se change, selon tes desirs,
En cette lampe de Cythère,

Nocturne témoin des plaisirs.
Au tourbillon de ton ivresse,
Que le sommeil et la mollesse
Ne te conduisent qu'à rêver;
Et par une étude certaine,
Vois chez toi, pour tout phénomène,
L'aurore à midi se lever.
Si, prenant un vol curieux,
Tu veux, d'une ame plus active
Franchir le cercle injurieux
Où le préjugé te captive,
Ajoute au don de la beauté
Les arts et les talents aimables:
L'Amour est par eux excité,
Et par plus d'objets arrêté
A des triomphes plus durables.
Connois l'art profond des accords,
Fais parler un clavier sonore,
Et prête une ame à ses ressorts,
Par un chant plus flatteur encore.
Suis les pas, surpasse la voix
De Terpsichore et des Syrènes,
Et par tous ces dons à la fois
Présente à nos cœurs plus de chaînes.
Aux yeux des Pindare jaloux
Fais voir ma sublime écolière:
Fais des vers tendres comme nous,
Oh! que le charme en sera doux
Si ton cœur en fait la matière!
Pour t'instruire et pour t'écouter,
L'Amour m'a déclaré ton maître;
Je vais t'apprendre à le chanter,
Mais t'apprendrai-je à le connoître?

XIX.

A ISSÉ.

Que ton empire est dangereux!
Quoi! tu veux que je chante, et ton cœur ne peut être
L'objet de mes chants amoureux?
Quel espoir de succès sans l'espoir d'être heureux?
Je parlerois d'amour, j'en brûlerois peut-être;
Tu louerois mes accords, et tu rirois des feux
Qu'avec mes vers tu ferois naître!
Vois quel supplice rigoureux.
Tel un prêtre à Délos, d'abord calme et paisible
Le front paré de fleurs et ceint de majesté,
Chante un hymne à son dieu, doucement agité.
Mais, saisi tout-à-coup par un charme invincible,
Trop plein de la divinité,
Il se trouble, il s'égare, et d'un aspect horrible,
Frappe le peuple épouvanté.
Eh bien! Issé, l'Amour est cent fois plus terrible
Dans un cœur qui l'a surmonté.
Des Dieux j'adore la présence;
Elle honore fort les mortels:
Mais, s'il falloit ainsi connoître leur puissance,
Je renoncerois aux autels.
Je les ai trop sentis dans l'avril de mon âge,
Ces emportements, ces fureurs.
L'aurore de mes ans se leva dans l'orage;
Apollon et l'Amour s'étoient fait le partage
De mes fanatiques erreurs.
Je leur fis à tous deux d'imprudents sacrifices;

Leur main répandit sur mes jours
Et les poisons et les délices.
Mes études et mes amours
Etoient les jeux de leurs caprices :
Ils égaroient mes sens et mes esprits novices,
Je condamnois leur culte et le suivois toujours.
Si la loi du penchant, si ta voix me ramene
Aux concerts de Délos, aux fêtes de Cypris,
Plus calme dans mes goûts, plus sage en mes écrits,
Chez les Dieux que je sers j'habiterois sans chaîne;
Doucement inspiré, légèrement épris,
Je goûterai mieux tout le prix
Des roses de Cythère et des eaux d'Hypocrene.
Ecrire, aimer par sentiment,
Peut-être un peu par habitude;
Respecter la science et cultiver l'étude,
Réchauffer la raison du feu de l'enjoûment;
Tour-à tour sentir l'agrément
Du monde et de la solitude;
Des scenes de la vie égayer le prélude,
Sans en craindre le dénoûment :
Voilà mon sort, voilà comment,
Sans espoir, sans inquiétude,
Vivra jusqu'au dernier moment,
Dans l'humaine béatitude,
L'homme, le poëte et l'amant.

XX.

A OLYMPE.

Il faudrait aimer pour m'entendre :
Loin tout profane curieux,
Peu fait pour écouter, moins digne de comprendre
Ce langage mystérieux.
Regretter, desirer, attendre ;
Brûler d'un feu qu'on cache à tous les yeux,
Montrer dans tous les temps, porter dans tous les lieux
Cet ennui renaissant que rien ne peut suspendre ;
Voir les plaisirs et s'en défendre ;
Tranquille ou vagabond, stupide ou furieux,
Fixer tout sans rien voir, ou voir tout odieux ;
Passer d'un songe affreux au rêve le plus tendre ;
Voilà mon cœur, Eglé, c'est à toi d'y descendre,
C'est à toi de sentir qu'on ne peut aimer mieux.
Conçois tous les tourments de mon ame éperdue,
Quand le destin jaloux me sépare de toi ;
Tu sais bien, quand tu m'es rendue,
Si l'Amour a des traits qu'il n'ait pas faits pour moi.
Te contempler, t'adorer, te le dire ;
Soupirer à tes pieds cet amoureux tourment
Qui n'a plus ni langueur, ni crainte, ni martyre ;
Pressentir et vouloir ce que ton cœur desire ;
De nos vœux mutuels suivre l'enchaînement ;
Par les routes du sentiment
Conduire ton ame au délire,
Du délire au ravissement ;

Oublier l'univers dans cet égarement ;
Dans un de tes regards, dans ton moindre sourire,
Trouver par-tout l'heureux moment :
Vois la force de ton empire,
Et le bonheur de ton amant.
Dans un lieu de mystere, impénétrable et sombre,
J'ensevelis ma gloire, et cache ton vainqueur :
C'est là, qu'absent de toi, j'aime à compter le nombre
Des sacrifices de ton cœur.
Ici, chaque instant les rappelle ;
Si je veille, mes sens ne sont pleins que de toi.
La nuit à mes desirs fidelle,
T'apportant sur son aile,
Pare de ta beauté les songes que je voi.
Ici sous ces mêmes ombrages,
Où Morphée et l'Amour, l'un par l'autre amenés,
Nous ont tant de fois couronnés,
J'ai vu sans voile et sans nuage
Un de ces songes fortunés ;
Dans un cercle mouvant de rapides images
Mes esprits furent entraînés.
Sur un trône éclatant j'étois ce dieu du monde,
Qu'on dit seul, et qu'on dit heureux.
Peu jaloux d'exercer ma sagesse profonde,
Sans régir l'univers, sans allumer ses feux,
Sans calmer, ni soulever l'onde,
D'un dieu qui peut aimer, trop inutiles jeux,
Je rendois au néant tout ce vaste assemblage,
Tout disparoissoit à ma loi.
Echappé du commun naufrage,
Ton seul être vivoit immortel comme moi.
Ta joie et tes plaisirs étoient mon seul ouvrage
Ton éternel amant t'adoroit sans partage,
Plus libre et plus digne de toi.
Des siecles s'écoulant, et leur suite innombrable
Ont vu ma constance immuable ;

D'autres objets se sont offerts.
Au souffle de ma voix puissante
J'ai fait, pour t'adorer, naître un autre univers;
De nouveaux cieux se sont ouverts
Pour y contempler mon amante;
Pour y voir notre flamme à jamais renaissante
Peupler les éléments divers,
Au gré de nos ardeurs fécondes,
Je voulois tout former, tout créer avec toi;
Je voulois unir tout en moi
Le plaisir des causes secondes.
Tu ris du vain transport de mes sens agités;
Tu tends les bras, tu me rappelles
A des jouissances réelles,
A de plus sûres voluptés.
Je t'entends; quelle erreur avoit pu me séduire?
Loin ces fantômes de la nuit!
Sans détrôner les Dieux, sans créer ni détruire,
Le bonheur est plus près, l'Amour nous y conduit.
Goûtons bien les plaisirs. Qu'importe leur durée?
Nos jours sont au destin, le moment est à nous.
Rendons les Dieux même jaloux
Et de mes cieux et de mon empirée;
Sois mon délire et mon amour.
Ce gazon qui t'attend, l'ombre de ce séjour,
Vaut pour moi la voûte azurée.
Ivre de mes plaisirs, content de tes appas,
Viens jouir, viens brûler de ce feu qui m'inspire;
Je veux que ton sein et tes bras
Soient les bornes de mon empire.

XXI.

A DORIS.

Doris, confidente des Graces,
Toi, que la beauté même appelle à son secours,
D'Eglé tu suis par-tout les traces.
Tu pares ses attraits, tu formes ses atours,
Et chaque ornement que tu places
Est un piége pour les amours.
Des parures du goût l'élégant assemblage
Fait par toi le charme des yeux.
Tu sais rappeler Flore et réparer l'outrage
Que fait le temps injurieux.
Tu peux le disputer aux Dieux
Dont tu rends plus parfait l'ouvrage.
Quelle fée auroit ton pouvoir,
Lorsqu'un sceptre léger sous ta main fait mouvoir
Ces boucles, ces tresses légeres;
Quand sur les traits d'Eglé, par ton art embellis,
Tu mêles l'incarnat des roses étrangeres
A la pure blancheur des lys?
Quel bonheur est le tien! que les Dieux que j'implore
N'ont-ils donné ton sort à mes desirs?
Quand le jour, achevant d'éclore,
De Flore et de Zéphyr éclaire les plaisirs,
Tu la vois dans son lit, cette Eglé que j'adore,
Plus fraîche que l'Aurore,
Plus folâtre que les Zéphyrs.
Quel spectacle à mes yeux y renaîtroit sans cesse!
D'Eglé nuit et jour occupé,

Je verrois ce désordre où le sommeil la laisse,
De ses bras étendus, de son sein échappé,
M'offrir l'image enchanteresse.
Je la suivrois au bain, où mes sens plus épris
Jouiroient cent fois davantage.
Mes avides regards se feroient un passage
Dans le cristal des eaux qui baignent ma Cypris.
Mais Eglé s'éveille et te sonne.
De mille Amours déja la foule t'environne.
Leve avec ses rideaux le bandeau du sommeil.
Que ne puis-je être à son réveil ?
De mille vœux confus c'est la foule nouvelle.
Cette Eglé qui, jamais d'accord,
Veut tout, ne veut plus rien, te renvoie et t'appelle,
Se leve, fuit le jour, te gronde et se rendort.
Jaloux de tes belles journées,
Doris, que ne puis-je avec toi
Changer mes tristes destinées ?
Doris, je donnerois, je croi,
Le regne entier du plus grand roi
Pour une de tes matinées.

XXII.

A THÉMIRE.

Lieu sombre, asile du mystere
Où j'ose porter mes regards
Sur tous les secrets de Cythere ;
Où l'Amour, me prêtant ses dards,
M'enseigne, aux genoux de sa mere,
A chanter le plus beau des arts ;

Beau lieu, rassemblez sur ma tête
Tous les myrtes de ce séjour.
Que les rayons du plus beau jour
Eclairent la plus belle fête !
Mon art a servi mon amour :
Enfin Thémire est ma conquête.
O vous, plaisirs que j'ai chantés !
Nuits de bonheur, jours de tendresse,
Jeux, jouissances, voluptés,
Qu'êtes-vous près de cette ivresse,
Près des charmes que j'ai goûtés
Auprès de mon enchanteresse ?
Que tout songe ici disparoisse
Quand j'embrasse les vérités !
Divins maîtres de l'harmonie,
Remportez le prix du génie.
Au seul honneur du sentiment,
Votre admirateur veut prétendre :
Laissez au plus sensible amant
Le prix de l'amour le plus tendre.
Ecoutons leurs doctes chansons,
Thémire ; et dans la douce ivresse
Des plaisirs dont nous jouissons,
Donnons l'exemple de tendresse,
Dont ils ont donné les leçons.
Si notre ardeur se fait connoître,
Les insensibles se rendront,
Les infideles reprendront
La loi du dieu qui fut leur maître,
Et les neuf pucelles viendront
Pour apprendre à cesser de l'être.
Il est temps d'arrêter le cours
Des libres transports de mon ame ;
Juge de l'excès de ma flamme,
Au désordre de mes discours.
Que l'amant craintif qui soupire

Hésite à conter son tourment,
Que le foible son de sa lyre
S'éleve et croisse lentement,
Pour dire en tremblant qu'il desire;
Mais lorsqu'on aime et qu'on inspire
Ses feux, sa joie et ses desirs;
Qu'on ose et tout faire et tout dire,
L'amant heureux dans son délire
Doit ainsi chanter ses plaisirs.

XXIII.

A ÉGLÉ.

Oui, je t'adore, et j'ose t'en instruire:
Mes yeux l'ont dit, mes vers te le diront,
Et dans tes bras mes feux le prouveront,
Si dans tes bras l'Amour peut me conduire.
De ton ami le masque est enlevé;
Vois ton amant, écoute son langage,
Vertumne enfin peut changer de visage
Quand son amour au comble est arrivé;
J'aspire à tout, à ton cœur, à toi-même.
Si ta fierté condamne ce desir,
Eglé, pardonne à mon audace extrême:
L'excès d'amour veut l'excès du plaisir.
Tu veux aimer, mais d'une ardeur tranquille.
D'une amitié si foible en son retour,
De l'amitié la voix lente et débile
Répondroit-elle au cri de mon amour?
Quels noms glacés viens-tu me faire entendre?
Devoir, estime, intérêt, sentiment.

Vaine Sylphide, au feu d'un salamandre
Peux-tu donner un si froid aliment?
Mais, quand tu fuis les plaisirs de ton ame,
Parle à ton tour, dis-moi ce que tu sens?
Crains-tu si fort ce dieu qui nous enflamme?
Touche ton cœur, interroge tes sens;
Ils te diront qu'ils cherchent ce que j'aime,
Qu'à ta pudeur ils sont sacrifiés:
Ils sont garants que tu brûles toi-même,
Et meurs d'un mal dont j'expire à tes pieds.
Rappelle-toi ton sommeil et tes songes,
L'ennui du soir, les langueurs du matin;
De tes desirs c'est l'organe certain,
Et ces tourments ne sont pas des mensonges.
Ce teint, ces yeux, ces flammes que j'y voi,
Tout montre assez le feu qui te dévore:
Vois sur ton sein, vois soupirer encore
Ces deux témoins soulevés contre toi!
Termine enfin ta peine et ma disgrace:
Tous deux punis, nous perdons les plaisirs.
Sers donc ma flamme ou combats mon audace;
Rends-moi l'espoir, ou détruis mes desirs.
De tes faveurs j'ai conquis la premiere:
Songe à mes droits, souviens-toi de ce jour,
Il m'a promis ta conquête derniere:
Qui fait un pas touche au but de l'amour.
Si ta belle ame a défendu l'entrée
Aux préjugés, fantômes superflus;
Si toute à toi, ta couche est délivrée
Du froid hymen qui ne t'y gêne plus,
Donne à l'Amour la place d'Hyménée;
Ce dieu vengeur lui succede aisément.
Change de maître, amante infortunée;
Qu'il soit ton dieu, je serai ton amant:
J'irai te voir, t'adorer et t'entendre;
Nous serons seuls, lui, le mystere et moi;

Vif, mais soumis, impétueux, mais tendre,
Voilà l'amant qu'il a formé pour toi.
Tu crains, dis-tu, les erreurs de ma vie,
Mes premiers nœuds et mes folles amours.
Dois-tu, cruelle, en rappeler le cours,
Lorsque mon ame, à toi seule asservie,
T'adore enfin pour t'adorer toujours?
Ce vain tableau n'offre plus à ma vue
Qu'un paysage éclipsé dans la nue.
Je fis un songe, et mon premier sommeil
Troubla mes sens par de vagues chimeres.
Le jour succede à ces ombres légeres;
Et pour t'aimer j'ai senti mon réveil.
Si plus d'un nom dans mes rimes coupables
Semble annoncer des feux trop peu durables,
N'accuse point le cœur de ton amant.
Jouet constant de ton sexe volage,
Quitté cent fois j'éprouvai le tourment
De voir mes jours couler dans cet orage.
Que ne put-elle aimer plus constamment
Celle qui vit le printemps de mon âge?
Ingrate, hélas! conservant son ouvrage,
M'eût enchaîné jusqu'au dernier moment.
Eglé, partage une plus pure flamme;
Eprouve un cœur qui chérira tes fers.
Répare ainsi les maux que j'ai soufferts;
Et que ton nom, gravé seul dans mon ame,
Soit le dernier qu'éternisent mes vers.

FIN DES ÉPITRES.

ODES.

I.

LES ÉTUDES D'ANACRÉON.

Vers, chansons, études frivoles ;
Muse, Amour, voici mes adieux.
Ma main va mesurer les pôles ;
Mon compas va régler les cieux.

Je saurai si l'axe immobile
Laisse agir les globes mouvants ;
Quelle est des feux la course agile ;
D'où partent la foudre et les vents.

Insensé ! quand le ciel m'appelle,
Quel soin frivole m'égaroit ?
J'observois les yeux d'une belle,
Quand un satellite paroît.

Suivons l'ardeur qui me réveille,
Pénétrons les secrets divers ;
Portez mes livres sous ma treille,
J'y veux contempler l'univers.

Dieu du vrai, toi qui nous éclaires,
Bacchus, soutiens mon feu divin.
Dévoile à mes yeux les mysteres ;
Tous les secrets sont dans le vin.

Ah! pour échauffer mon génie
Si Corine étoit en ces lieux,
Corine, bien mieux qu'Uranie,
M'ouvriroit les portes des cieux.

Corine encor! Tout m'y rappelle:
Cédons à mes sens prévenus.
Astres éclipsés devant elle,
Mondes, qu'êtes-vous devenus?

II.

LE PORTRAIT DE DORIS.

Qu'un autre amant soit épris
Des charmes d'une déesse :
A ma bergere, à Doris,
Je dois le trait qui me blesse.

J'ai chanté cent fois l'Amour ;
Lui seul eut tous mes hommages :
Ce dieu me donne à son tour
Le plus beau de ses ouvrages.

Quand ses traits frappent mes yeux,
Les rangs ne me touchent gueres ;
Doris connoît peu d'aïeux,
Mais mille Amours sont ses freres.

Baiser, regards, et soupir,
Voilà tout notre langage :

Mon étude est son plaisir ;
Mon plaisir est son ouvrage.

Muses, talents, beaux écrits,
Ne sont pas ce qu'elle adore ;
Mais le peu que sait Doris
Vaut bien tout ce qu'elle ignore.

Elle a cet aimant vainqueur
Qui retient ce qu'il attire.
Sa voix est le son du cœur,
Qui d'un seul mot sait tout dire.

C'est la rose ou le jasmin
Qui fait toute sa parure ;
Et l'art qui pare son sein
Outrage encor la nature.

Deux ames semblent presser
Son sein qui croît et s'éleve :
La pudeur le fait baisser,
Et le desir le souleve.

Dans ses beaux yeux, tour-à-tour,
Se peint avec la décence,
La langueur qui suit l'Amour,
Ou l'ardeur qui le devance.

Doris joint à tant d'appas
Cette taille d'immortelle,
Qui semble inviter mes bras
A s'arrondir autour d'elle.

Enfin, pour mettre en son jour
Le portrait de ma bergere :
Elle a l'âge de l'Amour,
Et la beauté de sa mere.

III.

LA ROSE.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je? hélas! differe encore,
Differe un moment de t'ouvrir:
L'instant qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse;
Viens la parer de tes couleurs:
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau!
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer;

Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher :
Eclate à ses yeux sans leur nuire ;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

IV.

LES BAINS DE LAURE.

Cette grotte est l'asile aimable
Où Laure échappe aux feux du jour.
Cette onde est son bain délectable ;
C'est là que sa main redoutable
Trempe tous les traits de l'Amour.

Quand la fraîcheur ici l'appelle,
Zéphire ose seul approcher ;
J'y vois chaque roseau fidèle,
Qui cache un amour nu comme elle,
Qui craindroit de l'effaroucher.

Confidents des beautés de Laure,
Beaux lieux, que vous me serez chers !

Témoins de tout ce que j'adore,
Ruisseaux, coulerez-vous encore
Pour chercher Vénus sur les mers?

Ah! si dans ce lieu solitaire
Je pouvois sans être aperçu...
Qu'ai-je dit? Quel vœu téméraire!
C'est l'abri sacré du mystere,
Jamais mortel n'y fut reçu.

Que vois-je? quel soupçon m'anime!
Quels noms! quels chiffres odieux!
Ce sable interprete son crime.
Ah! je vois, aux pas qu'il exprime,
Qu'elle n'a pas fui tous les yeux.

O Dieux! quel changement extrême!
O l'abîme! ô l'affreux séjour!
Cette onde est le Cocyte même;
Fuyons l'antre de Polyphême,
Et périsse à jamais l'amour!

V.

LA NUIT D'ÉGLÉ.

O nuit! dure autant que ma vie,
L'aube du jour me fait trembler:
Ton ombre va m'être ravie,
Et les Amours vont s'envoler.

Eglé dans mes bras se repose.
J'attends, j'enchaîne mes désirs.

Hélas ! c'est l'amour qui le cause,
Ce sommeil, enfant des plaisirs.

Par cette lampe du mystere,
Je vois mille charmes divers ;
Et si l'astre du jour m'éclaire,
Je ne verrai que l'univers.

Amour, toi dont le trait rapide
Vole aussi prompt que le regard,
Donne à Titon les feux d'Alcide ;
L'Aurore arrivera plus tard.

Mais je vois poindre la lumiere ;
Ce rayon va nous découvrir ;
Eglé ferme encor sa paupiere,
Celle des jaloux va s'ouvrir.

Hâte-toi, sommeil, je t'implore ;
Souffre que je regne à mon tour.
Quitte les beaux yeux que j'adore,
Pour y faire place à l'amour.

Des jeux plus doux que les mensonges
Préviendront encor le soleil ;
Eglé, chassons l'erreur des songes
Par les vérités du réveil.

VI.

LE MYSTERE.

Sur une écorce légere,
Amants, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma bergere
N'est gravé que dans mon cœur.
Je n'osè occuper ma lyre
A chanter un nom si doux ;
Echo pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.

Corine à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins.
Ce qui lui plaît davantage
Semble me plaire le moins :
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter,
Et je semble méconnoître
Son chien qui veut me flatter.

Vous, qu'un fol amour inspire,
Connoissez mieux le plaisir ;
Vous n'aimez que pour le dire,
Nous n'aimons que pour jouir :
Corine, que ce mystere
Dure autant que nos amours.
L'amant content doit se taire :
Fais-moi taire pour toujours.

L'amant frivole et volage
Chante par-tout ses plaisirs;
Le berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extrême:
Mon cœur, soumis à ta loi,
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

VII.

LA LYRE D'AMOUR.

Non, rien ne doit plus t'alarmer:
Asservis, possede un cœur tendre,
Aussi fidele pour t'aimer
Qu'il fut empressé pour se rendre.

Par un soudain enchantement,
Ma liberté me fut ravie.
Et l'ouvrage d'un seul moment
Fera le destin de ma vie.

Du trait qui partit de tes yeux,
L'Amour lui-même fut le guide;
De ses fleches la plus rapide
Est celle qui blesse le mieux.

Me vaincre étoit peu pour sa gloire,
Et ce fut le jeu d'un enfant;
Remporter sur toi la victoire,
Fut l'effort d'un dieu triomphant.

Contre toi, d'une main timide,
Il prit son carquois redouté;
Mais il n'osa frapper l'égide
Dont le ciel armoit ta fierté.

Connoissant le goût qui t'inspire
Pour les chants du sacré vallon,
L'Amour, instruit par Apollon,
De son carquois fit une lyre.

Attentive a ses doux accents,
Tu ne craignis plus de l'entendre;
Et ton cœur se laissa surprendre
Par la trahison de tes sens.

Cette lyre, à ta voix unie,
Enchanta le docte séjour.
Eh! que n'inspire point l'amour,
Quand il est le dieu d'harmonie!

Chaque son, produit sous tes doigts,
Devenoit un trait plein de flamme:
Ainsi l'enchanteur de ton ame
Lançoit mille traits à-la-fois.

Tu fus soumise à son empire,
Et docile aux tendres leçons;
Ta voix répéta ses chansons,
Ton cœur éprouva son délire.

Sur cet instrument séducteur,
Qui servit à fléchir ton ame,
L'Amour chanta l'épithalame
Des noces dont il fut l'auteur.

O! toi, qui m'as donné Thémire,
Mets le comble aux biens que tu fais;
Amour, laisse-moi cette lyre
Pour fixer Thémire à jamais.

VIII.

LE SOMMEIL IMPOSSIBLE.

Dans ses amours aussi changeante,
Qu'elle est inégale en son cours,
Chaque nuit, la Lune inconstante,
Changeoit de phases et d'amours.

Endymion, quitté par elle,
Au puissant Morphée eut recours;
Et, pour oublier l'infidelle,
Obtint qu'il dormiroit toujours.

Sommeil, regne ainsi sur mon ame;
Une ingrate en fait le tourment:
Mais juge à l'excès de ma flamme,
Si tu peux la vaincre aisément.

Dieu du repos, dieu que j'implore,
Par toi mes yeux vont se fermer,
L'ingrate... Mais j'y songe encore...
Dormons, je ne veux plus l'aimer.

Si pourtant, plaignant ma disgrace,
Laure songeoit encore à moi...

Dieux !... je vois Daphnis qui l'embrasse !...
Sommeil, fais donc ce que tu dois.

J'aimois d'une ardeur si fidelle!
Et son lâche cœur asservi...
A pu... Mais rends-moi donc, cruelle,
Le sommeil que tu m'as ravi.

Non, non, rien ne peut me le rendre.
Moi, dormir !... vaine illusion!
Malheureux! ai-je dû prétendre
Au miracle d'Endymion?

Je veux que le dieu des mensonges
Me verse un breuvage pareil;
Eh! qui me répondra des songes
Quand je serai sûr du sommeil?

IX.

COLERE DE L'AMOUR.

Qui j'étois aveugle et volage
Quand je formois mille desirs!
Un seul fait le bonheur du sage.
Apprenez l'emploi du bel âge;
J'enseigne le choix des plaisirs.

La faveur légere et perfide
A la cour m'avoit ébloui.
Mais, trompant mon ardeur avide,
Au bout de ma course rapide,
Le fantôme est évanoui.

Plutus, des limites du monde,
M'apportoit ses trésors divers;
Mais mon espoir flottoit sur l'onde,
Et ma fortune vagabonde
Périt dans le gouffre des mers.

Thémis embrassa ma querelle;
Mes droits lui furent tous connus;
Mais je plaidois contre une belle,
Et je vis mon juge infidele
Vendre sa balance à Vénus.

Un espoir me restoit encore:
A Silene enfin j'ai recours;
Je veille et bois jusqu'à l'aurore;
Mais ce feu lent, qui me dévore,
Abrege et consume mes jours.

Ainsi la fortune inhumaine
M'offroit tous les Dieux ennemis;
Je trainois ma vie incertaine;
J'accusois Plutus et Silene,
La Grandeur, Neptune et Thémis.

J'allois me sauver à Cythere,
Quand je vis tout-à-coup l'Amour;
Il me lance un regard sévere;
J'y lis sa fatale colere,
Et me crois perdu sans retour.

Vois, dit-il, si ta folle envie
A des vœux encore à former;
Vois les maux dont elle est suivie.
Malheureux, est-il dans la vie
D'autre bien que celui d'aimer?

X.

L'AMANT JALOUX.

Sous ces myrtes, sous ces roses,
Quel est ce lit conjugal?
Que vois-je! ô ciel! tu reposes
Dans les bras de mon rival!
Eglé, perfide, inhumaine,
L'hymen a serré ta chaîne,
Il allume ses flambeaux;
Et, pour augmenter ma peine,
Il laisse ouverts tes rideaux.

Un autre, ah ciel! quels supplices!
Quels traits jaloux je ressens!
Dans l'abîme des délices
Un autre a plongé tes sens!
Enivré de sa conquête,
L'insensé croit voir la fête
Durer autant que ses jours,
Sans songer à la tempête
Qui gronde sur ses amours.

Bientôt Hélène enchaînée,
Lasse des lois d'un époux,
Dans la coupe d'hyménée
Boit le poison des dégoûts.

Malheureux, crains cet augure;
L'infidélité t'assure
Le même destin qu'à moi.
Crois qu'une amante parjure
Fait une épouse sans foi.

Acheve, hymen, ton ouvrage.
Eglé, bientôt dans tes bras,
Perdra l'éclat du bel âge,
Verra flétrir ses appas.
Les beautés que tu couronnes
Des tristes fruits que tu donnes,
Pleurent souvent plus d'un jour;
Et sans respect tu moissonnes
Des fleurs qu'eût gardé l'Amour.

Console-toi donc, mon ame;
Ce couple heureux gémira:
Je verrai mourir leur flamme,
Et mon tourment finira.
Ma gaîté se renouvelle;
Sur le front de l'infidelle
Laissons passer mon ennui:
Le temps me vengera d'elle,
Et l'inconstance de lui.

XI.

LYCORIS.

« Jupiter, prête-moi ta foudre,
« S'écria Lycoris un jour!
« Donne, que je réduise en poudre
« Le temple où j'ai connu l'Amour!

« Alcide, que ne suis-je armée
« De ta massue ou de tes traits,
« Pour venger la terre alarmée,
« Et punir un dieu que je hais!

« Médée, enseigne-moi l'usage
« De tes plus noirs enchantements:
« Formons pour lui quelque breuvage,
« Egal au poison des amants.

« Ah! si dans ma fureur extrême,
« Je tenois ce monstre odieux! »
« Le voici, lui dit l'Amour même,
« Qui soudain parut à ses yeux.

« Venge-toi, punis, si tu l'oses. »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses,
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergere,
De ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légere,
Craignoit encor de le blesser.

XII.

LA CAGE.

Deux bergeres, pour faire usage
De l'amusement des beaux jours,
Alloient chasser dans le bocage
Ces oiseaux qu'on appelle amours.

Doris, d'une course rapide,
Osa sans crainte en approcher;
Eglé, d'un pas lent et timide,
Dans un buisson fut se cacher.

De filets l'une environnée
Vouloit environner tout l'essaim;
L'autre, dans ses vœux plus bornée,
N'avoit qu'une cage à la main.

Bientôt, auprès de nos bergeres,
Tout le peuple ailé répandu
Vola sur les branches légeres
Du piége qu'on avoit tendu.

Doris en vit approcher mille,
Qu'effraya l'appât suborneur.
Dans sa cage, Eglé, plus habile,
En prit un qui fit son bonheur.

XIII.

LE DESTIN DE CORINE.

Corine, prête-moi silence,
Un oracle va te parler ;
Il est temps de te révéler
Le mystere de ta naissance.

Le jour que, prenant son essor,
Ton ame au néant fut ravie,
La Parque, sur un fuseau d'or,
Noua le beau fil de ta vie.

Jamais, dans la marche des cieux,
L'union des astres propices
Ne fit aux prophétiques yeux
Voir de plus fortunés auspices.

Les Dieux te combloient à l'envi
Des trésors du céleste empire ;
Mais, je frémis de te le dire,
Le don d'aimer te fut ravi.

Vois ta fatale destinée :
Tout manque au bonheur de tes jours.
Tu naquis, belle infortunée,
Pour plaire et pour languir toujours.

Ah ! d'un si cruel maléfice,
Ecarte, si tu peux, les coups.
Hâte-toi ; qu'un prompt sacrifice
Appaise l'Amour en courroux.

Corine, implore sa puissance ;
Ton âge peut le désarmer.
Va, cours expier ta naissance
Aux pieds du dieu qui fait aimer.

XIV.

CLIMENE.

Je vois Climene chaque jour :
Tu veux que je porte sa chaîne.
Mais, hélas ! connois-tu Climene ?
Son cœur est-il fait pour l'amour ?

J'ai caché, j'ai voulu contraindre
Un feu qui doit l'effaroucher :
Ah ! tout mon tourment est de craindre
Que son cœur n'ait rien à cacher.

Je l'aime, sa beauté me touche ;
Mais, par son maintien confondu,
Je sens mon aveu suspendu,
Qui reste glacé sur ma bouche.

Dans ce commerce circonspect,
Jusqu'au nom d'amour est un crime ;
C'est le grand terme du respect,
Payé d'un petit mot d'estime.

Si je risque quelques soupirs,
S'il faut que Climène réponde;
Par l'estime la plus profonde
Elle croit combler mes desirs.

C'est la suprême indifférence,
C'est le nord glacé des amours.
Ah! je sens, malgré ma constance,
Qu'elle m'estimera toujours.

Vain retour, estime cruelle,
Ce mot excite mon courroux:
L'ingrate, que ne garde-t-elle
Son estime pour son époux?

XV.

LA COURONNE DE ROSES.

Je sais que les mains d'une belle
Ont cueilli ces roses pour moi.
L'Amitié me les offre-t-elle?
Est-ce à l'Amour que je les doi?

L'Amitié forme une couronne
Dont la fraîcheur dure toujours;
Au lieu qu'on ne voit aux Amours
Que des fleurs que le Temps moissonne.

Ne les voir durer qu'un matin,
Eglé, quelle douleur extrême!

Se peut-il, depuis que l'on aime,
Qu'on n'ait pu changer leur destin?

Au pressentiment de mon ame,
Je crois cet instant arrivé.
Eglé, c'est peut-être à ta flamme
Que ce prodige est réservé.

Tentons des épreuves nouvelles.
Je connois ton cœur et ma foi:
Nous rendrons ces fleurs immortelles;
Ce miracle est digne de toi.

XVI.

SUR LES POÉSIES DE CATULLE ET TIBULLE.

Beaux noms consacrés à l'Amour,
Que le même autel vous rassemble;
Muses, chantez-les tour-à-tour;
Graces, couronnez-les ensemble!

L'ardent Catulle, dans ses jeux,
Met plus d'ardeur et de saillie;
Tibulle, aux pieds de sa Délie,
Soupire de plus tendres feux.

Plus libre, et d'humeur plus légere,
Tour-à-tour caustique et badin,

Catulle, une flèche à la main,
Grave les portraits de Cythère.

L'autre, du plus sensible émoi,
Nous peint l'ivresse ou le martyre:
C'est la muse du sentiment,
Et son cœur fait parler sa lyre.

Si Catulle chante l'oiseau
Que pleure la beauté qu'il aime;
Pour la consoler d'un moineau,
Il en a la vertu lui-même.

Au beau feu qui les animoit,
Egalons l'ardeur qui nous brûle;
Aimons comme Tibulle aimoit,
Et jouissons comme Catulle.

XVII.

LE BUVEUR ET L'AMANTE.

LE BUVEUR.

Verse, Corine, verse encore;
Le nectar coule de ta main;
La soif qui brûle dans mon sein
Naît de l'amour qui me dévore.

L'AMANTE.

Non, je suis jalouse à mon tour
D'un larcin fait à ma tendresse;

Je sens que j'ôte à ton amour
Ce que j'ajoute à ton ivresse.

LE BUVEUR.

Non, ma Corine; c'est pour toi
Que Bacchus échauffe mon ame.
Verse; chaque coup que je boi
Est un nouveau trait qui m'enflamme.

L'AMANTE.

Je vois de moment en moment
Que ta foible raison s'altere;
Et l'amour est un sentiment
Qu'il faut que la raison éclaire.

LE BUVEUR.

Je boîs, mais je n'en vois que mieux
Ces traits, cette beauté divine.
Sais-tu qu'à chaque instant, Corine
S'embellit encore à mes yeux?

L'AMANTE.

Pour toi ma foiblesse est extrême;
Ton bonheur n'est-il pas le mien?
Bois, puisque ta flamme est la même;
Bois toujours si tu m'aimes bien.

XVIII.

HYMNE A BACCHUS.

Regne, ô divin Bacchus, sois le dieu qu'on adore;
Au thyrse redouté soumets tous les mortels;
Et conduis du couchant aux portes de l'aurore
Tes tigres immortels.

Pour un amant heureux ta coupe est l'ambroisie,
C'est la source des biens, c'est la félicité:
Pour l'amant qu'asservit l'affreuse jalousie,
Ta coupe est le Léthé.

Il faut aux Immortels le sang des sacrifices:
Le nectar coule aux tiens; tes prêtres sont des dieux
Qui s'immolent eux-même au sommeil des délices
Qui leur ouvre les cieux.

L'Espoir, maître de tout, fait par toi ses miracles;
Il gouverne Plutus, il traverse les mers,
Surmonte les dangers, aplanit les obstacles,
Embrasse l'univers.

Ta beauté sur les cœurs te donne un autre empire:
Tes amantes en foule accompagnent tes pas;
Je les vois à ta cour partager ton délire,
Adorer tes appas.

Sûr de jouir toujours, maître de toujours plaire,
Quel autre dieu sur toi peut remporter le prix,
S'il faut que le Destin donne à l'Amour un frere,
Un amant à Cypris?

FIN DES ODES.

POÉSIES DIVERSES.

LÉDA.

Disparoissez, Maures et Paladins,
Songes chéris de ma chere patrie;
Disparoissez, peuple de Sylphirie;
C'est trop nous plaire à des fantômes vains.
Qu'aux régions qu'habite la féerie,
Rentrent encor les géants et les nains.
Inspire-moi, dieu des fables antiques,
Esprit fécond, doux charme de mes vers,
Ouvre à mes yeux tes fastes poétiques;
Tu donnes l'ame à mille êtres divers:
Tout naît par toi, tout vit, tout se colore,
L'aube naissante est le char de l'Aurore;
L'onde est Thétis qui regne sur les mers;
Les tendres fleurs sont les filles de Flore;
Ces blonds épis, c'est Cérès qui les dore.
Je vois Iris sur le trône des airs.
L'amour enfin, ce feu qui nous dévore,
Est un enfant qui régit l'univers.
Par un essor sans doute téméraire,
J'ose voler sur les traces d'Homere.
Que de trésors à mes yeux sont ouverts!
Je n'irai point, trop foible pour mon guide,
Sous Jupiter faire trembler Ida;
Mais je peindrai le cygne de Léda
Des doux crayons du Correge et d'Ovide.
Léda régnoit; Tyndare à ses genoux,

Lui soumettoit son cœur et son empire ;
Mais tant d'attraits causerent son martyre.
Reine des cœurs qu'elle soumettoit tous,
Léda régnoit, Tyndare étoit jaloux.
Ne pouvant seul adorer tant de charmes,
Il redoutoit mille amants séducteurs ;
Les dieux rivaux excitoient ses alarmes ;
Ces dieux alors, souverains corrupteurs,
S'humanisoient pour des beautés mortelles,
Et désertoient les voûtes éternelles,
Pour devenir d'humbles adorateurs.
L'époux craintif fait trop voir sa foiblesse.
Dans son palais embelli par les arts,
Une Vénus enchantoit les regards.
Pour exprimer sa jalouse tendresse,
Un jour Tyndare à de si belles mains
Donna des fers ; des fers à la déesse
Qui, d'un regard, enchaîne les humains !
L'Amour apprit cette coupable offense,
Et par un trait digne de son courroux,
Pour mieux punir le crime de l'époux,
Il destina l'épouse à sa vengeance.
Sur elle en vain il redouble ses coups,
Et, n'éprouvant qu'une austere sagesse,
A Jupiter, l'Amour en pleurs s'adresse :
« Si j'ai, dit-il, à tes déguisements
« Prêté mon art et mes enchantements,
« A la beauté livrons encor la guerre.
« Vois cette reine aux bords de l'Eurotas :
« Seule, à tes yeux, elle unit plus d'appas
« Qu'à tes amours n'en peut offrir la terre ;
« Son ame encore échappe à mes desirs.
« Viens, venge-toi d'une beauté coupable :
« Je vais lui tendre un piége inévitable ;
« S'il fait ma gloire, il fera tes plaisirs.
« Tandis qu'au bain l'insensible s'amuse,

« A voir jouer des cygnes sur les eaux,
« Deviens toi-même un cygne qui l'abuse ;
« Descends, parois, nage dans ces roseaux.
« Moi, de ton aigle empruntant le plumage,
« J'y volerai prêt à fondre sur toi ;
« Je répandrai le désordre et l'effroi ;
« Fuis dans ses bras, le reste est ton ouvrage. »
Il dit : l'Olympe applaudit à l'Amour,
Et Jupiter lui sourit et l'embrasse.
Tous deux partis du céleste séjour,
Ces dieux ailés vont occuper leur place :
L'un, d'un regard, fixe l'astre du jour,
L'autre est sur l'onde, où sa tête surpasse
L'orgueil jaloux des cygnes d'alentour.
Au lieu des traits destinés aux coupables,
L'aigle superbe emportoit dans les airs,
Et ce carquois, et ces feux redoutables
Dont il se plaît à brûler l'univers.
L'aigle, déjà porté sur le rivage,
Fait tout trembler : tout l'a vu ; tout l'a fui ;
Il voit le cygne, il veut fondre sur lui ;
L'oiseau craintif vole, évite sa rage,
Plonge, revient, disparoît et surnage ;
Arrive au bord où se baignoit Léda,
Qui, par pitié dans sa fuite l'aida.
L'aigle aussitôt part et fend le nuage.
Léda, sans crainte, au cygne caressant,
Tend une main qui flatte son plumage.
Lui, dans ses bras, tendre et reconnoissant,
Semble en tremblant expliquer son hommage.
Bientôt plus libre, il devient plus pressant ;
Léda s'émeut sous l'aile qui la presse,
Et chaque plume est un trait qui la blesse ;
L'eau n'éteint point le feu qu'elle ressent ;
De cet amour la nouveauté l'étonne ;
Elle combat, fuit, reçoit et pardonne

Les attentats d'un bec trop amoureux;
Jupiter touche au comble de ses vœux;
Léda gémit, l'onde écume et bouillonne,
L'aigle triomphe, et le cygne est heureux.

NAYA.

Fuyons, Eglé, les constantes amours.
Né dans leur culte, orateur de leur temple,
J'en ai prescrit, j'en ai donné toujours,
Zélé martyr, le précepte et l'exemple.
Mais à te voir sans cesse soupirer,
Trainer les fers d'une habitude usée,
Languir, sécher, jaunir pour honorer
Un Céladon, et peut-être un Thésée;
Ce fanatisme est trop fou pour durer.
L'amour éteint, la constance m'étonne.
Vois les ennuis dont l'essaim t'environne.
Vois tes beaux jours de nuages couverts,
Tes lis accrus des roses que tu perds,
Et ton printemps peint des traits de l'automne.
Finis, l'Amour est un dieu qui pardonne;
Tous ses trésors te sont encore ouverts.
D'un sort plus doux je te peindrai l'image;
Ecoute, Eglé, l'apologue ingénu,
D'une nayade et sensible et volage;
C'est de Paphos que le conte est venu :
Aux pieds du Pinde une onde vive et pure
Naît d'une source, où Naya prend son cours :
Tel est son nom; l'indulgente nature
Doua son cœur des faciles amours :
Elle eut aussi mille attraits en partage;

Un voile humide, et mouillé de ses eaux,
Marquoit le nu des trésors de son âge ;
Ses longs cheveux enlacés de roseaux
Etoient ornés des fleurs de son rivage.
Telle à sa source, et tout près d'un hameau,
Naya rêvoit : le berger le plus beau
Vint, soupira, lui dit qu'elle étoit belle.
Comme l'objet l'hommage étoit nouveau ;
Un cœur tout neuf n'y put être rebelle.
Atis formoit les sons les plus touchants,
Et le berger modula son martyre
Tant et si bien, qu'à l'aide de ses chants
L'oreille au cœur acheva de tout dire.
L'heureux berger ne quitta plus Naya ;
Elle brûla d'une ardeur assez vive,
Mais, ou l'amant, ou l'amour l'ennuya :
Non pas, l'amour. La Nayade attentive,
Suivant de l'œil son onde fugitive,
Se dit un jour : Quel caprice léger
La meut sans cesse, et l'invite à changer ?
Où la conduit cette pente éternelle ?
C'est le plaisir qui sans doute l'appelle :
La nymphe ainsi prit goût à voyager.
Naya quitta le hameau, la prairie,
Et le berger ; la pelouse fleurie
L'engage à suivre un sentier différent.
L'un de ces dieux qu'avec Pan l'on révere,
Lance sur elle un coup-d'œil dévorant,
Vole et la suit d'une course légere,
Jusqu'en son lit porte un pied téméraire,
Fait bouillonner la surface des eaux,
L'atteint, l'embrasse, et, malgré sa colere,
L'étend aux pieds de ses foibles roseaux.
C'étoit un dieu ; qu'eût pu la résistance ?
Son offenseur lui fit aimer l'offense ;
Le lieu lui plut ; elle y revint cent fois.

Je ne sais quoi d'agreste, mais d'aimable,
Rendoit le Faune au berger préférable.
Tantôt au bain, tantôt au fond des bois,
Naya rendit grace au ciel du voyage.
Mais le sylvain étoit jeune et volage;
Mille beautés partageoient ses amours;
Elle en gémit et quitte ce rivage
Pour voir encore où peut aller son cours.
Près de ces bords, où le lit de son onde,
En se perdant touche au sable des mers,
Naya fixa sa course vagabonde.
Et contempla ces spectacles divers.
Triton voguoit sur la plaine azurée :
Près de son char les filles de Nérée
Par mille jeux l'enflammoient tour-à-tour.
Seule, sans faste, et cachant son amour,
Naya parut, Naya fut adorée :
Voilà la nymphe en déesse honorée,
Mais son amant devint sombre et jaloux ;
Triton l'obsede, et sa flamme importune,
Malgré l'éclat dont brille sa fortune,
Porte à Naya le poison des dégoûts;
Bientôt la nymphe, errante et dissipée,
Conçoit encore un fol et doux espoir.
Neptune enfin, Neptune peut l'avoir :
Ce dieu fut bien épris d'une Napée.
De la beauté rare et prompt ascendant;
De son objet l'ame entiere occupée,
Elle eut Neptune et conquit le trident.
La vanité l'eût pu rendre fidelle;
Mais sa faveur fut le regne d'un jour.
On la prévint, on changea plutôt qu'elle.
Que fit Naya, dans sa chûte cruelle?
Par l'Amour même elle venge l'Amour,
Et vole encore où le plaisir l'appelle.
Dans le malheur prompte à se dégager.

Un goût détruit, l'autre est pressé de naître;
Tout plaît au cœur qui se plaît à changer :
Elle retourne au Satyre, au berger;
Quitte les mers pour la rive champêtre,
Et sans porter ni regrets, ni soupirs,
Chante l'Amour, l'invite à ses plaisirs.
De son bonheur ainsi toujours le maître,
Son cœur se livre au vol de ses desirs.
On fait son sort; est heureux qui veut l'être.
Tu le seras; mes vœux seront contents.
Espere tout, amante désolée,
De ta raison, de ton âge et du temps.
Leve les yeux vers la voûte étoilée;
Cette couronne, image constellée,
Te fera voir, en signes éclatants,
Qu'une Ariane, autrefois consolée,
Connut l'abus de gémir trop long-temps.
Qu'il soit un cœur sauvage, inaccessible,
Qui n'aime rien : je le veux, je le crois;
Mais qu'une amante, aux voluptés sensible,
Ait bien aimé, pour n'aimer qu'une fois;
Non, belle Eglé, c'est l'épreuve impossible.

LES AMANTS GÉNÉREUX.

Près de Tempé, ce fortuné séjour,
Lieu favori de Palès et de Flore,
Le jeune Hylas, Eglé plus jeune encore,
Tous deux épris, se cachoient leur amour.
Tous leurs discours n'étoient qu'un regard tendre.
Leur feu contraint ne pouvoit s'exhaler;

Le simple Hylas n'eût jamais su parler.
S'il eût parlé, l'eût-elle su comprendre?
Mais tôt ou tard, où le desir sera,
L'âge et l'amour instruiront l'innocence.
Un jour enfin le hasard les tira
De ce néant où dormoit leur enfance.
Sous un feuillage, aux plus paisibles lieux,
La jeune Eglé se reposoit à l'ombre :
Hylas survint, Hylas de tous ses yeux
La contempla sous le feuillage sombre.
Vénus, ô toi que nous servons si peu!
Tandis qu'Eglé sur ce gazon sommeille,
Si tu permets que ma bouche de feu
Prenne un baiser sur sa bouche vermeille,
Je te le jure, ô divine Cypris!
Je lui fais don de deux pigeons chéris,
Pareils à ceux qu'on t'élève à Cythere.
Le vœu fut fait, et le baiser fut pris.
D'un sommeil feint profita la bergere
Et le soir même elle en reçut le prix.
Le jour suivant Eglé dormoit encore :
Le berger vint, et ne s'endormit pas ;
O dieu d'amour, vois tout ce que j'adore ;
Je te demande un seul de tant d'appas.
Ah! si je puis, sans qu'Eglé le ressente,
Coulant ma main sous ce corset jaloux,
La promener sur sa gorge naissante!
Pour un larcin si secret et si doux,
Je lui promets le beau mouton que j'aime.
Endors, Amour, endors Eglé toi-même.
Hylas trouva le plus profond sommeil;
Il vit, toucha, prit, parcourut sans peine
Le sein d'Eglé qui retint son haleine,
Et jusqu'au bout suspendit son réveil.
Sous ce berceau, la timide bergere
Le lendemain craignit de se revoir;

Elle craignoit, mais brûloit de savoir
Le don qu'Hylas pouvoit encor lui faire.
Elle y vint donc, il y revint aussi.
Dieux immortels, je la retrouve ici!
Faites, grands dieux, sans lui causer d'alarmes
Que dans ses bras, par les nœuds les plus forts,
Je puisse enfin jouir de tous ses charmes!
Vous le savez : hélas! pour tous trésors,
Je n'ai qu'un chien, Églé, je te le donne.
Oh! de quel somme Églé dormit alors!
A quel espoir le berger s'abandonne!
En un instant tout cede à son effort;
Et plus il ose, et plus elle s'endort.
Un trop beau rêve occupoit la dormeuse :
Et vous jugez que dans l'instant qu'Hylas
Ferma les yeux dans l'extase amoureuse,
Les yeux d'Eglé ne se rouvrirent pas.
On les ouvrit quand les songes finirent.
Au fond du bois le berger s'égara;
Le chien resta; le soir ils se revirent :
Eglé rougit, le berger soupira.
Ils étoient seuls, sans soupçon, sans alarme;
Enfin l'Amour avoit rompu le charme :
Quoique éveillée, Eglé s'abandonna,
Du jeu d'amour connut toute l'ivresse;
S'il fit encore un don à sa tendresse,
La prompte Eglé rendit ce qu'il donna.
Pleine à son tour d'une ardeur inquiette,
Eglé lui dit : Je sais que je te doi
Ces deux pigeons, premier don de ta foi;
Mais conçois-tu mon alarme secrette?
S'ils s'envoloient! c'est trop de soin pour moi :
Je te les rends; c'est à toi de connoître
Le prix charmant que j'exige pour eux.
Il s'en douta, les racheta... tous deux;
De ses pigeons il fut bientôt le maître.

L'instant d'après que ce point fut réglé,
Le beau mouton vint à l'esprit d'Eglé.
Doit-on ainsi dépouiller ce qu'on aime?
De tous tes pas compagnon assidu,
Tu te plaisois à le nourrir toi-même;
Je te le rends : le mouton fut rendu.
Le chien restoit. Raison toute nouvelle,
Ordre absolu de reprendre ce don.
On n'a qu'un chien, c'est la garde éternelle
De son troupeau qui reste à l'abandon.
Mon cher Hylas, reprends tout, lui dit-elle,
Et je te donne un baiser de retour :
Je ne veux rien d'un amant que l'amour;
Ton cœur suffit, si ton cœur est fidele.
Ce don à faire avoit coûté bien peu;
A le reprendre il coûta davantage :
Le pauvre Hylas ralentit son hommage,
Et se fit presque une affaire d'un jeu.
Il s'endormit à côté de la belle,
Qui, ne cherchant qu'un prétexte nouveau,
En soupirant disoit encore en elle :
Que ne m'a-t-il donné tout son troupeau?

L'ARBRE MOURANT.

Citoyens, qui voyez étendus sur la terre
Ces rameaux, ces tristes débris,
Ma chûte, qui vous a surpris,
Ne vient point des feux du tonnerre.
Hélas! apprenez mon destin.
J'ombrageois ce tertre voisin
Du lieu qu'habitoit Galatée :

L'ingrate s'en est écartée;
J'ai langui; j'ai perdu ma seve et mes couleurs;
Je n'ai plus goûté l'avantage
De parer son jardin, de garantir ses fleurs,
Et de la voir sous mon ombrage.
Tout m'a quitté. L'oiseau qu'attiroit mon feuillage
Portoit ailleurs ses chants, me laissant mes douleurs,
Et me privoit de son ramage.
La douleur de ne plus vous voir,
Galatée, a causé mon dernier désespoir.
Les vents, les aquilons partent de ces collines
Qui touchent aux plaines voisines;
Je les ai conjurés de terminer mon sort.
Les vents m'ont écouté; j'ai senti leur effort,
Et vous contemplez mes ruines.
Si quelque voisin, plus heureux,
Peut s'attacher à vous d'une ardeur aussi vive,
Sur mon exemple, hélas! favorisez ses vœux,
Et n'ordonnez pas qu'il me suive.

MADRIGAL.

A CORINE.

Par un baiser, Corine, éteins mes feux.
— Le voilà: prends... — Dieu! mon ame embrasé,
Brûle encor plus... Encor un? — Sois heureux,
Tiens... — Mon ardeur n'en peut être appaisée,
Corine, encor... ah, la douce rosée!
— En voilà cent pour combler tous tes vœux;
Es-tu bien? dis. — Cent fois plus amoureux.
En voilà mille, est-ce assez?.. — Pas encore,
Un feu plus grand m'agite et me dévore...
Corine... — Hé bien! dis donc ce que tu veux?

ÉPITAPHE

D'une petite chienne de madame la duchesse de Chevreuse.

Sévère à tout le monde, à mon maître fidele,
N'aimant que lui pour l'aimer mieux,
J'avois de mon amour l'exemple sous les yeux :
Ma maîtresse fut mon modele.

INSCRIPTION

Pour une glaciere placée sur un Parnasse élevé par l'auteur dans un petit terrain qu'il avoit obtenu de la cour.

Sous cette voûte souterraine
Les cœurs froids, les auteurs glacés,
Sont avec la neige entassés ;
Et ma glaciere est toujours pleine.

INSCRIPTION POUR UN BOUDOIR.

Habitons ce petit espace,
Assez grand pour tous nos souhaits :
Le Bonheur tient ici sa place :
Et ce dieu n'en change jamais.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Notice sur Bernard, page vij

L'ART D'AIMER, POEME EN TROIS CHANTS, 1

PHROSINE ET MÉLIDORE, POEME EN QUATRE CHANTS, 47

CASTOR ET POLLUX, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 79

DIALOGUES ORIENTAUX, 117

ÉPITRES.

I. A mes vers, 133
II. Sur l'Automne, 137
III. Le Printemps, 140
IV. Sur l'Hiver, 142
V. Le Hameau, 146
VI. Sur l'Automne, 149
VII. A Thémire, 153
VIII. A Laure, 156
IX. A Mademoiselle Salé, 158
X. A Batilde, 159
XI. A Olympe, 163

XII. Sur la Volupté, page 166
XIII. Portrait de la Nuit, 169
XIV. A Claudine, 171
XV. A Galatée, 173
XVI. A Miss ***, 176
XVII. A Thélamire, 178
XVIII. A Corine, 179
XIX. A Issé, 182
XX. A Olympe, 184
XXI. A Doris, 187
XXII. A Thémire, 188
XXIII. A Églé, 190

ODES.

I. Les études d'Anacréon, 193
II. Le portrait de Doris, 194
III. La Rose, 196
IV. Les bains de Laure, 197
V. La nuit d'Églé, 198
VI. Le Mystere, 200
VII. La Lyre d'amour, 201
VIII. Le Sommeil impossible, 203
IX. Colere de l'Amour, 204
X. L'Amant jaloux, 206
XI. Lycoris, 208
XII. La Cage, 209
XIII. Le destin de Corine, 210
XIV. Climene, 211
XV. La Couronne de roses, 212
XVI. Sur les poésies de Catulle et Tibulle, 213
XVII. Le Buveur et l'Amante, 214
XVIII. Hymne à Bacchus, 216

POÉSIES DIVERSES.

Léda,	page 219
Naya,	222
Les Amants généreux,	225
L'Arbre mourant,	228
Madrigal. — A Corine,	229
Madrigal. — A la même,	230
Madrigal. — A Daphné,	ibid.
Madrigal. — Les Héros d'Homere,	231
Hymne à la Beauté,	Ibid.
Epitaphe d'une petite chienne, etc.,	232
Inscription pour une glaciere, etc.,	Ibid.
Inscription pour un boudoir,	Ibid.

FIN.

OCT 20 1937